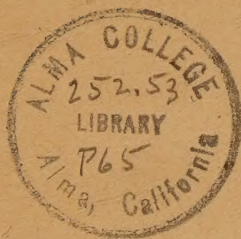


JÉSUS MESSIE

H. PINARD DE LA BOULLAYE, S. J.

JÉSUS MESSIE

CONFÉRENCES
DE NOTRE-DAME DE PARIS
(Année 1930)



EDITIONS SPES
17, rue Soufflot, Paris Ve

MXMXXX

30181

Nihil obstat.
Paulus DUMONT.

Cum permissu Superiorum.
Aloisius BONDUELLE, S. J.

Imprimatur.
Lutetiae Parisiorum, die 22^a februarii 1930.
† Joannes, CARDINALIS VERDIER,
Archiepiscopus Parisiensis.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.
Copyright by Editions Spes, 1930.

I^{re} CONFÉRENCE

LE MAÎTRE QUE FUT JÉSUS

9 mars 1930

Dans le texte des conférences, divers passages ont été rétablis qui avaient été omis pour plus de brièveté.

Les petites lettres renvoient aux textes de la Bible cités au bas des pages, les chiffres arabes aux notes qui suivent chaque conférence.

On a ajouté, sur chaque sujet, une courte bibliographie.

Abréviations employées dans les références

ALGRM	<i>Ausführ. Lexikon der griech. und röm. Mythologie</i> , de ROSCHER.
DAFC	<i>Dictionnaire apologétique de la foi catholique</i> , de A. D'ALÈS.
DAGR	<i>Dictionn. des antiquités grecques et rom.</i> , de DAREMBERG et SAGLIO.
DACL	<i>Dictionn. d'archéologie chrét. et de liturgie</i> , de DOM CABROL.
DB	<i>Dictionn. de la Bible</i> , de VIGOUROUX.
DTC	<i>Dictionn. de théologie cathol.</i> , de VACANT-MANGENOT.
ERE	<i>Encyclopædia of Religion and Ethics</i> , de J. HASTINGS.
PG	<i>Patrologie gréco-latine</i> , de MIGNE.
PL	<i>Patrologie latine</i> , de MIGNE.
RB	<i>Revue biblique</i> .
RECAW	<i>Real-Encyclopädie der class. Altertumswissenschaft</i> ² , de PAULY-WISSOWA.
RSR	<i>Recherches de science religieuse</i> .

Eminence,

*Il y a un an, du trône où vous siégez, un autre prince de l'Eglise bénissait mes premières paroles. Veuillez excuser chez moi une émotion trop naturelle et me permettre d'adresser un dernier hommage à votre auguste prédécesseur. Ici-même, une voix plus autorisée * a prononcé son éloge; ce que je tiens à dire, c'est l'affectueux attachement que je garde à sa mémoire.*

En rappelant à Lui ses meilleurs serviteurs, avant même qu'ils aient achevé la tâche qu'ils rêvaient d'accomplir, Dieu montre qu'Il n'a besoin de personne; en leur donnant des successeurs tels que vous, Il prouve la sollicitude avec laquelle Il veille sur ceux qu'Il aime: les hommes passent, l'Eglise demeure, car son chef invisible ne cesse de lui procurer les pasteurs dont elle a besoin.

Le diocèse de Paris et la France entière, Eminence, se sont réjouis de votre exaltation, de l'honneur fait à la vénérable Compagnie de Saint-Sulpice, de toutes les délicatesses que vous a prodiguées le Saint-Père. Par vos paroles inoubliables du 6 janvier, vous avez achevé de vous attacher tous les cœurs: être prêtre, rien que

* S. E. le Cardinal CHAROST, archevêque de Rennes.

prêtre, vous dépenser pour votre clergé, pour les œuvres de jeunesse et les œuvres ouvrières, quel programme pourrait répondre davantage aux nécessités des temps!

Homme de science, vous étendrez sûrement vos faveurs sur ce haut apostolat intellectuel que constituent les conférences de Notre-Dame. Pour que je puisse, comme vous le souhaitez, développer chez ces milliers d'auditeurs affamés de vérité, non seulement d'invincibles certitudes, mais la fierté de leur foi, permettez-moi de vous demander, avec le secours constant de vos conseils, votre meilleure bénédiction.

Si quis sitit, veniat ad me et bibat.

Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi
et qu'il boive.

S. Jean, vii, 37.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

Le huitième jour de la fête des Tabernacles, le plus solennel de tous, Jésus attira sur lui l'attention par les paroles que vous venez d'entendre. Il ajouta: « Celui qui croit en moi de son sein, comme dit l'Ecriture, couleront des fleuves d'eau vive », c'est-à-dire, il pourra non seulement étancher la soif qui brûle ses entrailles, mais encore désaltérer tous ceux qui s'adresseront à lui.

Voyez le Christ debout sur le parvis du temple. Observez la flamme de son regard, la fermeté de sa voix. Il ne dit pas: « Si vous voulez trouver la paix de vos âmes, allez aux prêtres! », ni davantage: « Rapprochez-vous du Saint des Saints! Il est là! » Comme s'il était le détenteur des eaux célestes ou leur source même, il ose dire: « Venez à moi; je vous rassasierai avec une telle plénitude que, par surcroît, vous répandrez la vie autour de vous! »

Il ne s'est pas contenté toutefois de cet appel. A ses

adversaires, comme aux mieux disposés de ses auditeurs, il devait des preuves de sa mission: aux uns, parce qu'une telle invitation venue d'un obscur Galiléen pouvait paraître un défi au bon sens, — aux autres, parce qu'une adhésion aveugle à sa parole eût été déraisonnable et d'ailleurs, selon toute vraisemblance, sans lendemain: les émotions les plus vives passent; d'autres sentiments suggèrent d'autres résolutions; bref aucune foi ne peut être durable à moins qu'elle ne soit ratifiée par l'intelligence, appuyée sur une conviction de l'esprit. Jésus le savait. Ces preuves, avant comme après la fête des Tabernacles, il s'est appliqué à les fournir.

A son exemple, Messieurs, je me garderai de parler uniquement à vos imaginations ou à vos cœurs, en me bornant à vous faire entrevoir le charme souverain de sa personne et à mettre dans ma voix, autant que possible, l'émotion, la conviction, la charité qui animaient la sienne. Incroyants, vous avez le droit de ne pas faire de sa doctrine la règle de votre vie, avant d'avoir reconnu qu'elle vient sûrement de Dieu, de ne pas fléchir le genou devant lui, avant d'avoir acquis la certitude qu'il est Dieu. Croyants, vous avez le plus grand intérêt à comprendre, de façon de plus en plus précise, quels titres il possède à votre obéissance absolue: seules les convictions réfléchies assurent aux énergies, à l'amour même, leur stabilité; quand on veut obéir et aimer toujours, le premier souci doit être de voir en clair pourquoi l'on doit toujours obéir et aimer ¹.

Déjà nous avons commencé cette vérification. Depuis deux siècles, divers écrivains sont venus dire: « Le Christ n'est qu'un mythe! », un plus grand nombre: « Nous savons de lui bien peu de choses! » A l'en-

contre, nous avons établi, l'an dernier, en utilisant les méthodes scientifiques les plus sévères, que Jésus est un personnage de l'histoire, qu'il s'est dit envoyé de Dieu, Fils de Dieu, qu'il a été reconnu pour tel par la première génération chrétienne. Ces conclusions, nous serons amenés à les renforcer de nouveaux arguments; mais, si graves qu'elles soient, elles ne peuvent encore commander notre foi. Une immense distance sépare en effet ces deux choses: *se dire* le Messie et *l'être* effectivement, et ces deux autres: *se donner pour* Fils de Dieu et *avoir droit* à l'adoration. C'est le passage de l'une à l'autre qu'il nous faut à présent contrôler avec le plus grand soin.

Au premier problème, nous consacrerons deux années entières. Le Fils de Marie est-il vraiment le messie annoncé par les prophètes d'Israël? Si oui, à ce seul titre, il serait en droit déjà d'exiger l'obéissance. Si non, sans qu'il soit nécessaire de discuter ses prétentions à la divinité, il faudrait reconnaître les croyances catholiques illusoire, les dogmes de l'Eglise sans fondement, le rationalisme pleinement justifié à les combattre. Voilà, Messieurs, ce qui fait l'intérêt vital, l'enjeu tragique des discussions dans lesquelles nous allons nous engager.

Aujourd'hui, je voudrais replacer en quelque sorte le Sauveur sous vos yeux, tel qu'il apparut à ses contemporains, et vous donner de lui une image vive et fidèle qui demeure présente à votre pensée pendant toute la durée de nos entretiens. Sans viser encore à démontrer qu'il est le messager du Très-Haut, je souhaiterais seulement vous aider à comprendre combien il mérite notre attention, non pas en raison de l'action prodigieuse qu'il a exercée sur le monde, — déjà vous en êtes convaincus, — mais en raison de trois

traits qui le signalent entre tous comme un maître incomparable: son accent d'autorité, sa piété, sa bonté.

I. L'ACCENT D'AUTORITÉ EN JÉSUS

Ce qui prédispose dès l'abord à se mettre à l'école de quelqu'un, c'est bien souvent l'accent d'autorité qui distingue sa parole et semble révéler en lui un guide expérimenté, sûr de son enseignement. Ainsi en va-t-il de Jésus.

Quoi, direz-vous? La conviction personnelle, réelle ou simulée, serait-elle un gage infaillible de vérité? — Nullement, Messieurs; elle prête à bien des illusions.

Tels orateurs s'appliquent à frapper les esprits par un vain étalage de connaissances variées et de citations compilées au hasard. Il semblerait, à les entendre, qu'ils aient tout vu, tout lu, tout contrôlé. S'ils trompent le vulgaire, ils éveillent invinciblement la suspicion chez les sages, et les experts reconnaissent vite la futilité de leur savoir.

D'autres simulent la profondeur et ne proposent les idées les plus élémentaires, comme s'ils les tiraient des abîmes, qu'enveloppées d'obscurité. Des ténèbres qu'ils ont à plaisir accumulées, ils dégagent ensuite avec effort quelques vagues phosphorescences, quelques étincelles, ou quelques triomphantes banalités. Ce jeu parfois leur réussit!

L'assurance d'autres docteurs est faite d'ignorance et de vanité. Ayant trop peu étudié pour connaître les limites de notre science et la complexité des problèmes, trop confiants en eux-mêmes pour douter de leurs raisonnements, ils osent parler, quand les prudents se taisent, et tranchent sans hésiter, quand les

plus habiles n'ont encore que des hypothèses à proposer. Par contre, il suffit souvent d'une objection imprévue pour les déconcerter.

Voici d'autre part les poseurs, qui dogmatisent de la justice et de la vertu, théoriciens admirables, législateurs impeccables, mais dont la conduite dément trop souvent la doctrine. « Faites comme ils disent; ne faites pas comme ils font^a. »

Voici les illuminés. Leurs certitudes, disent-ils, sont fondées sur des communications divines, des révélations. Hélas, les écarts de leur imagination et la surexcitation malade de leurs nerfs invitent à les placer simplement parmi les déséquilibrés!

Ainsi, le ton ou l'accent d'autorité se rencontre chez les démagogues, les philosophes de fortune, les pédants de toute sorte, les prophètes de carrefours et les visionnaires. Et cependant la voix du Christ rend un son si particulier qu'elle inspire confiance et incline à la docilité les âmes même les plus en garde contre toutes les duperies. D'où lui vient ce pouvoir, Messieurs?

— D'où? Mais précisément de ce qu'un ensemble de caractères très accusés distinguent Jésus des maîtres improvisés qui égarent la pensée humaine. D'un côté, vanité, jactance, suffisance, pose, exaltation morbide; de l'autre, sobriété, simplicité, modestie, pureté incomparable de vie, calme absolu de l'esprit et des sens. Ces différences, nous les percevons confusément, dès le premier contact qui s'établit entre lui et nous.

D'où vient cette impression? De ceci encore qu'il faut fort peu de temps pour constater que Jésus n'est pas seulement un maître différent des autres, mais aussi — passez-moi la familiarité de l'expression — un

a. Matthieu, XXIII, 3.

maître plus fort que tous les autres. Dans un combat d'escrime, on discerne vite quel lutteur sait son métier. On le voit, presque avec autant d'évidence, dans les joutes oratoires. Le maître est celui dont tous les mots portent, parce qu'ils vont droit au vif de la question, opposent aux objections des répliques aussi promptes que lumineuses et dénoncent avec prestesse des sophismes criants. Or, écarterez seulement tout ce qui serait amour de la dispute, joie de blesser ou de vaincre, vous aurez exactement la manière du Christ. Dès l'abord, il faut reconnaître qu'il traite les vrais problèmes, ceux dont chacun éprouve en soi l'angoisse. Il excelle de plus à dégager les raisons de pur bon sens, à les traduire en images intelligibles à tous et, comme il fait fond sur les notions d'équité et de prudence inscrites en toutes les âmes, on ne peut guère manquer de sentir la justesse de ses reproches et de ses avertissements.

Arrachez-vous, Messieurs, pour un instant, au tourbillon des affaires qui vous empêchent de penser à vos intérêts les plus graves et entendez de sa bouche cette brève sentence: « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme^b? » Que de lumière condensée dans ces quelques mots, — et dans ceux-ci, qui précisent la même leçon: « Si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le! Mieux vaut pour toi entrer dans la vie éternelle avec un seul œil qu'être jeté avec tes deux yeux dans la géhenne de feu^c » — ou dans ceux-ci, qui s'appuient sur la même sagesse et peuvent consoler des plus douloureuses vexations: « Heureux ceux qui souffrent persécution

b. Matthieu, xvi, 26.

c. Matthieu, xviii, 9; v, 29-31; x, 28.

pour la justice^d! » Qui ne sent la force de ces maximes, à la seule condition de soupçonner au moins que tout ne peut être fini avec la vie présente, que le créateur de tant d'êtres si merveilleusement combinés ne peut indéfiniment laisser les choses aller à vau-l'eau, qu'une heure doit donc venir où chacun recevra le juste salaire de ses œuvres? Cela, qui ne l'entrevoit? Disons plus: au fond de l'âme, qui n'en est convaincu?

En un autre genre, entendez ces répliques décisives aux pharisiens: « Dieu a dit: Honore ton père et ta mère... Vous enseignez, vous: « Quiconque dit à son père ou à sa mère: l'argent dont j'aurais pu disposer pour vous assister, j'en fais offrande au temple, celui-là n'a pas besoin d'honorer autrement son père et sa mère. » Hypocrites, vous mettez ainsi à néant le commandement de Dieu^e! » Est-il possible d'exprimer de façon plus évidente que l'accomplissement du devoir doit passer avant toute œuvre libre de dévotion! On lui reproche de guérir un malade le jour du sabbat: « Eh quoi? répondit-il. Qui d'entre vous, si l'unique brebis qu'il possède vient à tomber dans une fosse un jour de sabbat, ne la prend et ne l'en retire? Or, combien un homme ne vaut-il pas mieux qu'une brebis? Il est donc permis de travailler pour satisfaire un devoir de charité, même le jour du sabbat^f. » N'est-ce pas une satisfaction pour toute conscience, croyante ou non, de voir Jésus dénoncer ainsi l'hypocrisie et prévenir toute interprétation abusive de lois divines?

Nous pouvons, à présent, revenir avec plus de confiance à ce qui fait l'objet direct de notre étude et

d. Matthieu, v, 10.

e. Matthieu, xv, 3-7.

f. Matthieu, xiii, 10-17; Luc, xiii, 10-17; xiv, 1-6.

considérer à quel point Jésus porte la fermeté et l'assurance de ses affirmations.

D'autres docteurs hésitent au moins en présence de cas très complexes, lui jamais. Il décide sur-le-champ, sans que ses réponses paraissent moins lumineuses ou moins cohérentes. On dirait qu'il a tout prévu.

Il décide d'ailleurs comme en dernier ressort. Qu'un prédicateur vienne dire aujourd'hui, devant quelque auditoire catholique: « Le pape enseigne; moi je vous déclare », son audace fera scandale. Devant les Juifs, pour qui Moïse était le confident de Dieu, le promulgateur d'une loi reçue du Très-Haut, le Christ, en diverses circonstances, ose employer des formules qui devaient paraître plus intolérables: « Moïse vous a dit; moi je vous dis ^{g.} » Il prétend annuler les concessions accordées par le prophète et ramener sa loi à la pureté que, dès l'origine, Dieu avait eue en vue ^{h.} Bien plus, il lui arrive de dire, pour justifier sa conduite: « Le Fils de l'homme est maître même du sabbat ^{i.} » Or, qui donc avait institué le sabbat sinon Jahvé, le créateur. Parler de la sorte, c'était donc s'arroger un pouvoir égal au sien; aux pharisiens cela pouvait sembler un blasphème. Peut-être. Toujours est-il que le blasphème fut prononcé par un homme qui se révéla, à tous autres égards, des plus humbles et des plus pieux.

L'Evangile nous a transmis d'autres paroles non moins étonnantes. Laissons-les, pour l'instant. Celles que vous avez entendues suffisent à caractériser de façon précise l'accent d'autorité dans la prédication de Jésus. Sans pose, sans phrases, sans aucun de ces défauts

^{g.} *Matthieu*, v, 22 sq., 27 sq., 31 sq., 33 sq., 38 sq., 43 sq.

^{h.} *Matthieu*, xix, 7-9; *Marc*, x, 4-12.

^{i.} *Matthieu*, xii, 8.

qui éveillent invinciblement la défiance, il s'exprime comme un docteur sûr de soi, un juge sans appel.

Sur les questions poignantes qui concernent le sens de la vie et les réalités d'outre-tombe, vous désirez des certitudes, Messieurs. Eh bien, ne pensez-vous pas qu'auprès de lui vous auriez quelque chance de les acquérir? Mais je me trompe peut-être. La fermeté de sa parole, que je vous signale comme un attrait, est précisément ce qui épouvante certains d'entre vous. Ils souhaitent des certitudes, oui; mais, enfants de leur siècle, ils veulent les conquérir par eux-mêmes, non les recevoir, et trouvent que le doute a bien ses charmes. Un des protagonistes du rationalisme moderne, Lessing, n'a-t-il pas écrit: « Il y a plus de plaisir à courir le gibier qu'à le saisir... Si Dieu me présentait la vérité de sa main droite, de sa gauche la recherche toujours inquiète, et me disait: « Choisis! » — fussé-je condamné à me tromper éternellement, — j'opterais pour sa main gauche et répondrais: « Seigneur, la vérité n'est que pour vous; gardez-la! » Si vous êtes dans cet état d'esprit, laissez-moi vous le dire, Messieurs: le plaisir de scruter les grands problèmes et de découvrir, parcelle par parcelle, les solutions dernières, est très vif, j'en conviens; mais est-ce vraiment pour ces jouissances, si exquisées qu'elles puissent être, que l'existence vous est donnée? Etes-vous bien certains d'ailleurs qu'elles soient si pures, qu'à la joie de chercher ne se mêle pas celle de n'avoir entre temps ni Dieu ni maître et d'user en toute liberté des latitudes que vous laissez l'ignorance? Etes-vous bien sûrs que votre vie sera assez longue pour que vous puissiez aboutir? Pensez-vous enfin, puisqu'il existe un Eternel, — sans quoi éternellement rien ne serait, — un Eternel intelligent, conscient, — sans quoi tout

serait désordre et chaos, — un Eternel distinct de vous-mêmes, — car vous êtes faiblesse et imperfection, — pensez-vous que cet arbitre suprême ne vous demandera pas compte de ces années passées à battre les sentiers au gré de vos caprices, quand il vous était loisible de trouver à peu de frais le droit chemin, puisque Jésus vous disait: « *Si quis sitit, veniat ad me*; si quelqu'un a soif de vérité, je suis là » ? Vous presser de vous jeter à ses pieds, dès aujourd'hui, et d'abdiquer la liberté qui vous enchante, non, non! Lui-même ne peut l'exiger, avant que vous ayez vérifié ses titres à votre obéissance. Vérifiez! C'est votre droit. Je dis plus: c'est son désir, celui de son Eglise. Mais fuir, sans l'écouter, précisément parce qu'il parle trop clair, ou le traiter, lui, comme les rêveurs, les poseurs, les phraseurs, qu'on peut, en sûreté de conscience, laisser philosopher, discourir ou déclamer, avouez-le, c'est prouver que vous aimez votre indépendance et votre vagabondage beaucoup plus que la Vérité.

A vous, Messieurs, qui cherchez cette vérité en toute rectitude, prêts à l'accepter de suite, quelle qu'elle soit, d'où qu'elle vienne, pour en faire au plus tôt la règle de votre vie, je dirai de même : « Evitez toute précipitation. L'accent d'autorité qui distingue la parole du Christ, si attrayant qu'il soit pour des âmes comme les vôtres, ne peut être considéré que comme une première et lointaine invitation à la docilité. En toute prudence, étudiez, contrôlez! Convenez-en toutefois, dès à présent, — c'est tout ce que je vous demande — : il y a dans la voix de ce maître une note si calme, si ferme, si pure, qu'à cet égard déjà l'on peut dire : « Jamais homme n'a parlé comme celui-là¹ ».

II. LA PIÉTÉ QUE JÉSUS ENSEIGNE

Un ton convaincu et assuré peut attirer l'attention; il est impuissant à la retenir, si l'enseignement entendu déplaît ou n'éveille dans les cœurs aucun écho.

Or, Messieurs, la parole du Christ, bien au contraire, a cet autre caractère de répondre si bien aux préoccupations et aux tendances — non pas de toutes les âmes, car il en est dont l'idéal, nous le disions l'an dernier, est aux antipodes du sien, — mais des âmes précisément les plus soucieuses de probité et de pureté, les plus affamées de biens infinis, qu'elle exerce sur elles une séduction immédiate. Avant même d'avoir été méditée, approfondie, elle semble leur dire : « Ce que vous cherchez, je vous l'apporte! »

Pour expliquer cette impression, il ne nous sera pas nécessaire d'analyser toute la doctrine évangélique. Un examen sommaire de quelques principes plus importants nous suffira.

Ceux d'entre vous qui sont les plus éloignés des croyances catholiques sont au moins disposés, je l'espère, à rendre à Dieu ce qui revient à Dieu; mais certaines manières de comprendre « la foi » leur semblent puériles ou ridicules, assurément fausses. En voici deux, tout opposées. L'une fait de la religion une affaire de formules et de pratiques consacrées par la tradition: c'est le formalisme. Pour l'autre, la religion consiste dans la culture de certaines conceptions pieuses ou mystiques et des émotions ou des affections qu'elles évoquent: c'est le sentimentalisme. La piété se trouve ramenée, dans le premier cas, à l'acceptation d'un rituel, dans le second à une sorte d'esthétisme ou

de romantisme. De part et d'autre, une chose semble oubliée qui paraît à bon droit essentielle: le Devoir. Plaire à la Toute-Sainteté, uniquement parce qu'on accomplit certains gestes ou parce qu'on se complaît en certains sentiments, alors qu'on néglige les obligations les plus élémentaires de l'honnêteté ou de la charité, non, non! Si telle est « la religion », inutile de s'en préoccuper!

Vous avez entendu ces propos, Messieurs. Or, veuillez le remarquer; ces formes de religion ont existé de tout temps; elles subsistent même au sein des églises chrétiennes, même au sein de l'Eglise catholique, au moins chez quelques fidèles. Par le fait, il peut arriver que des âmes loyales, uniquement coupables peut-être de n'avoir pas cherché si la mentalité des croyants que le hasard leur a fait rencontrer représente bien les conceptions authentiques de leur église, ne connaissent, comme religion, rien d'autre. Leur idéal était plus pur. Elles sont rebutées.

Mais voici la satisfaction profonde qu'elles éprouvent, aussitôt qu'elles ouvrent l'Evangile et qu'elles entendent la voix du Christ. Les aberrations qu'elles critiquent, nul ne les a censurées plus énergiquement que lui.

Sans condamner indistinctement les cérémonies du culte extérieur et les pratiques prudemment instituées par l'autorité religieuse, puisque au contraire il s'est fidèlement conformé au rituel mosaïque, il a combattu, sans se lasser, le formalisme des pharisiens. Vous l'avez vu tout à l'heure déclarer que la grande loi de la charité l'emporte même sur celle du sabbat, que les devoirs de la piété filiale doivent être préférés à toutes œuvres pies. En présence d'abus qui révoltent sa conscience, toute conscience, son ton se hausse jusqu'à

la colère. Ce sont des anathèmes qu'il formule : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que, affublés de vos longues prières, vous dévorez le patrimoine des veuves ^k ! Malheur à vous, qui payez la dîme de tous les produits de vos terres et qui négligez les préceptes les plus graves de la Loi : la justice, la miséricorde, la bonne foi ! Voilà ce qu'il fallait pratiquer, sans négliger le reste... *Haec oportuit facere et illa non omittere* ^l. Malheur à vous, qui nettoyez le dehors de la coupe et du plat, alors que le dedans est rempli de rapine et d'intempérance ^m !... Sépulcres blanchis à la chaux, dont l'extérieur est propre, l'intérieur rempli d'ossements desséchés et de pourriture ⁿ ! » Ces gens faisaient de leurs ablutions et de leurs purifications une obligation rigoureuse : « Ce qui souille l'homme, proteste Jésus, ce sont les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les faux témoignages, les injures. Tout cela vient de l'intérieur, du cœur ; mais manger sans s'être lavé les mains, cela ne peut souiller l'âme ^o. Si votre justice, dit-il à ses disciples, ne dépasse celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux ^p. » Voilà qui est net.

Quant au sentimentalisme, perdu dans ses émotions ou ses effusions pieuses, je vous ai montré, l'an dernier, comment il l'avait blâmé, poursuivi, jusque chez ses familiers, leur répétant, sous les formes les plus variées, qu'aimer Dieu ou l'aimer lui-même, c'était, avant tout, obéir aux ordres de Dieu et aux siens et,

k. Matthieu, xxiii, 14.

l. Matthieu, xxiii, 23.

m. Matthieu, xxiii, 25.

n. Matthieu, xxiii, 27.

o. Matthieu, xv, 1-20.

p. Matthieu, v, 20.

par là même, que la seule mesure exacte de la dévotion est la fidélité au devoir².

Le devoir, quel est-il ? En quoi consiste cette justice intérieure vers laquelle le Christ ramène la pensée de ses auditeurs ? — Mais peut-elle être autre chose que l'imitation de la sainteté de Dieu, pur en lui-même, juste envers tous ? Voici donc la formule limpide par laquelle Jésus définit la piété véritable : « Vous qui vous mettez à mon école, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. *Estote vos perfecti, sicut et Pater vester caelestis perfectus est*^q ! » Vous voyez le programme de vie qu'il impose et, du coup, la raison décisive qu'il assigne : « *sicut Pater vester* : parfaits comme votre Père ». « Votre Père », voilà le motif de l'affection filiale substitué à la crainte. « Votre Père », voilà le fondement de la charité qu'il inculque de toute manière : ayant même père, vous êtes tous frères : « *Omnes autem vos fratres estis*^r ». Traitez-vous comme tels, sans distinction de races, de castes, ou de classes ; aimez-vous les uns les autres ; pardonnez-vous mutuellement vos torts : « *Estote ergo misericordes, sicut et Pater vester misericors est*^s ».

Mais alors, il n'est dans la religion que deux commandements essentiels, dont tous les autres dérivent : aimer le Père, aimer tous ses fils, nos frères, en témoignant cet amour, non par des paroles ou des sentiments, mais par les œuvres effectives de la justice et de la charité. C'est cela même. « Voilà, dit Jésus, la substance de la Loi et des prophètes ; *in his duobus mandatis universa Lex pendet et prophetae*^t ; de préceptes

q. Matthieu, v, 48.

r. Matthieu, xxiii, 8.

s. Luc, vi, 36.

t. Matthieu, xxii, 40.

plus graves que ces deux-là, il n'en est pas; *majus horum aliud mandatum non est*^u ».

Se peut-il, Messieurs, lorsqu'une âme est révoltée par la dépravation ambiante, écœurée par ces caricatures de religion et de piété dont nous parlions tout à l'heure, lorsqu'elle est d'ailleurs trop généreuse pour ne songer qu'à sa propre quiétude au milieu des misères et des gémissements qu'elle perçoit, se peut-il que les condamnations et les préceptes formulés par le Christ ne l'enchantent, comme l'entrevue soudaine d'un panorama splendide fait tressaillir le voyageur dans le ravin où il marche enveloppé de ténèbres et de boue? Un monde où chacun sentirait descendre sur soi l'affection d'un père, où chacun s'appliquerait à imiter sa sainteté, à traiter en frères tous ceux qu'il aurait pour compagnons, ne serait-ce pas un Paradis, l'ordre pour la société, la dignité et la pureté pour ses membres, pour tous la paix et la joie que procure l'affection reçue et donnée?

Oui, Messieurs, la prédication du Christ éveille en nous ce rêve séducteur; mais, excusez cette critique, ce n'est qu'un rêve, un rêve, non seulement parce qu'il est impossible, vu la liberté humaine, que ces lois idéales soient observées partout, de tous, toujours, — de cela qui pourrait rendre Jésus responsable? pouvait-il proscrire de façon plus énergique la cupidité effrénée des honneurs et de l'argent, les ambitions et les violences, d'où naissent les rixes et les guerres? — mais un rêve surtout parce que la règle fondamentale qu'il a posée, trop imprécise, déformable à merci, risque de ne servir à rien.

Vous proclamez, ô Jésus: « Soyez parfaits, comme

votre Père céleste est parfait. » Autant vaudrait nous dire: « Vivez comme les habitants de la planète Mars! » Que savons-nous d'eux, s'ils existent. Le Père, l'avons-nous vu? Ne l'ayant pas vu, regardez comment les peuples l'ont conçu. Ils ont prêté à leurs dieux, même au dieu suprême, tous leurs vices, lorsqu'ils n'en ont pas fait les patrons attitrés de leurs débauches. Ne répondez pas qu'ils ont déformé les idées plus pures transmises par la révélation première ou suggérées par leur conscience; cette déformation, en un sens, était inévitable. L'homme, en effet, ne peut attribuer à Dieu ni plus de pureté, ni plus de miséricorde, ni plus de justice qu'il n'en pratique lui-même, car sa manière de vivre commande sa manière de voir. Forcément donc, il conçoit Dieu à son image, à moins qu'il ne l'ait en personne sous les yeux et que cette vision directe et distincte ne corrige constamment les écarts de sa pensée. Le Père, l'auriez-vous vu, vous, ô maître bien-aimé? On le soupçonne, rien qu'à entendre la loi que vous osez porter: « Soyez ce qu'il est! » Mais alors vous avez cédé à l'illusion habituelle de ceux qui savent d'expérience et qui, sans autre motif, se figurent le reste des hommes incapables de juger autrement qu'eux. Si vous l'avez vu, ce Dieu très saint, vous deviez comprendre qu'il ne suffisait pas de nous le décrire par des formules comme celles-ci: « Il est justice, miséricorde, charité », car sous chacun de ces mots, nous mettons, nous, des idées mesurées à la taille de nos vertus, et c'est pitié! Il fallait nous le faire voir, ou bien vous perdiez votre temps.

Cette objection dont vous sentez toute la force, Messieurs, le Christ l'a prévue. A ses disciples qui lui demandaient précisément: « Montrez-nous le Père! », il a répondu: « *Qui videt me videt et Patrem meum;*

qui me voit voit le Père » », et encore: « *Exemplum dedi vobis*; je vous ai donné l'exemple ^x », en d'autres termes: « Le Père est en moi; sa justice et sa charité, je les traduis pour vous en actes concrets; pour vivre comme lui, vivez comme moi! »

Je vous livre simplement ces paroles. Elles nous font entrevoir un mystère ineffable; mais le moment n'est pas venu de les discuter. Avouez toutefois, dès aujourd'hui, que si elles exprimaient l'exacte vérité, aucun plan ne serait plus digne de la sagesse infinie: à la loi qui nous séduit, « Soyez parfaits comme votre Père ! », elle aurait joint la traduction la plus accommodée à notre faiblesse : les faits et gestes d'un Homme-Dieu.

III. LA BONTÉ DE JÉSUS

La fermeté du ton, la profondeur ou la sublimité de l'enseignement ne décident jamais de notre attachement total à un maître. En bien des cas, elles nous épouvantent. Avant de nous livrer, sous la toge du professeur nous cherchons l'homme. Froïd, dur, hautain, il nous repousse; simple, affectueux, il nous conquiert. Or, Jésus fut toute bonté.

Ici, Messieurs, la parole s'arrête sur mes lèvres. Je devrais vous décrire le charme de son abandon, sa patience, sa mansuétude, la délicatesse et la virilité de ses affections, sa miséricorde inlassable. J'y renonce: le temps dont je dispose est trop court, ma main trop inhabile, le modèle trop parfait. J'essayerai seulement de fixer quelques traits de sa physionomie. Après

v. Jean, XIV, 8-10.

x. Jean, XIII, 15.

m'avoir entendu, ceux d'entre vous qui ont lu et médité l'Évangile diront: « C'est à peine une ébauche! Ce n'est pas lui! » Par avance, j'accepte cette critique, mes chers auditeurs. Vous qui le connaissez, complétez cette image imparfaite; vous qui l'ignorez encore, vérifiez si, par hasard, je lui ai prêté des vertus qu'il ne possédait pas.

Suivons-le au cours de sa carrière.

Les populations des campagnes sont abandonnées comme des brebis sans pasteur^y. Il se fait leur berger. Il commence par les inviter à la pénitence et par leur annoncer le royaume de Dieu. Sa simplicité et sa charité lui gagnent les cœurs. Bientôt, les foules se pressent sur ses pas.

On lui amène des malades. Il ne dit point: « Mon rôle n'est pas de guérir les corps, mais les âmes! » Ces enfants malingres, ces infirmes, ces vieillards lamentables souffrent. Comment leur refuserait-il sa pitié? Il les accueille avec bienveillance et les guérit. Une requête exaucée en amènera des centaines d'autres. Il le sait et supportera toutes leurs importunités.

Il n'attend même pas qu'on le prie. A Naïm, il croise des gens qui portent en terre le fils d'une veuve. Il les arrête, réveille l'enfant et le remet entre les bras de sa mère^z.

Il prêche familièrement sur les places publiques, sur les bords du lac de Tibériade. Le voici sur le sommet d'une montagne voisine. Une multitude avide l'a suivi. Il en profite pour lui découvrir les voies du salut. Chacune de ses sentences est une condamnation de la cupidité, de la violence, de l'injustice, de la luxure; mais quelle formule toute nouvelle il a su trouver! Au

y. *Matthieu*, ix, 36.

z. *Luc*, vii, 11-17.

lieu de fulminer des anathèmes, il proclame des béatitudes: « Heureux ceux dont le cœur est détaché des richesses! Heureux les doux! Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice! *Beati! Beati! Beati!* » L'autorité dit: « Faites! Ne faites pas! » — l'orgueil: « Malheur à vous, si vous contrevenez à mes ordres! » — la bonté: « Que vous serez heureux, si vous suivez mes avis! » Ces différences sont sensibles, même en un texte écrit. Comme elles le sont davantage, quand la voix et le geste accentuent leur aménité ou leur raideur!

Pour bien des âmes le succès est une épreuve terrible: du jour où il les tire de l'obscurité, il leur fait perdre leur simplicité et leur affabilité. Jésus, au contraire, malgré sa renommée grandissante, demeure modeste, avenant, affable envers tous.

Les enfants même ont part à ses tendresses. Il les laisse approcher de lui, les caresse, et reprend ses apôtres qui veulent les écarter: « C'est pour leurs pareils, dit-il, qu'est fait le royaume des cieux^b! »

Avec ses disciples, il est plus humble et plus affectueux encore. Vers les derniers temps de sa vie, il peut leur dire: « Je me suis comporté au milieu de vous comme le serviteur de tous^c. » Au soir de la Cène, avant de les quitter, il s'abaisse jusqu'à leur laver les pieds^d. Qu'il devait être doux de vivre dans l'intimité d'un tel chef! Comment s'étonner de l'affection que ses privilégiés lui ont vouée!

a. *Matthieu*, v, 2-10; *Jean*, xiii, 17.

b. *Matthieu*, xix, 13-15; *Marc*, x, 13-16; *Luc*, xviii, 15-17.

c. *Luc*, xxii, 27. Après de tels exemples, il était en droit de leur enjoindre de choisir eux-mêmes la dernière place; *Matthieu*, xxiii, 1-12; xx, 20-28; *Marc*, x, 35-45; ix, 32-35; *Luc*, ix, 48; xxii, 24-28.

d. *Jean*, xiii, 1-17. Jésus conclut par sa formule préférée: « *Beati!* Heureux serez-vous, si vous faites de même! »

Il a d'autres amis. L'un d'eux, Lazare, vient à mourir. On le conduit à son sépulcre. Près des deux sœurs qui sanglotent, il ne peut contenir son émotion; ses larmes coulent et de telle sorte que des pharisiens qui le guettent se disent entre eux: « Voyez donc comme il l'aimait*! »

Au jour des Rameaux, il entre à Jérusalem en triomphateur. A de telles heures, toutes les illusions sont possibles, tous les orgueils. Pour ce motif, quand les généraux victorieux montaient au Capitole, les Romains donnaient aux soldats qui suivaient leur char le droit de les railler à merci. Jésus n'a personne pour lui rendre ce service; pourtant, loin de se laisser gagner par l'ivresse générale, il pleure; il pleure sur le châtimement qui va bientôt accabler la cité perfide: « Jérusalem, Jérusalem, si tu avais compris, en ce jour où tu le pouvais, ce qui devait t'assurer la paix! » Cette ovation délirante, il la dédaigne; les avanies de demain, il les accepte; mais avoir rêvé pour son peuple la paix et prévoir les horreurs d'un siège, la ruine, la dispersion, voilà qui lui fend l'âme: il pleure^f.

Après tout, pour ne pas s'émouvoir à la prévision d'une guerre épouvantable, à la vue d'une mère privée de son fils unique, ou près du tombeau d'un ami, ne faudrait-il pas avoir un cœur de pierre! Il est par contre des misères devant lesquelles s'arrêtent les pitiés ordinaires. Ce sont les tares morales, depuis l'ignorance stupide, jusqu'aux dépravations ou brutales ou raffinées. Elles détournent la compassion, parce que les malheureux qui en sont atteints paraissent ou négligeables, en raison de leur vulgarité, ou méprisables, en raison de leurs souillures. Que reste-

e. *Jean*, xi, 5-44.

f. *Luc*, xix, 41-44.

t-il à aimer en eux? Rien, semble-t-il. De plus, à fréquenter de pareilles gens, on passe pour s'abaisser à leur niveau; on se disqualifie, aux yeux des élégants et des purs... Le Christ, lui, en a jugé d'autre sorte. Dans ces dégradés, il n'a voulu voir que des frères; il n'a considéré, au lieu de leur culpabilité réelle ou apparente, que leurs souffrances, le soulagement qu'il pouvait leur apporter, le peu de vertu qui leur restait ou dont ils demeureraient capables une fois guéris, en tout cas, quel que dût être le succès de ses efforts, la joie de leur faire du bien ou de tenter de leur en faire.

Voilà pourquoi il se consacre avec prédilection au soin de ceux qu'on dédaigne: les simples, les publicains, les pécheurs. Il pousse la condescendance jusqu'à s'asseoir à leur table, les prévenances jusqu'à s'inviter chez eux, lorsqu'il les voit trop timides pour lui proposer d'entrer sous leur toit^g.

Si graves que soient leurs torts, il prend leur défense contre le zèle inintelligent de ses disciples. Lorsque Jacques et Jean, parce que les Samaritains ont repoussé sa prédication, sollicitent de lui la permission d'appeler sur leur ville le feu du ciel, « Le feu, répond-il! Cet esprit de violence est-il le mien? Comprenez-le donc! Je ne suis pas venu exterminer, mais sauver^h! »

Son esprit à lui, c'est d'amener par la douceur au regret des fautes et de pardonner. « Combien de fois pardonner? Le peut-on faire jusqu'à sept fois? », demande Pierre. « Non pas sept fois, répond Jésus, mais jusqu'à soixante-dix fois sept foisⁱ. »

g. *Matthieu*, ix, 9-13; *Marc*, ii, 13-17; *Luc*, v, 27-32; — *Matth.*, xi, 9; *Luc*, vii, 34; — *Luc*, xv, 1-2; xix, 7.

h. *Luc*, ix, 51-56.

i. *Matthieu*, xviii, 21-22. Il s'agit directement du pardon mutuel, entre frères.

Je vous parlais tout à l'heure de ses prévenances. Vous indiquerais-je la plus délicate de toutes, celle qui s'inspire d'une psychologie plus profonde? La voici.

Que de coupables, dégoûtés pourtant d'eux-mêmes et de leurs vices, renoncent à se dégager de leur fange, parce qu'ils imaginent leur sort fixé sans retour et la colère divine irrémédiablement déterminée à les punir! Si l'espoir du pardon ne leur est rendu par avance, jamais ils n'esquisseront un geste de repentir. A quoi bon! Pour ce motif, Jésus a prêché à satiété la miséricorde du Père, l'immense satisfaction qu'il éprouve à serrer de nouveau dans ses bras l'enfant qui revient à lui. « Il y aura, dit-il, plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se décide à la pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes à qui elle n'est pas nécessaire¹. »

Pouvait-il faire davantage? — Oui. Joignant l'exemple au précepte, il réconcilie lui-même tous ceux en qui il trouve les dispositions requises. Bien plus, il s'applique à les réhabiliter dans l'estime de tous.

Une femme perdue de mœurs, au cours d'un repas que Simon offre à ses hôtes, pénètre dans la salle, arrose de ses larmes les pieds du Christ, les oint de parfums, les essuie de ses cheveux. Le pharisien se scandalise. « Si cet homme était vraiment prophète, pense-t-il, il saurait quelle créature ose le toucher! — Simon, lui dit Jésus, je suis entré dans ta maison et tu as négligé le rite habituel de me verser l'eau sur les pieds; cette femme les a mouillés de ses larmes, essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as pas donné le baiser; pour elle, ce sont mes pieds qu'elle baise. Aussi, je te le déclare: les péchés qu'elle a accumulés lui sont remis,

j. *Luc*, xv, 1-7; 8-10; 11-32.

parce qu'elle a beaucoup aimé. *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* » S'adressant à la pécheresse: « Sois en paix, ajoute-t-il! Tes fautes te sont pardonnées^k. »

Dilexit multum. Elle a témoigné un grand amour. Voilà tout ce que Jésus veut savoir d'elle, tout ce qu'il veut qu'on retienne de son passé.

Pensez-vous, Messieurs, que la menace des châtimens les plus terribles ait pu jamais obtenir une conversion si complète, si généreuse, venue du fond même du cœur! Croyez-vous qu'il soit possible, de la part du Christ, de porter plus loin la bonté? — Non, sans doute; mais aussi, plus exceptionnelle elle vous paraît, plus vous êtes portés à vous demander d'où cette bonté dérive en lui, d'où lui vient une telle assurance qu'en prêchant la miséricorde comme il la prêchait, en l'exerçant comme il l'exerçait, il suivait l'esprit de Dieu.

Cherchez, Messieurs. Pour l'instant, je n'ai pas de réponse à vous proposer.

Serait-ce chez lui simple prédisposition naturelle, affaire de tempérament? — Pour une part peut-être; mais veuillez observer que Jésus, dans l'occasion, s'est montré capable de vives colères, sinon de celles qu'expliqueraient les soubresauts subits d'une nature impressionnable, du moins des plus justifiées et des plus mesurées. Remarquez en outre que sa sensibilité jamais ne dégénère en sensiblerie, que jamais elle ne l'entraîne à aucune familiarité dont puisse s'inquiéter la vertu la plus scrupuleuse, que l'intégrité de ses mœurs ne peut être l'objet fût-ce d'un soupçon: toute délicatesse, sa bonté est aussi toute prudence, toute pureté.

k. *Luc*, VII, 36-50.

La devrait-il à une intelligence plus profonde de la paternité divine, dont il a fait le thème préféré de ses prédications? — Ce peut être encore; mais il reste à expliquer où il a pris sa conviction de n'excéder en rien, en ordonnant à ses apôtres de pardonner « soixante-dix fois sept fois », c'est-à-dire sans limites, en affirmant que le retour d'un seul prodigue réjouit les cieux plus que la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. Qui l'autorisait à décrire ce bonheur du Père céleste avec ni plus ni moins de certitude que s'il en eût été témoin?

Le témoin, c'est trop peu dire, car il a une manière unique de réconcilier. Il ne pardonne pas « au nom » du Tout-puissant. Si mesuré qu'il soit dans toutes ses paroles, il agit, quand il exerce ce ministère, en son nom propre. Il le fait, même lorsqu'on lui reproche d'usurper par là un privilège exclusivement réservé à Dieu¹. A quoi bon vous citer de nouveaux faits? Rappelez-vous la conversion de la pécheresse. Jésus l'absout de ses fautes, pourquoi? — Parce qu'elle a beaucoup aimé. — Mais qui donc a-t-elle aimé, je vous prie, sinon cet homme de qui ses larmes implorent le pardon comme s'il était lui-même l'offensé, près de qui elle se tient dans l'attitude du coupable devant son juge, et dont elle baise les pieds? Avez-vous jamais rencontré un directeur d'âmes qui osât dire, à moins que l'orgueil ou la passion ne lui eût fait perdre la raison, qui osât dire, comme s'il était la Bonté incarnée : « Puisque vous m'aimez, soyez en paix ! Vos péchés vous sont remis. » Or, c'est exactement ce qu'exprime le Christ, lui, le dernier qu'on puisse accuser de pareille folie. La « Bonté incar-

1. *Marc*, II, 3-12; *Matthieu*, IX, 2-9.

née », par tout le détail de sa conduite et surtout par la délicatesse, la promptitude, l'amplitude de ses pardons, il agit vraiment comme s'il l'était. L'est-il ? Le problème au moins se pose. Il me suffit aujourd'hui de vous avoir amené à le constater.

CONCLUSION

A tous égards, Messieurs, les traits que j'ai placés sous vos yeux n'aboutissent qu'à une ébauche. Accent d'autorité dans la parole, séduction exercée par l'enseignement, bonté sans défaillance, ce sont ceux qui d'ordinaire attirent vers un maître et décident les caractères même les plus indépendants à faire de lui le guide de leur pensée. On trouve souvent l'un sans l'autre; en Jésus ils se rencontrent associés. Au point où nous avons laissé leur étude, il est vrai, ni aucun d'eux pris à part, ni les trois réunis ne peuvent nous donner cette absolue certitude que requiert la foi catholique; du moins les avez-vous vus si accentués que, par trois fois, la même question a dû se présenter à votre esprit. Qui donc parle avec cette assurance, ce sens de la piété, cette miséricorde illimitée ? Un homme ou plus qu'un homme ? Un envoyé de Dieu ou Dieu lui-même ?

Tant qu'un doute nous sera permis, il nous faut renoncer à tenter un portrait du Christ, car, selon la solution qui doit intervenir, chaque sentence tombée de ses lèvres, chacun de ses gestes prendra un sens différent. En toute hypothèse, il gardera ce nom dont les siècles chrétiens ont fait son nom propre, « le Bon Maître » ; mais, s'il est Dieu, quelle révélation nous arrive à travers ses prévenances et ses larmes ! Au

milieu des éclairs du Sinaï, rapporte Moïse, l'Eternel apprend aux hommes son nom ineffable, « Jahvé ». Jahvé, celui qui est ! Quelle majesté ! Mais un dieu qui se complaît au milieu des pécheurs pour guérir leurs plaies, un dieu qui oublie leurs désordres pour ne plus voir que la ferveur de leur repentir, un dieu qui pleure, quelle nouveauté propre à éveiller chez les cœurs les plus désemparés l'espoir d'une résurrection, dans les plus glacés des ardeurs de charité dont ils se croyaient incapables !

Voilà, Messieurs, le problème qui va nous occuper : cette année, la mission surnaturelle de Jésus, plus tard, sa divinité.

Je l'aborde sans crainte, veuillez le croire, mais non sans émotion, tout d'abord parce qu'au cours des discussions que nous allons entreprendre et qui doivent, de toute nécessité, à moins de manquer leur but et d'exciter les justes railleries des adversaires de la foi catholique, s'adresser à la raison non au sentiment, c'est toujours du « Bon Maître » qu'il sera question, — ensuite parce qu'un an d'expérience a plutôt avivé en moi la conscience de ma responsabilité. Votre attitude, durant nos précédents entretiens, votre assiduité, les lettres qui me sont parvenues de France et des pays voisins m'ont prouvé l'intérêt que vous preniez à de telles études, l'effort dont vous étiez capables, partant le sérieux, l'entière loyauté auxquels vous avez droit. Aussi, pendant les mois écoulés, laissez-moi vous le dire, mes chers auditeurs, à vous que je contemple de mes yeux, à ces groupes invisibles et innombrables qui écoutent, aux mêmes heures que vous, diffusées à travers les espaces, les paroles prononcées en ce lieu, pendant ces mois je n'ai cessé de vous avoir présents devant ma pensée et de prier le Sauveur de daigner se

servir de son prêtre, pour éclairer, consoler vos cœurs, si bien que chaque onde partie de cette chaire aille porter, jusque dans les régions les plus lointaines, un rayon de sa lumière et la chaleur de sa charité.

O Jésus, Maître adoré, je n'ai pu aujourd'hui que dresser votre silhouette au terme du chemin où nous nous engageons. Toute imprécise qu'elle est, elle attire déjà, elle séduit ceux qui ont soif de vérité, soif de piété véritable, soif de bonté. Aidez-moi à fixer peu à peu tous les détails de votre physionomie, à proposer ici dans les termes les plus simples les raisons les plus fortes, pour que toutes ces âmes, toutes, aussi loin que porte ma voix, celles qui déjà vous aiment comme celles qui vous ignorent, apprennent de plus en plus à vous reconnaître comme le Maître, le seul maître, parce que vous êtes la Sagesse même, la Sainteté même et la Bonté infinie.

BIBLIOGRAPHIE

La présente conférence ne vise à donner de Jésus qu'un portrait sommaire et provisoire. Apte à stimuler la recherche, il est insuffisant à motiver un jugement définitif. Des trois points traités, — accent d'autorité en sa parole, caractère de sa piété, bonté, — aucun n'est étudié à fond, et ne peut l'être avant qu'on ait établi ce qu'est le Christ : homme pieux, envoyé de Dieu, ou Homme-Dieu.

Les écrivains suivants supposent le problème résolu. Leur lecture aidera grandement à mieux connaître la personne du Sauveur.

Nous citons en première ligne BOSSUET, *Histoire universelle*, II^e partie, c. XIX, édit. LACHAT, t. XXIV, p. 447 sq.; — après lui sans chercher à assigner un ordre de mérite : CL. DE LA COLOMBIÈRE, *Sermon pour l'Ascension*, Œuvres, 6 vol., Grenoble, 1900-1901, t. I, pp. 383-433; — PASCAL, *Pensées*, édit. BRUNSWICG, n. 783 sq.; — Mgr BOUGAUD, *Le christianisme et les temps présents*⁵, 5 in-12, Paris, Poussielgue, 1883-1885, t. II, p. III, c. II et IV, pp. 588 sq.; — A. NICOLAS, *Etudes philosophiques sur le christianisme*²⁶, 5 in-12, *ibid.*, 1885, t. IV, pp. 26-88; — Fr. HETTINGER, *Apologie du christianisme*, traduction J. LALOBÉ DE FELCOURT, 5 in-8°, Paris, Bloud, s. d., t. II, c. XVIII, pp. 421-485; — Mgr BATIFFOL, *L'enseignement de Jésus*, *ibid.*, [1905]; — L. PICARD, *La transcendance de Jésus-Christ*, 2 in-8°, Paris, Perrin, 1905, t. I, l. III, pp. 383-555; — L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ*⁹, 2 in-8°, Paris, Beauchesne, 1929, t. II, l. IV, c. II, pp. 79-121.

NOTES

1. Dans ces pages et dans toute la suite des conférences, nous concevons la foi comme la conçoit l'Eglise catholique, qui la définit en ces termes : « une vertu surnaturelle, par laquelle, prévenus et aidés de la grâce de Dieu, nous croyons vraies les choses qu'il a révélées, non pas à cause de leur vérité intrinsèque, pénétrée au moyen de la lumière naturelle de la raison, mais à cause de l'autorité de Dieu même, qui les a révélées et qui ne peut ni se tromper ni nous tromper », *Concile du Vatican*, Session III, c. III; cf. DENZINGER-BANNWART, *Enchiridion symbolorum*¹⁵, n. 1789. En somme, l'Eglise garde le sens usuel du mot foi : croire, sur l'autorité de Tacite par exemple, que Néron a ordonné l'incendie de Rome, c'est un acte de *foi humaine*; croire, sur l'autorité de Dieu, que la nature divine subsiste en trois personnes, c'est un acte de *foi divine*; dans les deux cas, la foi est, essentiellement, l'assentiment intellectuel donné à une vérité, non en raison de preuves directes ou intrinsèques qui la démontrent à l'esprit, mais en raison d'une preuve indirecte ou extrinsèque : *l'autorité d'un témoin*. Dans ces conditions, humaine ou divine, la foi présuppose, pour être raisonnable, la démonstration de ces deux points : 1° le témoin mérite vraiment d'être cru sur parole; 2° il a vraiment affirmé telle vérité.

Depuis la Réforme du XVI^e siècle, un grand nombre d'écoles philosophiques et de sectes religieuses conçoivent la foi de tout autre façon : c'est, pour les unes, la confiance du salut personnel, — pour les autres une certaine manière de se représenter les réalités « inconnaissables » (ainsi nommées parce qu'elles échappent à la connaissance des sciences empiriques), — une conviction née des impulsions du cœur, — un pressentiment des réalités suprasensibles, — une interprétation poétique ou symbolique des expériences dites « religieuses », etc.

La cause foncière du désaccord est que ces écoles et ces sectes, pénétrées par le rationalisme, nient la possibilité

du miracle et de toute révélation proprement dite (voir III^e confér., note 2). La plupart, pénétrées par l'agnosticisme, refusent même à la raison la possibilité de connaître Dieu et par conséquent celle de discerner aucune de ses interventions dans le monde: dès lors, il leur faut attribuer ce rôle au cœur, ou à la conscience morale, ou à la conscience religieuse, bref à une autre faculté.

Sur la notion de foi, voir spécialement S. HARENT, art. *Foi*, DTC, 1913, t. VI, col. 57-78 (dans l'Écriture); col. 78-82 (chez les Pères); col. 82-84, 98-122 (dans les documents ecclésiastiques). On trouvera aussi d'utiles indications dans l'opuscule de M. SNELL, *Essai sur la foi dans le catholicisme et le protestantisme*, Paris, Téqui, 1911.

Croire en un dieu bon, par exemple, conduit naturellement à l'aimer et à espérer en lui; inversement, on croit plus volontiers à la réalité de ce qu'on désire et de ce qu'on aime; mais ni la charité, ni l'espérance, ne sont *des éléments constitutifs* de la foi.

La prédisposition ou l'inclination intellectuelle à admettre telle ou telle doctrine, parce qu'on la trouve vraisemblable, belle, etc., et la prédisposition affective à l'accepter, parce qu'on la juge consolante, peuvent l'une et l'autre faciliter la foi. On comprendra cependant, d'après ce qui vient d'être expliqué, que *la foi proprement dite*, au sens catholique du mot, commence ou finit, dès que *l'autorité divine* devient ou cesse d'être le motif propre de l'assentiment, — que le choix de ce motif dépend de la volonté, — enfin, que la foi peut être entière et d'autant plus méritoire, malgré les répugnances les plus vives de l'intelligence ou du sentiment.

2. *Jésus et l'Histoire*, VI^e conférence, pp. 214-220; *La dévotion du Devoir* (Retraite pascalle de 1929), spécialement sermons des mardi, mercredi et jeudi saints, p. 29 sq., 49 sq., 69 sq.

II^e CONFÉRENCE

LES CHRISTS PAÏENS

16 mars 1930

*Fili hominis, putasne vides tu quid
isti faciunt ?*

Fils de l'homme, vois-tu ce que font
ces gens ?

Ezéchiël, viii, 6.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

L'esprit de Dieu me saisit, rapporte le prophète; il m'éleva entre ciel et terre, m'amena au temple de Jérusalem, et me dit: « Regarde vers la route du nord ». Je levai les yeux et je vis dressée, près de la porte, une idole. « Fils de l'homme, reprit-il, vois-tu ce que font ces gens? Si tu te retournes, tu verras pire encore. » A l'entrée de la cour, je remarquai un trou dans la muraille. « Perce le mur », commanda-t-il. Quand je l'eus percé, une porte apparut. « Entre et vois leurs abominations. » J'entrai et je vis peints sur les murs les reptiles et les animaux de toute sorte qu'adorent les infidèles. Devant ces images, soixante-dix des anciens d'Israël étaient en prière. Des encensoirs que chacun d'eux tenait en main, s'élevait un nuage épais. « Tourne-toi; tu verras bien autre chose. » J'aperçus des femmes qui pleuraient Adonis et, plus loin, entre le vestibule et l'autel, vingt-cinq hommes environ, le visage tourné vers l'orient, qui adoraient le soleil

levant. « Tu as bien vu, ajouta l'esprit. Voilà pourquoi je traiterai ce peuple avec fureur. Quand ses cris monteront vers moi, je ne les écouterai pas. »

Par des avertissements de cette sorte, Messieurs, et par les châtiments terribles qui leur faisaient suite, Dieu corrigeait Israël et Judas coupables d'associer à son culte, jusque dans son temple, les idoles des nations.

Certes, aucune abomination pareille ne se commet dans nos églises. La Trinité seule, Père, Fils et Saint-Esprit, y est l'objet de nos adorations. Cependant, des attentats non moins criminels excitent la colère du Très-Haut. Ce n'est plus l'idolâtrie qui s'efforce de pénétrer dans nos sanctuaires; c'est l'incrédulité et la fausse science qui cherchent à vider nos sanctuaires, en affirmant que l'idolâtrie s'y est installée. A la porte de nos temples, en quelque sorte, de prétendus savants s'en viennent dire au fidèles: « Innocents que vous êtes! Ce Jésus à qui s'adressent vos hommages n'est qu'un des sauveurs honorés par l'humanité. Le monde antique en a connu bien d'autres! Ce qui vous charme dans votre Christ, sa mission, sa passion rédemptrice, sa résurrection, tout cela n'est que légende empruntée aux christes païens. Ils sont nombreux et de même type. Abandonnez les illusions de la foi; revenez à l'histoire: Jésus n'est qu'un homme! Soyez plus sages; le passé a connu trop de sauveurs pour que l'esprit moderne puisse en admettre aucun! »

Voyez-vous ce qu'ils veulent, Messieurs? *Vides tu quid isti faciunt?* Ramener Jésus au niveau des faux dieux, et ravir à ceux qui croient en lui les espérances qui les consolent. C'est ce que certains d'entre eux nomment « les démolitions nécessaires », d'autres « l'évangile des religions dévoilées ». Pour

l'honneur de la science, il faut le dire, nombre d'érudits protestent contre ces assertions audacieuses; mais certains écrivains se plaisent à les colporter.

Qu'en est-il au juste? Est-il vrai que l'humanité ait connu bien des christes? Est-il vrai que les similitudes soient entre eux si frappantes que tous se vaillent? Est-il vrai que la foi chrétienne ait été contaminée par les fables du paganisme? Portons notre attention, comme de juste, sur les points essentiels: mission surnaturelle de Jésus, rédemption par la Croix, résurrection. Est-il vrai que l'Eglise du premier siècle, quant à ces doctrines capitales, doive quoi que ce soit aux sources impures dont on nous parle?

— Non, répondront sans hésitation les plus experts d'entre vous; elle ne leur doit rien.

Pour vous en convaincre tous, Messieurs, nous étudierons ce soir l'histoire, le message, l'influence des christes païens; en d'autres termes, nous leur poserons ces trois questions: « Qui êtes-vous? — Qu'enseigniez-vous? — Que vous doit le christianisme primitif? »

1. MYTHOLOGIE PAÏENNE ET HISTOIRE CHRÉTIENNE

Rivaux de Jésus, qui êtes-vous?

— Oh! Messieurs, s'il s'agit uniquement pour eux de décliner leurs noms et qualités, ils se présenteront en foule.

Voici, venant de l'Inde, Krishna¹, Mahavira, le fondateur du jaïnisme² et Çakyamouni, le fondateur du bouddhisme³, — de Babylonie, Mardouk⁴, — de Perse, Mithra⁵, — de Syrie, la déesse Atargatis, que les Grecs assimilaient à leur Aphrodite, les Romains à Vénus⁶, — de Syrie encore, Adonis⁷, — de Phrygie,

Cybèle, la mère des dieux, et son amant, Attis⁸, — de Thrace, Dionysos-Zagreus⁹, — d'Égypte, Osiris et son épouse Isis¹⁰...

Si nous voulons, les peuples non-civilisés nous enverront nombre de dieux ou de héros tout aussi respectables¹¹. Leur série deviendra dix fois plus considérable, si nous admettons avec eux les personnages qui se sont donnés ou qu'on a pris, en des sens variables, depuis le début de l'ère chrétienne, pour des messagers ou des incarnations de la divinité, et les princes auxquels l'adulation de leurs sujets a décerné le titre de « sauveurs » ou de « dieux-sauveurs ».

Mais, comme tous ces sauveurs se ressemblent fort, comme il s'agit, surtout, pour nous, de savoir si la tradition chrétienne a rien emprunté aux légendes païennes, il est bien inutile de nous occuper de religions ou trop éloignées du monde gréco-romain ou trop récentes. Nous pouvons nous borner à interroger les dieux, demi-dieux et déesses que je vous ai cités en premier lieu.

Si nous précisons notre question: « Qui êtes-vous, c'est-à-dire d'où venez-vous? Quelle est votre histoire? Quelles en sont les garanties? » — dans quel embarras nous les mettons! Aucun d'eux ne voudra nous répondre.

Si nous consultons exclusivement tel ou tel écrivain de l'antiquité, nous pouvons avoir l'illusion d'être fixés; si nous en interrogeons deux, nous constatons entre leurs renseignements des divergences presque désespérantes; si nous comparons des documents d'époques différentes, le désaccord s'accroît. Comme ces nuées qui flottent entre ciel et terre et dont la forme varie au moindre souffle du vent, les légendes de ces dieux sont l'inconsistance même. La

conclusion la plus sûre que permette l'examen des textes, c'est que tous sont des parvenus.

Krishna, par exemple, apparaît dans les vieux poèmes de l'Inde tantôt comme un docteur, tantôt comme un des principaux héros. Elevé parmi les pâtres, il se signale par divers exploits et finit par tuer l'assassin de ses enfants. Assez tôt, il passe pour un *avatar* ou une manifestation du grand dieu Vishnou, sans qu'il soit possible de décider avec certitude s'il est arrivé à une telle dignité, parce qu'on l'a identifié avec ce dieu, ou s'il a fait au contraire la fortune de Vishnou, parce qu'on l'a associé à son culte.

Mardouk, à l'origine, semble-t-il, était de même un dieu local, un dieu de Babylone. La gloire croissante de cette cité a décidé de son avancement. Successivement, il a accaparé les titres et les fonctions de tous ses rivaux. L'adulation qui l'avait porté peu à peu au premier rang alla jusqu'à dire, malgré l'évidente incohérence de cette expression, qu'il était « le créateur des dieux ses pères ».

Isis et Osiris, personnages de second plan dans les anciennes légendes égyptiennes, Mithra, dieu secondaire dans les traditions archaïques de l'Inde et de la Perse, aux premiers siècles de l'ère chrétienne firent aussi figure de dieux souverains et universels. A cette époque, Attis lui-même, le héros mutilé que Rome et la Grèce avaient longtemps écarté comme trop répugnant, obtint des honneurs identiques.

A peu de chose près, ce semble, leur sort, leur évolution furent pareils. Ils se laissent d'ailleurs assez facilement expliquer. L'imagination populaire s'était donné des dieux de son choix. Leurs malheurs, leurs hauts faits, leurs aventures d'amour notamment appelaient, de la part des poètes et des prêtres, toutes les

amplications, les bizarreries de leurs cultes toutes les justifications qu'il plairait d'inventer. Appartenaient-ils à une race victorieuse, ils détrônaient évidemment les dieux des vaincus. De nouvelles légendes se créaient, pour légitimer la hiérarchie nouvelle établie entre les habitants des cieux. Aux derniers siècles du paganisme enfin, il était inévitable que les différents sacerdoces en vinssent à attribuer chacun aux divinités vers lesquelles se portait la faveur des foules les prérogatives suprêmes: ils le devaient pour réussir; ils le pouvaient, dans la mesure même où ils gagnaient en crédit.

Des monarques grecs, égyptiens et romains dont la divination est la honte des derniers siècles païens, permettez-moi de ne rien dire aujourd'hui ¹².

Leur cas mis à part, deux autres sauveurs doivent retenir notre attention. En remontant le cours des âges, nous trouvons dans l'Inde, au v^e siècle avant notre ère, deux personnalités historiques, Mahavira et Çakya-mouni, fondateurs de deux écoles rivales, le jaïnisme et le bouddhisme. L'un et l'autre sont devenus, pour certains de leurs adeptes, des dieux. Or, s'il est un point certain, c'est que l'un et l'autre furent strictement des athées, en ce sens que ni l'un ni l'autre, dans leur enseignement authentique, ne firent aucune place aux dieux: pour l'un et pour l'autre, c'était uniquement par ses efforts personnels que l'homme devait parvenir au salut et ce salut lui-même, le *nivarna*, s'il n'était pas simplement l'anéantissement total, la fin de l'existence, n'était sûrement pas, comme vous seriez portés à le croire, une vie bienheureuse dans la société de Dieu ou des dieux ¹³.

Voilà ce que nous pouvons apprendre de plus clair sur ces deux réformateurs. Dès lors, Messieurs, comme

il n'est personne parmi vous, je pense, pour admettre l'idée d'un salut qui ne serait pas obtenu en quelque mesure avec le concours du Très-Haut et qui n'aboutirait pas en quelque manière à rendre les âmes participantes de sa félicité, vous me permettrez de ne plus parler d'eux.

Pour les autres, mettons les choses au mieux. Concevons le salut de l'âme comme l'a fait la première tradition chrétienne, c'est-à-dire comme un pardon, une réconciliation octroyés par la miséricorde divine à la bonne volonté, comme une béatitude promise, pour la vie d'outre-tombe, à la vertu ou au repentir. Supposons que tous ces dieux-sauveurs, sans exception, aient compris le salut de la sorte. L'hypothèse est-elle déraisonnable? Non, certes, puisqu'il n'est aucune de ces notions à laquelle la raison humaine ne puisse s'élever par ses propres forces, aucune à laquelle divers païens ne soient en fait parvenus. Est-il si difficile de comprendre, au moins de façon rudimentaire, que ce merveilleux univers ne peut être le produit du hasard, qu'il suppose un artiste incomparable, ordonnateur ou créateur, parfait en quelque manière, que la mort ne peut être le terme dernier de notre existence, qu'un temps doit venir où toutes choses seront redressées, le vice puni, la justice récompensée, et que la vertu seule ou le repentir peuvent assurer aux âmes le bonheur sans fin auquel invinciblement elles aspirent? Ne serait-ce là qu'un rêve, on peut, on doit dire que, même sous la forme plus cohérente que je viens de décrire, ce rêve est à la portée de nos esprits.

Si donc, Messieurs, chacun des sauveurs dont nous venons de parler avait proposé cette notion très précise du salut, personne ne pourrait trouver là matière

à objection. Le fait devrait être dit tout naturel, puisque l'identité de la raison humaine sous tous les cieus suffirait à en rendre compte. Seulement, si l'on venait en outre à demander: « Parmi tous les sauveurs qui se sont présentés ou qu'on a proposés à l'humanité, combien en est-il au sujet desquels il y ait lieu de discuter s'ils parlent vraiment au nom de Dieu? » — le bref examen que nous venons d'entreprendre exigerait qu'on répondît immédiatement: « Pour nous du moins, la question ne se pose qu'une fois, oui, une fois en tout et pour tout, puisque nous n'avons découvert en tout et pour tout, en dehors de deux philosophes étrangers à toute spéculation religieuse et des empereurs divinisés, qu'une seule personnalité consistante: Jésus-Christ. »

Au milieu des ténèbres, Messieurs, on peut s'imaginer les ruines peuplées d'êtres fantastiques. On croit les entendre chuchoter ou mugir dans le vent, voleter sous les voûtes; on croit sentir au passage leur frôlement. A l'aube, l'illusion se dissipe; la bise est tombée; les oiseaux de nuit ont disparu; l'œil ne découvre que solitude et désolation. De même manière, dès que nous avons projeté sur leur vie un peu de lumière, cette foule de prétendus sauveurs s'est évanouie. S'il reste possible, une fois ou l'autre, qu'un être de chair se trouve aux origines des légendes qui les concernent, il demeure assuré qu'au cours des siècles sa physionomie et sa doctrine se sont transformées. L'examen que nous venons d'entreprendre nous a révélé des mythes partout, une tradition ferme une seule fois.

Me tromperais-je? L'un ou l'autre d'entre vous murmure, à part lui: « Non, pas même une fois! » — Ah! mes chers auditeurs, permettez-moi de rejeter avec force une telle réplique. C'est pour la rendre impos-

sible que j'ai consacré un carême entier à établir l'autorité de la tradition évangélique. Si vous avez suivi ces conférences, vous me rendrez cette justice, je pense: je vous ai apporté autre chose que des effusions sentimentales et des déclamations. J'affirme aujourd'hui, sans plus de preuves; mais parce que je vous ai proposé, l'an dernier, des preuves dont le scepticisme et l'incrédulité ne sont pas près d'avoir raison¹⁴.

Gardez-vous de croire toutefois que je sois tenté de décliner toute discussion nouvelle sur l'infiltration possible d'idées païennes dans l'Eglise. Cette discussion, nous allons l'aborder incessamment, en commençant par comparer les messages qu'ont apportés à la terre Jésus d'une part, de l'autre les dieux-sauveurs qu'on lui oppose.

II. MESSAGES DES DIEUX ET MESSAGE DE JÉSUS

Une doctrine destinée à révéler aux hommes les voies qui doivent les conduire ici-bas à l'amitié divine, outre-tombe au bonheur dont ils rêvent, doit répondre nécessairement aux trois problèmes fondamentaux que voici: tout d'abord, car de là tout dépend, quelle est la nature de la divinité à laquelle il faut plaire? — ensuite, quelle intercession ou quelle expiation a mérité aux hommes leur pardon? — de ce pardon enfin, à quelles conditions ou par quels moyens chaque individu pourra-t-il bénéficier?

Posons donc aux christes païens notre seconde question: « Sur ces divers points qu'enseignez-vous? »

Sur le premier, — qu'est-ce que Dieu? — les croyances chrétiennes et les croyances païennes offrent un contraste si accusé que toute insistance serait super-

flue: d'un côté, le monothéisme le plus intransigeant, n'admettant, en dehors du Créateur, que des êtres tirés du néant, à cet égard tous égaux, tous serviteurs du Très-Haut; de l'autre, un polythéisme effréné, dont le suprême effort aboutit tout au plus, vers le début de notre ère, à établir entre les dieux une certaine hiérarchie, en plaçant à leur tête, comme dans une cour ou une armée, un chef suprême; — dans l'Eglise, le Dieu transcendant des patriarches juifs, incorporel, immuable, inaccessible à toute passion; dans toutes les autres religions, des dieux de type humain, associés par couples d'époux et d'épouses, jaloux, querelleurs, si portés à la volupté que la sainteté de ce lieu m'interdit de vous faire entendre autrement qu'à mots couverts le récit de leurs aventures. De leurs rixes et de leurs amours les philosophes païens eux-mêmes, dès longtemps, se scandalisaient; ils s'ingéniaient à les interpréter comme des allégories; cependant, c'étaient ces aventures scandaleuses que les drames sacrés représentaient, parfois avec la dernière crudité, sous les yeux des fidèles, dans les fêtes annuelles et dans les cérémonies d'initiation. Singulière initiation, vous l'avouerez, celle qui commençait par révolter la raison et risquait à tout le moins d'enlever aux âmes les derniers scrupules de la pudeur!

On le concède; mais voici le point vif du débat, le point sur lequel certains rationalistes et non des moins réputés se croient assurés de triompher.

Lorsqu'un néophyte s'adresse à elle, l'Eglise lui apprend que Jésus est descendu du ciel pour souffrir, en réparation du péché, les ignominies du Calvaire, qu'il est sorti vivant du tombeau, pour manifester par un miracle éclatant l'origine divine de sa mission et pour nous donner, par sa victoire sur la mort, la certitude

de ressusciter un jour à son exemple. Or, nous affirme-t-on, les cultes orientaux avec lesquels les premières générations chrétiennes sont entrées en contact n'enseignaient pas autre chose: la passion et la résurrection d'un dieu étaient le thème commun de leur prédication.

Vous en doutez, Messieurs. Pourquoi donc? La science rationaliste, vous devez le savoir, n'affirme rien qu'elle ne prouve. Jugez-en!

Dionysos-Zagreus, né de l'union de Zeus avec sa fille Perséphone, fut tué, déchiré, puis dévoré par les Titans, à l'instigation de Héra, l'épouse irritée du roi des dieux. De leurs cendres naquit le genre humain. Cependant, le cœur de Dionysos avait échappé à la voracité des Titans. D'après une légende, Zeus, d'après une autre, Sémélé, ayant avalé ce cœur, aurait donné naissance à un autre Dionysos. Voilà ce qu'on veut faire passer pour une passion et pour une résurrection: poursuivi par la juste colère d'une déesse, ce dieu meurt sans penser assurément aux hommes qui n'existent pas encore; il renaît... en un autre personnage¹⁵!

Autre cas typique: Set ou Typhon montre à ses convives un coffre merveilleux et promet d'en faire don à celui qui le trouvera juste à sa taille. Dès que son frère Osiris, sans soupçonner le piège, y a pris place, il fait clouer sur lui le couvercle et jeter le coffre dans le Nil; peu après, il dépèce le cadavre et en disperse les morceaux: passion d'Osiris! Isis, sœur et épouse de ce malheureux, magicienne consommée, rejoint ses membres épars. Vainement elle s'efforce de les réanimer. Du moins, tandis que sa momie reconstituée se conserve à Héliopolis, son mari pourra-t-il

mener une vie nouvelle dans l'autre monde: il régnera désormais sur les morts: résurrection d'Osiris ¹⁶!

Si ces histoires vous amusent... en voici d'autres.

Le bel Adonis, aimé à la fois par Vénus et par Proserpine, reine des enfers, est tué par un sanglier; les deux déesses le réclament. Zeus décide qu'il passera quatre mois avec l'une, quatre mois avec l'autre et disposera à son gré des mois restants: passion et résurrection d'Adonis ¹⁷!

Cybèle, mère des dieux, fait périr la nymphe qu'Attis lui préfère. Elle retient ensuite le jeune berger auprès d'elle. Vous ne voyez ici ni mort, ni résurrection. D'après certains écrivains toutefois, Attis ayant succombé à la blessure terrible qu'il s'était faite, au premier instant de son désespoir, Cybèle obtient au moins que son corps demeure incorruptible. Bien plus, Zeus lui accorde que la chevelure de son protégé continue à pousser et que son petit doigt reste toujours en mouvement. Voyons! Evitez tout esprit de chicane! Ne voilà-t-il pas une vraie résurrection ¹⁸?

Soyez moins exigeants encore pour Mithra. Ce dieu solaire tue le taureau dont le sang doit féconder la terre et donner naissance aux plantes, aux animaux, et aux hommes. Vous ne discernez encore ni passion, ni résurrection. C'est vrai; mais un érudit que ne gêne plus aucun préjugé dogmatique vous suggère une solution ingénieuse: admettez que Mithra soit en même temps le sacrificateur et la victime, le dieu qui immole et le taureau immolé. De toute évidence, vous obtenez au moins la passion d'un dieu ¹⁹.

Vraiment, Messieurs, n'est-ce pas se moquer? Tous ces mythes décrivent des aventures fantastiques, le plus souvent des drames passionnels. Entendus allégoriquement, ils expriment ou l'origine du monde,

ou les phénomènes atmosphériques, ou les vicissitudes de la végétation, qui périt sous les ardeurs de l'été et renaît au printemps. Mais il n'en est pas un où nous puissions découvrir un dieu qui se soucie d'expier pour l'humanité, pas un qui nous rapporte une résurrection véritable, à tel point que Celse lui-même, dans ses diatribes passionnées contre le christianisme, n'a même pas eu la pensée de rapprocher la résurrection de Jésus des fables dont, aujourd'hui, on la dit dérivée²⁰.

Le rationalisme insiste pourtant. Avec la même assurance et les mêmes procédés, il signale, dans les cultes païens et dans le culte chrétien, une conception identique du salut. — Au lieu d'identité, dites opposition; vous serez plus proches de la vérité.

Quelles sont, en effet, dans les religions païennes que nous avons étudiées, les conditions du salut? — Elles se ramènent essentiellement à une seule, à savoir une certaine profession de dévotion à tel ou tel dieu. Le fidèle, après quelques jeûnes ou quelques lustrations par exemple, se fait initier à leurs mystères; il assiste aux drames liturgiques qui commémorent leurs aventures; il se réclame de leur patronage. C'est tout, peut-on dire. De renonciation aux vices, de conversion préalable, au sens chrétien du mot, il n'est pas question; il ne pouvait être question d'ailleurs, quand les drames sacrés représentaient les amours scandaleux des immortels. Dans les seuls mystères de Mithra nous trouvons quelques prescriptions morales; encore sommes-nous pleinement édifiés sur leur rigueur, quand nous voyons ce culte, plus respectable à quelques égards, s'accommoder de tous les autres et contracter une alliance plus étroite avec le plus abject de tous, celui de Cybèle, la Grande Mère.

Que penseriez-vous, Messieurs, de la morale catholique, si vous constatiez que l'Eglise autorise ses fidèles à se faire initier aux sectes les plus suspectes du temps présent?

Leur conception toute différente de la dévotion et du salut, voilà l'innovation qui explique le succès des cultes païens dont nous avons parlé ce soir. Quant les religions nationales, figées dans leur formalisme, plus soucieuses des intérêts de l'Etat que des intérêts individuels, eurent cessé d'attirer les âmes, des cultes exotiques aux rites étranges, souvent sensuels, sont venus leur offrir à bas prix des promesses d'immortalité. Pour se faire valoir, comme pour répondre aux vœux de leurs adeptes, dans le monde gréco-romain comme dans l'Inde, ils ont transformé en dieux souverains les divinités locales et secondaires auxquelles s'adressaient primitivement leurs hommages. Quand ils se trouvèrent en concurrence, en Grèce et à Rome, ils achetèrent par une tolérance réciproque le droit de vivre en paix les uns à côté des autres, quitte à professer ou à laisser dire que, sous des noms divers, la même divinité suprême était l'objet commun des adorations ²¹.

Et voilà, Messieurs, ce qui met véritablement, entre ces cultes et le christianisme primitif, un abîme. De son premier jour jusqu'à cette heure, l'Eglise n'a conçu de salut qu'au prix d'une conversion intérieure; avant d'admettre au baptême, elle a exigé, avec une rigueur constante, l'adoration exclusive du Dieu unique, du Dieu très saint, l'acceptation intégrale de la morale évangélique et, parce que ni cette foi ni cette morale ne pouvaient souffrir aucun compromis, elle a condamné sans pitié ces liturgies malpropres et ces théologies de fantaisie; elle s'est oppo-

sée à toutes les contrefaçons de la dévotion, comme à toutes les superstitions, répétant avec son fondateur: « Qui n'est pas avec moi est contre moi^a. » Voilà pourquoi tous ces collèges de prêtres accoutumés à fraterniser entre eux, quel que fût leur pays d'origine, si divers que fussent leurs mythes et leurs rites, ont uni contre elle leurs efforts. En elle et en elle seule, tous ont reconnu l'ennemie²².

Ainsi, dans ces trois parties essentielles de leurs doctrines respectives, — nature de Dieu, acte rédempteur, conditions du salut, — loin de constater entre le Christ et ses rivaux des analogies appréciables, nous avons observé les oppositions les plus tranchées. Dès lors, comme la raison et la conscience ne peuvent ratifier les conceptions incohérentes que les dieux païens proposaient à leurs fidèles, de nouveau nous sommes amenés à conclure: dans les temps et dans les régions que nous avons envisagés, la question de savoir si quelque sauveur a jamais apporté à la terre un message authentique des cieux, cette question ne se pose qu'une fois, à propos de Jésus.

Permettez-moi d'insister, Messieurs. La question se pose, non seulement parce que la raison et la conscience reconnaissent dans le message du Christ, avant même d'avoir reconnu par une étude minutieuse sa vérité absolue, quelque chose qui les attire invinciblement et quelque chose d'unique; elle se pose, en outre, en raison même des aberrations et des turpitudes que nous avons découvertes hors de l'Eglise.

Quand Jésus vit la multitude qui le suivait manquer de vivres^b, quand il contempla les populations de Judée abandonnées comme des brebis sans pasteur,

a. *Matthieu*, xii, 30.

b. *Matthieu*, xv, 32; *Marc*, viii, 2-3.

ses entrailles s'émurent : « *Misereor super turbam !* J'ai pitié de ce peuple ! » s'écria-t-il. Or, quel spectacle plus pitoyable encore présentait le monde antique, à l'heure où retentissait sa voix ! La Grèce et Rome, ces deux centres de civilisation dont le rôle devait être sans égal dans l'histoire, étaient envahies par les doctrines religieuses les plus capables de les pervertir à jamais. De Thrace, de Phrygie, de Syrie, d'Égypte, des prédicants s'y étaient rassemblés. Ils avaient apporté chacun leurs fables contradictoires et impudiques, provoquant par là même le scepticisme des esprits plus judicieux, — leurs rites violents et sensuels, dont on a dit qu'ils sembleraient marquer « un retour à la sauvagerie ²³ », et cette notion la plus dangereuse de toutes, car elle exalte les âmes par l'apparence d'un faux mysticisme et les abandonne sans frein à toutes les passions : la notion d'une dévotion qui se désintéresse de la morale, d'un salut sans purification du cœur. A Rome, comme en Grèce, les lois qui avaient tenté d'arrêter ou d'endiguer au moins ces pernicieuses nouveautés avaient cédé tour à tour sous la pression des foules. Les protestations des philosophes avaient été sans effet. Seigneur, Seigneur, l'avenir du monde est en jeu ! Si vous surveillez du haut des cieux le cours des siècles, n'est-ce pas le moment d'envoyer sur terre un homme autorisé par quelques signes manifestes de votre assistance, un homme qui vienne dire à ces apôtres du polythéisme : « Arrière ! Assez ! », à ces multitudes que leur parole égare : « Le salut, je vous l'apporte ! », un homme ou plus qu'un homme capable de s'attacher les esprits par la sublimité de sa doctrine, les cœurs par la générosité de son sacrifice, capable enfin de réaliser ce que

le paganisme n'a pas même entrevu: souffrir en expiation du péché?

Or, c'est à cet instant de l'histoire, Messieurs, que Jésus s'est présenté au monde, à cet instant qu'il s'est offert sur la Croix, en pleine conscience de donner à ses disciples la preuve d'affection la plus décisive qui puisse être: mourir pour ceux qu'on aime^d. Je vous le demande: n'y a-t-il pas lieu de soupçonner dans sa vie et dans sa mort une intervention de la Providence que partout ailleurs tout nous interdit de supposer?

III. INFLUENCE DES CULTES PAÏENS SUR LE CHRISTIANISME PRIMITIF

Il nous reste à poser aux christs païens une dernière question: « Que peut bien vous devoir le christianisme primitif? »

A vrai dire, Messieurs, les oppositions que nous avons relevées jusqu'ici sont si nombreuses, si radicales, que les rationalistes les plus qualifiés par leur érudition et leur sens critique n'osent pas accuser l'Eglise d'avoir proprement emprunté à tel culte en particulier aucun de ses dogmes ou de ses rites. Tout au plus parlent-ils d'une *influence générale* exercée par les conceptions communes du temps; insensiblement, inconsciemment sans doute, dans un dessein de concurrence peut-être, les premiers fidèles auraient attribué à la mort de Jésus le sens et la valeur d'une expiation; ils auraient tenu à le glorifier lui aussi par une résurrection; bref, ils l'auraient transformé en « sauveur » capable de rivaliser avec les sauveurs que nous avons nommés.

^d. Jean, xv, 13.

Même réduite à ces proportions, la thèse est d'autant plus inacceptable que nous parlons uniquement, pour l'instant, du premier âge chrétien, de ses dogmes et de ses rites essentiels.

Pour que les cultes païens aient pu exercer sur les communautés primitives une influence appréciable, il faudrait qu'ils eussent obtenu, dès la première moitié du premier siècle, une diffusion assez large. C'est, en effet, dans la première moitié du premier siècle que parurent les grandes épîtres de saint Paul, où se trouvent affirmées avec la dernière insistance la passion de Jésus, sa résurrection, et la théologie de la rédemption. Or, à cette date, non seulement les cultes et les doctrines de l'Inde et de Babylone étaient à peine connus dans le monde gréco-romain, mais les cultes orientaux eux-mêmes, ceux de Dionysos, de Mithra, d'Isis, de Cybèle, d'Adonis étaient encore peu répandus²⁴. Si les païens en général échappaient encore à leur emprise, comment les chrétiens n'y auraient-ils pas échappé plus encore? A supposer même que telles ou telles églises formées de païens convertis aient subi leur séduction, comment admettre que les communautés de Jérusalem et de Judée, plus isolées, plus sûrement hostiles à tout ce qui pouvait venir du paganisme, mieux instruites des traditions authentiques, aient accepté sans protestation des innovations manifestes²⁵?

La diffusion de ces cultes aurait-elle été plus intense et plus rapide que les documents ne nous autorisent à le croire, alors même, la théorie rationaliste se heurterait encore à une difficulté capitale. A y regarder de près, en effet, nous n'avons trouvé tout à l'heure, dans aucun des mystères païens, ni passion d'un dieu, ni

résurrection véritable ²⁶. Comment, dès lors, l'Eglise aurait-elle pu puiser chez eux des idées qu'ils ne possédaient pas?

Malgré ces difficultés, qui équivalent à des impossibilités, on affirme sa dépendance. Mais, à tout le moins, faudrait-il pouvoir en donner quelques preuves, en montrer quelques traces indubitables. Où sont-elles?

Dans la liturgie primitive? — Mais à cette date, Messieurs, elle est la simplicité même. Pour découvrir en elle quelques rites qui la rapprochent des rites païens, il faut se contenter des analogies les plus générales, comme on le fait à propos de la passion et de la résurrection des dieux. A ce compte, on prouverait, avec autant de vraisemblance, que le rituel chrétien a subi l'influence des religions du Mexique ou du Pérou! Ce n'est plus là de la science, mais de la pure fantaisie ²⁷.

La morale chrétienne fournirait-elle des indices plus sûrs? — Il en irait de la sorte assurément, si l'Eglise admettait une initiation ou un rite quelconque qui assurât l'amitié de Dieu sans obligation de rompre avec le vice et de pratiquer la vertu. Mais elle ne connaît rien de tel. Elle enseigne, il est vrai, que ses sacrements confèrent la grâce, mais à la condition expresse que les fidèles détestent le péché et dans la mesure de leurs bonnes dispositions. Quoi qu'il en puisse paraître à des juges superficiels, cette doctrine n'a rien de commun avec celle de l'efficacité magique attribuée aux rites païens.

La preuve, l'indice cherché, les trouverions-nous dans l'idée de la rédemption opérée par Jésus? — Ah! Messieurs; c'est ici bien au contraire que le contraste est le plus frappant. Le païen, nous l'avons vu, obtient

l'assurance d'une immortalité bienheureuse en se faisant initier, c'est-à-dire en prenant part aux cérémonies qui rappellent les aventures de ses dieux, en professant envers eux une certaine dévotion, en se conformant tout au plus à certaines pratiques extérieures: le chrétien, tout en croyant que Jésus a expié pour lui, sait qu'il n'a rien à attendre de son rédempteur, s'il n'unit à sa passion sa propre passion, c'est-à-dire cette abnégation de tous les jours que requiert la lutte contre les inclinations mauvaises, et ces sacrifices héroïques que peuvent réclamer parfois, que réclamaient souvent, à cette époque, la fidélité aux enseignements de l'Évangile. Aussi, loin de dispenser les fidèles de la vertu, les apôtres se servent-ils de la Passion pour les décider à la générosité. « Puisque le Christ a souffert en sa chair, leur dit Pierre, [rompez vous aussi avec le péché]... Que nul d'entre vous ne souffre comme assassin, comme voleur ou comme malfaiteur; mais s'il souffre comme chrétien qu'il glorifie Dieu pour ce nom même^e... Témoin des souffrances du Christ, ajoute-t-il, [je vous exhorte à la fidélité]. Sachez d'ailleurs que vos frères dispersés par le monde supportent les mêmes épreuves^f... » Et saint Paul disait, livrant le secret de son ardeur infatigable: « Je me suis dépouillé de tout; j'ai considéré toutes choses comme de l'ordure pour m'assurer la possession du Christ... pour le connaître, lui, la vertu de sa résurrection, la participation de ses souffrances et, devenant semblable à sa mort, parvenir, si je puis, à la résurrection des morts^g. » Ne fallait-il pas, Messieurs, que les souffrances de Jésus fussent indubi-

e. Pierre, iv, 1-5, 12-19.

f. Pierre, v, 1-10.

g. Aux Philippiens, iii, 7-11; Aux Colossiens, i, 24.

tables, pour qu'on laissât peser sur sa mémoire le souvenir de pareilles humiliations? Ne fallait-il pas qu'il eût inculqué de façon bien précise la nécessité de porter la croix à sa suite, si l'on voulait être compté parmi ses disciples authentiques, pour qu'on retînt sa leçon, malgré les excuses que fournissait la rigueur des temps? Ne fallait-il pas que la séduction du paganisme fût bien faible, pour qu'elle ne fît pas oublier des principes si austères? Ne fallait-il pas qu'il eût donné de sa mission divine des preuves éclatantes, pour qu'on acceptât ces principes d'un messie mort sur une croix?

Serait-ce enfin la divinité même du Christ qui fournirait la trace de l'influence païenne? — Vous l'avouerez, Messieurs, de toutes les accusations, voilà bien, à la fois, la plus grave et la plus invraisemblable, — la plus grave, car, si elle était fondée, il faudrait reconnaître que le paganisme a pénétré au cœur même de l'Eglise, — la plus invraisemblable, parce qu'on la formule contre des gens qui ont résisté aux influences païennes sur tous les autres points, contre des gens qui ont combattu le polythéisme et les mystères orientaux comme jamais on ne les a combattus, contre des gens dont un bon nombre ont subi le martyre, plutôt que d'accorder aux faux dieux et aux empereurs un titre et des hommages qu'ils proclamaient réservés au Très-Haut. Pour justifier pareille accusation, il faudrait des preuves colossales. Or, vous aurez beau chercher, vous n'en pourrez découvrir qu'une seule: le fait que l'Eglise primitive a cru à la divinité de Jésus, et cette preuve est nulle, comme toutes celles que nous avons examinées jusqu'ici, car toutes se réduisent aux faits bruts que voici: l'Eglise a professé que Jésus était mort en esprit d'expiation, qu'il était ressuscité pour

sceller sa mission d'un sceau divin, qu'il était, pour ces motifs mêmes, véritablement Sauveur, qu'il était Dieu. Or, ces faits, que le rationalisme doit évidemment attribuer à des influences païennes, puisqu'il ne veut reconnaître ni miracle, ni surnaturel, ces faits admettent une explication toute différente et rigoureusement satisfaisante pour tout critique sans parti pris : d'une part, la vérité de l'histoire évangélique, que nous avons établie l'an dernier, — de l'autre, la préparation providentielle de la foi chrétienne, que je résume aujourd'hui en quelques mots.

Les apôtres et les premiers disciples de Jésus s'étant recrutés parmi les Juifs, c'est bien dans la religion juive, avant tout, qu'il conviendrait de chercher les antécédents de leurs croyances. De fait, la passion du Messie se trouve annoncée, dans la Bible, par des textes qui datent de cinq ou six siècles avant notre ère ; les promesses de salut et de rédemption sont consignées avec netteté aux mêmes endroits ; elles constituent d'ailleurs, à bien des égards, le fond des espérances qu'Israël a nourries d'un bout à l'autre de son histoire ; la résurrection du Messie et sa divinité y sont prédites elles aussi, bien qu'en termes plus voilés. Ces faits, que nous étudierons dans nos prochaines conférences, dispensent assurément de chercher ailleurs que dans l'Ancien Testament l'origine des dogmes chrétiens. Oui, Messieurs, ils en dispensent tout esprit sans préjugé ; mais admettre que la passion de Jésus, sa résurrection, son rôle de rédempteur, sa divinité ont été l'objet de prophéties précises, c'est encore rentrer dans le domaine du miracle et du surnaturel. Le rationalisme ne le peut faire ; la source la plus indiquée de la foi apostolique est donc la dernière dont il puisse consentir à reconnaître l'apport.

Laissons-le à ses négations aprioristes et à ses fantaisies. Pour nous, efforçons-nous de comprendre la sagesse des plans divins.

On nous donne à entendre que les cultes orientaux ont préparé les voies à la religion du Christ-Sauveur, de l'Homme-Dieu. Admettons que ce soit exact, par exemple dans la mesure très restreinte où ils ont pu familiariser les âmes avec les idées d'immortalité et de salut personnel. Les contrastes nombreux que nous avons relevés aujourd'hui nous obligent par contre à reconnaître qu'entre les deux courants, païen et chrétien, un lutte terrible ne pouvait manquer de se produire. Les rites abjects que les cultes orientaux autorisaient, les mythes obscènes qu'ils vulgarisaient, la fausse mystique qu'ils accrédaient, le syncrétisme et l'universelle tolérance qu'ils posaient en loi absolue, pour acheter le droit de vivre les uns à côté des autres, étaient aux antipodes de l'esprit chrétien. Si ces pratiques et ces principes avaient prévalu, jamais Rome et la Grèce ne se fussent guéries de la gangrène qui les rongeaient. Pour mettre un terme à ces hontes, il fallait l'opposition irréductible d'une religion monothéiste; il fallait la foi évangélique; il fallait du sang. Ne m'accusez pas d'exagérer, Messieurs! Le monde antique était si « préparé » à recevoir le christianisme qu'il a dressé contre lui ses chevalets, ses bûchers, ses gibets. Tandis qu'il accueillait et parce qu'il accueillait à bras ouverts les sacerdoces les moins respectables, il a déchaîné contre les disciples de Jésus sept persécutions successives. Entre eux et lui toute conciliation était impossible. Mais s'il fallait le sang des martyrs pour attester le sérieux et la vitalité de la foi nouvelle, du sang pour acheter à cette foi le droit de vivre sur ce sol corrompu, ne voyez-vous pas d'où l'exemple de l'héroïsme devait

venir? Si le christianisme avait dû pénétrer et vivifier le monde antique, sans rencontrer plus de résistance que la rosée du matin sur le sol desséché, à supposer d'ailleurs que jamais ses adeptes ne dussent avoir à choisir entre leur foi, leur devoir et la mort, peut-être eût-il suffi que le Messie attirât sur lui les regards par le seul rayonnement de sa pureté, de sa piété et de sa bonté; mais dans les conjonctures qui rendaient sa mission urgente, comme nous le disions il y a quelques instants, il fallait qu'il apprît lui-même à ses disciples comment répondre à toutes les violences et comment les vaincre, à savoir en les supportant plutôt que de trahir la vérité! Jésus l'a fait. Condamné par des juges iniques, il a expiré sur une croix. Par contre, pour que son échec apparent ne fît point douter de sa mission, il importait de prouver par un prodige éclatant qu'il était demeuré le bien-aimé du Père, qu'il était arrivé par la mort à la vie véritable, par l'ignominie à la gloire. Cette preuve, il l'a donnée le matin de Pâques, en sortant vivant du tombeau. Pour que ses contemporains ne pussent soupçonner ni prestige, ni illusion, pour que longtemps après on ne pût attribuer à l'influence de fables païennes les dogmes caractéristiques de la foi chrétienne, il convenait à tout le moins que tout fût annoncé à l'avance: passion, résurrection, rédemption. Dieu l'a fait. Vous le verrez à loisir, Messieurs, dans les conférences qui vont suivre. Non vraiment, Celui dont Israël a si longtemps attendu la venue, Celui qui, durant vingt siècles de christianisme, a nourri de sa pensée les intellectuels les plus exigeants et suscité les dévouements les plus sublimes, Jésus, ne doit rien aux « christes païens », rien, sauf la gloire de les avoir tous relégués dans l'ombre, non pas, il est vrai, au premier mot

sorti de ses lèvres, comme le premier rugissement des grands fauves fait fuir le menu gibier dans l'épaisseur des fourrés, mais, par une conduite mille fois plus merveilleuse, en se laissant d'abord égorger. lui. « le lion de Juda ^h », en ressuscitant, puis en soutenant par sa grâce des milliers de martyrs qui n'ont cessé de crier au vieux paganisme, jusqu'à ce qu'il fût lassé de verser leur sang: « Le Sauveur, l'unique sauveur est celui que Pilate et les Juifs ont mis à mort et qui, le troisième jour, est réapparu radieux! »

CONCLUSION

Fils de l'homme, disait le Seigneur à Ezéchiël, vois-tu ce que font ces gens? *Vides quid isti faciunt?*

Et vous, Messieurs, au terme de cette conférence voyez-vous ce que tentent de faire certains historiens des religions? Voyez-vous comment ces critiques procèdent?

En histoire, pour établir une obscurité qui favorise toutes les illusions, il suffit de présenter comme semblables des cas tout différents, de noyer en quelque sorte les plus originaux au milieu des plus banals. Appelez « dieux sauveurs » tous les êtres de qui l'humanité a attendu quelque secours, fût-ce la seule guérison de ses abcès et de ses scrofules, — appelez « passion » toute épreuve d'un héros ou d'un dieu, fût-elle survenue au cours des amours les plus impudiques ou à une époque où notre race n'existait pas encore, — dénommez « résurrection » tout retour à une vie quelconque, fût-ce dans le royaume des morts, — à ce prix vous pourrez trouver, presque à discrétion, des répli-

ques de Jésus. A ce degré d'imprécision, tout se ressemble, comme tous les fantômes dans le crépuscule. Mais écarter ces pratiques inavouables : distinguez entre des fables inconsistantes, transformées de siècle en siècle, et des faits attestés par des témoins récents, des témoins convaincus de leur vérité jusqu'à sceller leur affirmation de leur sang ; comparez, comme fait toute science scrupuleuse, non pas en gros, mais détail par détail, trait par trait, — aussitôt le Christ se classe à part et sa physionomie brille d'un tel éclat qu'il devient impossible de le confondre avec aucun de ses rivaux. Que sa mort ait payé la rançon du monde, nous ne sommes pas en état de le conclure ce soir ; mais que la première génération chrétienne l'ait considéré comme sauveur, en un sens strict et tout neuf, qu'elle ait affirmé de lui, au nom d'une tradition sévèrement contrôlée et non sous l'influence de légendes païennes, sa passion, sa résurrection, sa divinité, déjà nous n'en pouvons douter.

Dès lors, Messieurs, vous en conviendrez, l'injure faite à Jésus comme à la vraie science par les apôtres d'incrédulité autoriserait de notre part des protestations indignées. Mais à quoi bon, vraiment ! A quoi bon ! Elles risqueraient de les blesser, sans les amener à résipiscence. Si l'écho de ces conférences doit parvenir jusqu'à leurs oreilles, laissez-moi préférer qu'il leur porte l'expression de notre reconnaissance.

De notre reconnaissance ? — Oui, Messieurs. Le grand docteur de l'Eglise, saint Thomas d'Aquin, vous expliquera pourquoi. La science, dit-il, progresse de deux manières : directement par la découverte du vrai, indirectement par les négations qui provoquent la recherche. Or, la vérité est un bien si précieux qu'il nous faut adresser notre gratitude à tous ceux qui

d'une manière ou d'une autre nous aident à l'acquiescer, partant à ceux dont les thèses aventureuses, voire scandaleuses, ont stimulé notre travail, comme à ceux dont la prudence nous a conduits aux solutions décisives²⁸. Jamais peut-être, Messieurs, ce principe ne trouve d'application plus sûre que lorsqu'il s'agit des vérités religieuses. Trop de chrétiens s'endormiraient dans la quiétude de leur foi, sans se préoccuper d'en vérifier les fondements, d'en détailler les richesses, si l'imprudence ou la haine ne se permettaient les plus audacieuses négations. L'une et l'autre peuvent troubler parfois l'âme des simples; elles auront à en répondre; mais ébranler ceux qui ont étudié sérieusement, fussent les preuves les plus élémentaires de leurs croyances, non pas! Au demeurant, lorsque la science impartiale a terminé son enquête, la foi enregistre, avec une victoire nouvelle, une connaissance plus nette, une conviction plus ferme de sa propre solidité. Bénis soient ceux qui nous obligent à travailler!

BIBLIOGRAPHIE

a. Le sujet exact de la conférence se trouve traité dans l'opuscule érudit de W. St. Clair TISDALL, *Mythic Christs and the True*, Londres, Christian Evidence League, 1909. — Sur les cultes orientaux, les publications les plus importantes sont celles de MM. Fr. CUMONT, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, Leroux, 1906 (2^e édit., 1909; 3^e édit., 1929, sans les notes des deux premières; traductions allemande, anglaise, italienne); J. TOUITAIN, *Les cultes païens dans l'empire romain*, 3 vol., Paris, Leroux, 1907-1920. Les deux auteurs sont rationalistes, mais ils se gardent au moins des thèses extrêmes. Sur le livre de M. CUMONT, voir notamment les critiques de M. E. REMY, dans *Revue d'hist. ecclés.*, 1908, t. IX, pp. 62-69; du R. P. LAGRANGE, dans *le Correspondant*, 1910, t. CCXI., pp. 209-241; texte reproduit dans *Mélanges d'histoire religieuse*, Paris, Lecoivre, 1915, c. III, pp. 69-130. De grande valeur, les études du R. P. LAGRANGE, *Les mystères païens et le mystère chrétien*, dans RB, 1920, t. XXIX, pp. 420-445 (discussion des thèses de M. Loisy); U. FRACASSINI, *Il misticismo greco e il cristianesimo*, Città di Castello, Il Solco, 1922; J. LEBRETON, *Histoire du dogme de la Trinité*, 2 vol., Paris, Beauchesne, t. II, 1928, l. I, c. I, pp. 12-34; et les conférences réunies dans *Semaine d'ethnologie religieuse*, III^e session, Enghien (Belgique), Maison Saint-Augustin, 1923; IV^e session, Paris, Geuthner, 1926.

b. Sur les règles générales de la critique, en ces questions d'analogies et de dépendances entre les cultes, voir notre *Etude comparée des religions*³, 2 vol., Paris, Beauchesne, 1929, t. II, c. II, pp. 58-87; c. III, pp. 119-150.

c. Sur chaque culte en particulier, voir les notes suivantes. Le lecteur pourra d'ailleurs consulter par exemple J. HUBY, *Christus*⁵, Paris, Beauchesne, 1927; J. BRICOUT, *Où en est l'histoire des religions?* 2 vol., Paris, Letouzey, 1911-1912; D. CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, *Lehrbuch der Religionsgeschichte*, 4^e édit. par A. BERTHOLET et E. LEHMANN, 2 vol., Tubingue, Mohr, 1925. Ce dernier manuel, très érudit, trahit en bien des pages l'influence de préjugés évolutionnistes, rationalistes et protestants.

NOTES

1. Sur KRISHNA, voir A. BARTH, *Œuvres*, 5 vol., Paris, Leroux, 1914-1927, Les religions de l'Inde, t. I, pp. 151-158 (et *passim*; voir les tables du t. V); à rectifier par les travaux plus récents, spécialement de H. JACOBI, art. *Incarnation (Indian)*, dans ERE, 1914, t. VII, pp. 194-195; Sten KONOW, dans CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, *Lehrbuch der Religionsgeschichte*⁴, 1925, t. II, pp. 141-143, 167-169.

Une autre « incarnation » de Vishnou est Rama. Voir BARTH, *op. cit.*, t. I, pp. 158-160; JACOBI, *l. c.*, pp. 194-195; Sten KONOW, *l. c.*, pp. 143-144, 161-164.

Il en est beaucoup d'autres moins importantes. Voir le tableau donné par H. VON GLASENAPP, *Der Hinduismus*, Munich, Wolff, 1922, pp. 130-131. « Chaque fois, est-il dit dans la *Bhagavad-Gîtâ*, que la religion périlite et que l'impiété triomphe, je m'émets moi-même. Pour la défense des bons et la répression des méchants, pour l'affermissement du droit, je deviens manifeste d'âge en âge [*Sacred Books of the East*, t. VIII, p. 59]. C'est là, observe A. BARTH après avoir cité ce texte, la théorie des *avatâras* ou des *descentes*, qui non seulement est caractéristique du vishnouisme, mais qui marque une phase nouvelle et nettement accusée dans le développement religieux de l'Inde. En effet, en permettant d'adorer la divinité en une série d'hypostases, non plus abstraites, comme celles qu'avait imaginées l'ancienne théologie, mais très concrètes, très

personnelles et, mieux que cela, humaines, elle résolvait d'une façon neuve le vieux problème tant de fois poursuivi de concilier les aspirations à un certain monothéisme avec l'irrésistible penchant pour des cultes multiples. Mieux que l'expédient naïf des généalogies divines ou que la conception de *formes* diverses d'un même dieu, qui prévaut encore dans les religions çivaïtes, elle répondait, par son élasticité et par son côté mystérieux, à tous les instincts de ce peuple à la fois très sensuel, très superstitieux et très spéculatif » ; *Œuvres*, t. I, p. 153. De la sorte, « les dieux des populations non-ariennes furent présentés comme des incarnations de Vishnou et identifiés avec lui » ; Sten KONOW, *l. c.*, t. II, p. 63, 141 sq.

« Un *avatâra*, au sens le plus élevé et le plus complet (car ils n'ont pas eu tous la même valeur), n'est pas une apparition passagère de la divinité, encore moins la procréation, par l'union d'un dieu et d'une mortelle, d'un être en quelque sorte intermédiaire ; c'est la présence mystique et en même temps très réelle de l'Être suprême dans un individu humain qui est à la fois vraiment Dieu et vraiment homme, et cette union intime est conçue comme survivant à la mort de l'individu en qui elle s'est réalisée. Bref, c'est un mystère de la contemplation dans lequel les esprits les plus spéculatifs peuvent s'abîmer à leur aise, tandis que le vulgaire se contentera d'y trouver les satisfactions commodes qu'offre l'anthropomorphisme ou même le zoomorphisme unis à l'idolâtrie la plus grossière...

« Cette théorie fournit un cadre commode qui servit à rattacher à Vishnou une bonne partie de l'ancienne fable et dans lequel même on fit entrer plus tard un grand nombre de figures plus ou moins historiques, [le Bouddha, la plupart des *gurus* ou fondateurs de sectes, et leurs successeurs, soit défunts, soit vivants]. Aussi le nombre de ces *descentes* est-il diversement indiqué : on en compte 10, 12, 22, 24, 28 et, de bonne heure, on les déclara innombrables. Réduites ainsi en systèmes, ces apparitions sériaires des restaurateurs de la Loi présentent une analogie incontestable avec la succession des divers Bouddhas...

« De Vishnou cette faculté a passé à d'autres dieux et il n'est pas de figure du panthéon dont on ne puisse citer quelque manifestation semblable » ; A. BARTH, *Œuvres*, t. I, p. 153 sq.

Sur la déification des *gurus* devenus *bouddhas* ou *jinas*, analogue à celle des imans de l'Islam, *ibid.*, p. 200; sur la luxure éhontée à laquelle elle a servi de prétexte, pp. 204-205.

2. Sur le jaïnisme, A. BARTH, *Œuvres*, t. I, pp. 129-188. La lecture de ces pages demeure très utile; mais depuis les travaux de H. JACOBI, à l'encontre de BARTH, on tient le jaïnisme comme quelque peu antérieur au bouddhisme et indépendant: cf. H. JACOBI, art. *Jainism*, dans ERE, 1914, t. VII, pp. 465-474.

Sur la personne de MAHAVIRA, fondateur ou quasi-fondateur de cette philosophie, H. JACOBI, *ibid.*, pp. 466-467; A. GUÉRINOT, *La religion djaina*, Paris, Geuthner, 1926, p. I, c. iv, pp. 30-41. Le premier auteur date sa mort de 480 environ avant J.-C.; le second de 527.

Le but général de la vie, pour les jaïnistes, est le salut définitif ou la délivrance des maux de la vie, le *nirvana*, grâce à la vraie foi, la vraie science, la vraie morale.

Cette loi est censée exister de toute éternité; mais de temps à autre il est indispensable qu'elle soit ramenée à sa pureté par des prophètes, les *tirthakaras*. On en compte 24 pour chacun des trois âges du monde. Soit un total de 72. Autant de « dieux-sauveurs », si l'on veut.

MAHAVIRA est le dernier venu, dans notre monde actuel et notre région; H. JACOBI, *l. c.*, p. 466; A. GUÉRINOT, *l. c.*, p. 99 sq.

« Comme les bouddhistes, dit A. BARTH, les jainas [primitifs] sont athées »; *l. c.*, p. 134; cf. L. DE LA VALLÉE POUSSIN, dans J. BRICOUT, *Où en est l'histoire des religions?* t. I, p. 268. Mais, les jinas sont devenus, comme les bouddhas, de véritables divinités et le panthéon jaïniste s'est démesurément enrichi; A. BARTH, p. 131; A. GUÉRINOT, pp. 197-205.

3. Sur le bouddhisme, A. BARTH, *Œuvres*, t. I, pp. 97-128. Vieillie en bien des détails, cette étude reste des plus suggestives. Plus sommaires, mais très autorisées, celles de M. L. DE LA VALLÉE POUSSIN, dans J. BRICOUT, *Histoire des religions*, 1911, t. I, pp. 269-275; et dans J. HUBY. *Christus*⁵, pp. 418-458; et de M. Sten Konow, dans

D. CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, *Lehrbuch*⁴, 1925, t. I, pp. 100-138.

La mort de Çakyamouni se placerait entre 482 et 472 avant J.-C. Nombre d'érudits se prononcent toutefois pour l'année 477.

Le bouddhisme primitif, celui du Petit Véhicule, *Hinayana*, ignorait systématiquement les dieux. Le bouddhisme postérieur du Grand Véhicule, *Mahayana* (grand, parce qu'il offre le salut à tous), les rétablit à profusion. Il admet de nombreux bouddhas. A leur tête se place un ADIBOUDHA, existant par lui-même, auquel sont transférés les attributs de BRAHMA du brahmanisme. De lui procèdent les cinq « bouddhas de la contemplation », et de ceux-ci cinq autres, créateurs de l'univers. Trois de leurs créations ont disparu; nous vivons dans la quatrième, dont le protecteur est AMITABHA. Ce bouddha de la contemplation réside dans le paradis des bienheureux. Le rôle de conduire jusqu'à lui revient à AVALOKITESVARA, qui devient proprement sauveur du monde. De là une transformation profonde dans le bouddhisme et un attrait nouveau, en raison de cette doctrine de la rédemption.

C'est ce bouddhisme transformé qui pénétra en Chine et au Japon; L. WIEGER, dans J. HUBY, *Christus*⁵, c. v, pp. 194-197; J. DAHLMANN, *ibid.*, c. vi, pp. 279-304; O. FRANK, dans D. CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, *Lehrbuch*⁴, t. I, p. 229 sq.; K. FLORENZ, *ibid.*, p. 348 sq. Sa doctrine devint particulièrement consolante dans la secte Jôdô, fondée par HONEN-SHONIN (1133-1212): le salut est assuré, à la seule condition qu'on répète fréquemment: « Je mets ma confiance en Bouddha Amitâbha »; DAHLMANN, *op. cit.*, p. 296; FLORENZ, *op. cit.*, p. 385 sq. Dans la secte *Shin*, dérivée de la précédente, l'invocation fréquente d'AMITABHA n'est plus nécessaire: la confiance en sa miséricorde suffit; DAHLMANN, pp. 297-299; FLORENZ, pp. 393-400; L. WIEGER, *Amidisme chinois et japonais*, Hien-hien, Mission catholique, 1928.

Le Dr K. FLORENZ s'est chargé de comparer ces diverses doctrines avec celle de LUTHER, *op. cit.*, pp. 397-398 (en apologiste du luthéranisme).

4. Sur MARDOUK, P. DHORME, *La religion assyro-babylonienne*, Paris, Lecoffre, 1910, 3^e leçon, pp. 95-100;

Br. MEISSNER, *Babylonien und Assyrien*, 2 vol., Heidelberg, Winter, 1920-1925, spécialement t. II, c. XIII, p. 15 sq.; c. xv, pp. 104 sq., 125 sq.

L'article suivant, composé en 1894, appelle quelques réserves, en raison des thèses panbabylonistes de l'auteur; il offre l'avantage de présenter clairement certaines fonctions du dieu; A. JEREMIAS, art. *Marduk*, dans ALGRM, t. II, col. 2340-2372; MARDOK protège contre les maux (physiques) occasionnés par les démons, col. 2352 sq.; il est le « miséricordieux », col. 2355 sq.; il ressuscite les morts, col. 2355-2356; etc.

5. Pour MITHRA, le livre capital est celui de M. F. CUMONT, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, 2 vol., Bruxelles, Lamertin, 1894-1899. Ses conclusions générales sont éditées à part, sous le titre *Les mystères de Mithra*³, *ibid.*, 1913 (traduit en anglais et en allemand). Voir en outre F. CUMONT, *Religions orientales*³, c. VI, pp. 211-252; J. TOUTAIN, *Cultes païens*, 1920, t. II, pp. 121-177.

Sur le même sujet, A. D'ALÈS, DAFC, 1918, t. III, col. 578-591; C. VAN CROMBRUGGHE, dans *Semaine d'ethnologie*, III^e session, pp. 427-441, et les manuels cités plus haut à la bibliographie.

6. Sur ATARGATIS, Fr. CUMONT, *Religions orientales*³, c. v, p. 161 sq.; RECAW, 1901, t. IV, col. 2236-2243; DAGR, t. IV, pp. 1590-1596; M.-J. LAGRANGE, *Religions sémitiques*², c. III, pp. 130-136; J. LEBRETON, *Histoire du dogme de la Trinité*, t. II, Paris, Beauchesne, 1928, l. I, c. I, pp. 14-20.

7. Sur ADONIS, voir la note 17.

8. Sur CYBÈLE et ATTIS, P. DECHARME, DAGR, 1887, t. I, pp. 1677-1690; H. HEPDING, *Attis, seine Mythen und sein Kult*, Giessen, Ricker, 1903 (assez discutable par endroits); F. CUMONT, RECAW, art. *Attis*, 1896, t. II, col. 2247-2252, et Supplément, col. 225; *Religions orientales*³, c. III, pp. 73-114; J. TOUTAIN, *Cultes païens*, 1911, t. II, pp. 73-119; H. GRAILLOT, *Le culte de Cybèle*, Paris, Fontemoing, 1912-1916; SCHWENN, art. *Kybele*, RECAW, 1922, t. XI, col. 2250-2298.

Pour la discussion des analogies et des influences, voir

spécialement le R. P. LAGRANGE, *Attis et le christianisme*, RB, 1919, t. XXVIII, pp. 419-480.

9. Sur DIONYSOS ZAGREUS et les mystères d'Orphée, P. MONCEAUX, art. *Orpheus, Orphici*, DAGR, t. IV, pp. 241-256; Ch. DUBOIS, art. *Zagreus*, *ibid.*, t. V, pp. 1034-1037; E. RHODE, *Psyche*⁸, 2 vol., Tubingue, Mohr, t. II, p. 116 sq.; et les études aussi érudités qu'indigestes et tendancieuses de O. GRUPPE, *Griech. Mythologie*, Munich, Beck, pp. 1407-1440; art. *Orpheus*, ALGRM, 1909, t. III, col. 1058-1207; art. *Phanes*, *ibid.*, col. 2248-2271.

Sur les rapports de l'Orphisme et du Christianisme, U. FRACASSINI, *Il misticismo greco*, c. III, pp. 72-115; A. BOULANGER, *Orphée*, Paris, Rieder, 1925, c. IV-VI, pp. 85-134; plus fouillées les études du R. P. LAGRANGE, RB, 1919, t. XXVIII, p. 157-217; 1920, t. XXIX, pp. 424-435; 1929, t. XXXVIII, pp. 63-81, 178-214.

Sur la résurrection de ZAGREUS en particulier, L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ*⁹, t. II, pp. 515-520.

« Cette religion à mystères, conclut le R. P. LAGRANGE, contient sans doute un dieu auquel ses fidèles demandent le salut de l'âme; mais c'est le trait commun de toutes les religions du temps, y compris le judaïsme, qui seul ajoutait au salut de l'âme la résurrection du corps. Mais le sauveur divin, Dionysos, n'est pas le révélateur du mystère, qui est Orphée; la passion de Dionysos n'est pas le principe du salut, mais *le crime originel* [nous soulignons]; le dieu n'est pas ressuscité et ses adeptes n'ont que faire de la résurrection. Nous n'avons aucune raison de croire que les rites... aient eu pour but autre chose que de purger l'âme des souillures que lui inflige le corps ou qu'elle a encourues elle-même. Quant à l'union du fidèle à son dieu, elle était de règle dans *toute religion*; ici elle se produisait par une sorte de possession, de transport irrationnel, mais elle était supposée avant le rite de dépècement [du chevreau, dont les invités dévoraient les chairs crues, rite] qui n'avait rien de commun avec une théophagie [ou manucation d'un dieu] »; RB, 1920, t. XXIX, p. 435.

10. Sur OSIRIS, A. ERMAN, *Die aegyptische Religion*², Berlin, Reimer, 1909, c. II, p. 38 sq.; Th. VIREY, *La religion de l'ancienne Egypte*, Paris, Beauchesne, 1910, c. IV,

p. 150 sq.; ROEDER, art. *Usire*, ALGRM, 1924, t. VI, col. 127 sq. — Sur les mystères d'OSIRIS, en Egypte, H. GRESSMANN, *Tod und Auferstehung des Osiris*, Leipzig, Hinrichs, 1923; A. MORET, *La mise à mort du dieu en Egypte*, Paris, Geuthner, 1927 (les deux brochures sont assez tendancieuses); H. JUNKER, *Die Mysterien des Osiris*, dans *Semaine d'ethnologie*, III^e session, pp. 414-426; — à Rome, F. CUMONT, *Religions orientales* ³, c. iv, pp. 115-159. — Voir en outre la note 16.

11. Sur les dieux-sauveurs et les héros civilisateurs des peuples primitifs, voir spécialement W. SCHMIDT, *Heilbringer bei den Naturvölkern*, dans *Semaine d'ethnologie*, IV^e session, pp. 247-261 (bibliographie du sujet, pp. 258-259); à compléter par les renseignements accumulés dans la publication monumentale du même auteur, *Der Ursprung der Gottesidee*, t. I, 2^e édit., Munster, Aschendorff, 1926; t. II, 1929; t. III en préparation.

12. Sur le culte des souverains, J. LATTEY, art. *Etat (culte d')*, DAFC, t. I. col. 1543-1548 (bibliographie, col. 1548); B. ALLO, *Les dieux sauveurs dans le paganisme gréco-romain*, dans *Semaine d'ethnologie*, III^e session, pp. 290-304; texte plus complet dans *Revue des sciences philos. et théol.*, 1926, t. XV, pp. 5-34; K. PRUEMM, *Herrscherkult und Neues Testament*, dans la revue *Biblica*, 1928, t. IX, pp. 3-25, 129-142, 289-301; Fr. J. DOELGER, *Das Fisch-Symbol in frühchristlicher Zeit* ², Munster, Aschendorff, 1928, t. I, p. II, c. II, p. 388 sq.

13. Au sujet de MAHAVIRA et de ÇAKYAMOUNI, voir les notes 2 et 3.

Sur le *nirvâna* dans le bouddhisme, A. BARTH, *Œuvres*, t. I, p. 106 sq.; L. DE LA VALLÉE POUSSIN, ERE, 1917, t. IX, pp. 376-379 (avec bibliographie). Ce dernier savant, dans *Nirvâna*, Paris, Beauchesne, 1925, s'est efforcé de prouver que le *nirvâna* est une félicité positive et non la fin des existences, le néant. On n'oserait affirmer que sa démonstration soit péremptoire.

Sur le *nirvâna* dans le jaïnisme, A. GUÉRINOT, *La religion djaina*, p. II, c. XIII, pp. 206-207; c. XVII, pp. 263-269.

14. Nombre de rationalistes attribuent la transformation de Jésus en dieu-sauveur à saint Paul, qu'ils estiment influencé par les cultes païens. Nous avons réfuté cette thèse l'an dernier, en évitant de mentionner prématurément ces cultes; *Jésus et l'histoire*, IV^e confér., p. 117 sq.

On trouvera une réponse directe dans les travaux suivants: E. JACQUIER, *Les mystères païens et saint Paul*, DAFC, 1920, t. III, col. 964-1012, spécialement, col. 980 sq.; bibliographie mêlée des ouvrages rationalistes et catholiques, col. 1012-1014. Etude plus sobre, avec indication des travaux plus importants, F. PRAT, *Théologie de s. Paul*¹³, t. II, note 4, pp. 469-475; cf. p. 148-156.

Voir en outre l'excellente étude de Mgr BATIFFOL, *L'idée de rédemption dans le Nouveau Testament*, dans *Semaine d'ethnologie*, IV^e session, pp. 305-318; et dans *Scuola Cattolica*, 1925, pp. 321-336.

15. Voir la note 9.

16. Sur la résurrection d'OSIRIS, St. Clair TISDALL, *Muthic Christs*, c. IV, pp. 54-64; L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ*⁹, t. II, pp. 511-515; M.-J. LAGRANGE, RB, 1920, t. XXIX, pp. 435-441. Voir plus haut, note 10.

17. Telle qu'elle est rapportée par le plus ancien témoin, le poète PANYASIS, au V^e s., la légende grecque ne mentionne ni mort, ni résurrection d'ADONIS. Vénus avait confié l'enfant à la déesse des enfers; celle-ci refusa de le rendre, d'où la dispute des déesses et la sentence de Zeus que nous avons rapportée; E. SAGLIO, DAGR, 1877, t. I, p. 72. Sur les formes divergentes de la légende et sur les fêtes annuelles, *ibid.*, pp. 72-73. « Pour la Grèce, conclut ce critique, il n'est pas possible d'affirmer, d'après des témoignages positifs, qu'il y ait eu, avant ou après les jours de deuil, une fête de la résurrection d'Adonis », p. 73.

Pour la ville de Byblos, en Syrie, LUCIEN écrit, au II^e siècle après J.-C.: « Les femmes célèbrent d'abord des rites funèbres, en l'honneur d'Adonis, comme pour un mort; mais, le troisième jour, elles racontent qu'il vit et l'envoient en l'air; elles se rasent ensuite la tête, comme les Egyptiennes, à la mort d'Apis »; *De la déesse syrienne*, 6, dans C. JACOBITZ, *Luciani opera*, t. III, pp. 342-343.

Divers auteurs ont insisté récemment sur ce texte. En toute hypothèse, le fait que les femmes se rasent la tête ne saurait être interprété comme un signe de la joie causée par la résurrection d'Adonis! Il est donc invraisemblable que cette résurrection ait été commémorée à ce moment *dans les rites*. Par ailleurs, le *mythe* exprimant sûrement la disparition de la végétation sous les ardeurs de l'été et son retour au printemps suivant, on ne comprend guère comment les femmes auraient pu parler d'une résurrection « après trois jours ». Ces mots « après trois jours » et l'expression bizarre « envoyer en l'air » s'appliquent fort mal à la personne d'Adonis et n'ont pas encore reçu, que je sache, d'explication satisfaisante.

Sur ADONIS et sur le TAMMOUZ des Sémites, M.-J. LAGRANGE, *Religions sémitiques*², Paris, Lecoffre, 1905, c. VIII, pp. 202-208; RB, 1912, t. XXI, pp. 117-127; P. DHORME, *La religion assyro-babylonienne*, 1910, c. III, pp. 104-107; L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ*⁹, t. II, pp. 520-524 (avec indication des principaux travaux).

18. Sur CYBÈLE et ATTIS, voir la note 8. Sur la mort et la prétendue résurrection d'Attis, voir spécialement M.-J. LAGRANGE, RB, 1919, t. XXVIII, pp. 439-450; L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ*⁹, t. II, pp. 524-530.

19. L'interprétation que nous signalons est due à M. LOISY. Sur ce sujet, M.-J. LAGRANGE, RB, 1920, t. XXIX, p. 441-442.

20. Cherchant des parallèles à la résurrection de Jésus, CELSE cite les légendes de Zamolxis, Pythagore, Rampsinite, Orphée, Hercule, Thésée, sans paraître même songer à aucun des « dieux morts et ressuscités » dont certains rationalistes font état aujourd'hui; ORIGÈNE, *Contre Celse*, l. II, n. 55 sq., PG, t. XI, col. 884 sq.; édit. KOETSCHAU, t. I, p. 178 sq.

21. Sur les causes du succès des cultes orientaux, F. CUMONT, *Religions orientales*³, c. II, p. 41 sq. Certaines appréciations de l'auteur paraissent trop favorables au paganisme; ces pages n'en sont pas moins très suggestives.

Un rapprochement s'impose entre ces formes nouvelles de la *dévotion* gréco-romaine et la *bhakti* ou dévotion introduite dans l'Inde par les cultes hindous; A. BARTH, *Œuvres*, t. I, pp. 191-206; t. III, pp. 187-188; t. IV, pp. 396; St. KONOW, dans D. CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, *Lehrbuch*⁴, t. II, p. 150 sq.; plus sommairement, L. DE LA VALLÉE POUSSIN, dans J. BRICOUT, *Histoire des religions*, t. II, p. 264; voir plus haut, note 1. Il paraît non moins justifié entre la *bhakti* de l'Inde et les formes de dévotion qui caractérisent le bouddhisme du Grand Véhicule, spécialement l'Amidisme chinois et japonais; voir la note 3.

Le parallèle peut se poursuivre même quant aux moyens adoptés par les sacerdoce pour faire passer leurs divinités respectives au premier rang, à condition toutefois qu'on ne néglige pas des différences fort notables. Le paganisme gréco-romain utilise la théorie, dès longtemps accréditée par quelques philosophes, de la polyonymie divine (sous des noms multiples se trouve désigné un même dieu); J. LEBRETON, *Histoire du dogme de la Trinité*, t. II, pp. 16, 21-22, 32-33; dans notre *Etude comparée des relig.*³, t. I, p. 28, note 4; p. 29, note 2; p. 51, note 4; p. 52, notes 1, 2, 3, 4; p. 70, note 5; p. 80, note 4; p. 84, note 1. L'hindouisme a recours à la thèse des *avatâras* (plus haut, note 1); le bouddhisme et le jaïnisme imaginent leurs successions de bouddhas et de jinas (notes 2, 3).

22. J. LEBRETON, *Histoire du dogme de la Trinité*, t. II, l. I, c. I, pp. 20-24.

23. M. Fr. CUMONT écrit: « De même qu'une observation superficielle induirait à croire que la théologie des derniers païens était remontée à ses origines premières, de même la transformation du rituel pourrait sembler à première vue un retour à la sauvagerie. Sans doute, avec l'adoption des mystères orientaux se répandent des pratiques barbares, cruelles et obscènes... mais un spiritualisme éthéré transfigurait idéalement la grossièreté de ces coutumes primitives »; *Religions orientales*³, c. VIII, pp. 323-324. — On a peine à croire qu'un spiritualisme authentique puisse s'accommoder de rites « barbares, cruels et obscènes » et qu'un véritable progrès puisse se traduire, dans la liturgie, par « un retour à la sauvagerie ». L'éminent critique sem-

ble l'oublier : rien n'est plus fréquent, dans l'histoire des religions et des sectes, que de voir les pires excès de sensualité et de luxure s'excuser par des interprétations « éthérées ». Il est impossible d'ailleurs que de tels rites, en dépit de ces interprétations, ne contribuent à dépraver le sens moral et le sens religieux.

24. E. KREBS, *Der Logos als Heiland im ersten Jahrhundert*, Fribourg, Herder, 1910, p. 71 sq.; J. LEBRETON, *Histoire du dogme de la Trinité*, t. II, p. 2, note 1; p. 13, note 2.

De cette diffusion *relativement tardive* des cultes orientaux on trouvera la preuve détaillée, spécialement dans les études que MM. F. CUMONT et J. TOUTAIN consacrent à chacun d'eux, dans les deux livres cités à la bibliographie, *Les religions orientales* et *Les cultes païens*. L'un et l'autre signalent les décrets successifs qui ont tenté d'arrêter ou d'endiguer leur envahissement.

25. Pour le développement de cette preuve capitale, — l'impossibilité d'une évolution *uniforme* de communautés très disparates, — voir le carême de 1929, *Jésus et l'Histoire*, III^e confér., 3^e partie, p. 97 sq.; IV^e confér., 2^e partie, p. 132 sq.

26. Plus haut, p. 53 sq., et les notes 15-20.

27. Sur les origines du culte chrétien, Dom CABROL, *La prière des premiers chrétiens*, Paris, Grasset, 1929, c. II, Eucharistie, messe, p. 51 sq.; c. III, Baptême, p. 69 sq.; A. D'ALÈS, art. *Initiation chrétienne*, DAFC, 1913, t. II, col. 789-814.

Il était inévitable qu'on cherchât dans les rites païens l'origine de l'Eucharistie. Qu'on en juge par cette déclaration de O. GRUPPE: « Sans contredit, *allerdings*, la Cène de Jésus ne pouvait avoir de signification sacramentelle. Le christianisme primitif doit, *muss*, avoir été ici influencé de l'extérieur »; *Griechische Mythologie*, Munich, Beck, 1906, p. 1018, note 4. L'auteur est pourtant obligé d'avouer qu'aucune des explications tentées par les comparatistes n'est vraiment satisfaisante.

Sur les essais d'explication par l'omophagie dionysiaque, M.-J. LAGRANGE, RB, 1920, t. XXIX, pp. 428-30; Mgr

RUCH, DTC, t. V, col. 1112-1118; — sur l'explication par le repas mithriaque, Mgr RUCH, *ibid.*, col. 1118-1119; *Semaine d'ethnologie*, IV^e session, pp. 319-345; C. VAN CROMBRUGGHE, *Semaine d'ethnologie*, III^e session, pp. 347-440; A. D'ALÈS, DAFC, 1918, t. III, col. 589; E. JACQUIER, *ibid.*, col. 1008-1010.

28. La science, remarquait ARISTOTE, progresse de deux manières: directement, par la découverte du vrai, indirectement, par les théories fausses qui provoquent la discussion et des recherches plus soignées. Saint THOMAS explique sa pensée en ces termes : « *Indirecte vero, in quantum priores errantes circa veritatem posterioribus exercitii occasionem dederunt ut, diligenti discussione habita, veritas limpidius appareret. Est autem iustum ut his quibus adiuti sumus in tanto bono, scilicet cognitione veritatis, gratias agamus. Et ideo dicit [Aristoteles] quod « iustum est gratias habere » non solum his quos quis existimat veritatem invenisse, quorum opinionibus aliquis communicat sequendo eas, sed etiam illis qui superficialiter locuti sunt... quia isti etiam aliquid conferunt nobis. Praestiterunt enim nobis quoddam exercitium circa inquisitionem veritatis » ; In *Metaphysicam*, l. II, leçon I, édit. de Parme, t. XX, p. 299.*

III^e CONFÉRENCE

LE TÉMOIGNAGE DE JÉSUS
SUR LUI-MÊME

23 mars 1930

« Adjuro te per Deum vivum ut dicas nobis si tu es Christus Filius Dei. » Dicit illi Jesus: « Tu dixisti. »

« Au nom du Dieu vivant, je t'adjure de nous dire si tu es le Christ, Fils de Dieu. » Jésus répondit: « Tu l'as dit. »

S. Matthieu, xxvi, 63-64.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

Le polythéisme a réparti entre ses dieux l'immortalité, la majesté, la puissance, l'intelligence, le courage, l'adresse; il n'a guère oublié qu'une chose: c'est de leur attribuer la vertu. Aussi, dimanche dernier, nous sommes-nous dispensés de comparer leur caractère à celui de Jésus: c'eût été perdre notre temps. La transcendance morale du Christ, peut-on dire, n'est contestée par personne.

Supposez, Messieurs, que dans cette basilique, devant les représentants des écoles rationalistes de toutes nuances, un prêtre catholique entreprenne de célébrer l'homme admirable que fut le fondateur du christianisme. Aux éloges qu'il lui décernera presque tous ses auditeurs applaudiront à l'envi. Si quelques-uns faisaient exception, les autres se chargeraient de les reprendre. Un incrédule de notre temps n'a-t-il pas écrit: « Quiconque a méconnu complètement Jésus-Christ, regardez-y bien, dans l'esprit ou dans le cœur il lui a manqué quelque chose¹ ! »

Que le panégyriste affirme: « Par ses discours sur la paternité de Dieu, Jésus est le grand consolateur de ceux qui souffrent, — par son insistance sur la miséricorde, l'espoir de toutes les âmes qui aspirent à se réhabiliter, — par sa modestie aux heures de triomphe, sa patience dans l'adversité, sa charité envers les plus humbles, sa mansuétude même à l'égard de ses bourreaux, il est l'honneur de l'humanité! » Toutes les voix, ou peu s'en faut, feront écho à sa voix.

Qu'il déclare: « Jésus fut un inspiré, plus qu'un homme! » La plupart l'écouteront encore avec faveur. Ne peut-on dire, en effet, en regard de la médiocrité commune, que tout génie est un sur-homme? Ne peut-on dire, — la philosophie païenne l'a dit², — qu'aucun génie ne serait ce qu'il est sans une faveur, une assistance spéciale des cieux?

Que l'orateur ajoute par contre: « Jésus est le Messie, le Christ³! » L'assemblée donnera aussitôt des signes d'inquiétude. S'il précise: « Le Christ, le Messie, c'est-à-dire le prophète promis à Israël, attendu par lui durant des siècles, le révélateur d'une doctrine et d'une législation nouvelles, le porte-parole du Père! » — des protestations s'élèveront de toutes parts: « Non, non! Ce sont là dogmes vieillis et puérités! Jamais! »

Les titres de Christ et de Messie marquent donc, Messieurs, le point vif du débat qui sépare en deux camps rivaux, d'une part, le rationalisme et les fractions considérables des confessions chrétiennes pénétrées par son esprit, de l'autre, le catholicisme et les parties de plus en plus restreintes, hélas! des églises qui restent attachées aux croyances des premiers temps. Rejetant d'emblée tout miracle comme impossible, le rationalisme ne peut, en effet, reconnaître de révélation au sens strict et usuel du mot; posant en principe le

droit du libre examen, il ne peut entendre parler d'un enseignement divin qui s'imposerait avec une autorité absolue. Mis en présence des textes où Jésus revendique une mission surnaturelle, il lui faut donc trouver une issue. Or, de toute nécessité, il ne peut la trouver que dans l'une ou l'autre des directions que voici : ou bien Jésus n'a pas réclamé le titre et les fonctions de messie ; ce sont les premières générations chrétiennes qui se sont plu à les lui prêter, — ou bien il les a réclamés, mais en un sens fort différent de celui qu'affirme l'Eglise, — ou bien il s'est vraiment proclamé messie, au sens même où l'ont dit ses apôtres et les évangélistes, mais alors il a trompé sciemment son entourage, — ou, de bonne foi, il s'est trompé.

Veillez le remarquer : dans les deux premiers cas, le rationalisme conteste la valeur de la tradition, dans les deux autres la valeur des déclarations de Jésus. Il nous faut donc étudier, d'abord, les garanties que présente la croyance des communautés primitives, ensuite celles que nous offre la mentalité du Sauveur. C'est ce que nous allons faire. Vous constaterez de la sorte, en premier lieu, que Jésus lui-même, indubitablement, s'est affirmé Christ et Messie, au sens même que la foi catholique donne à ces deux mots ; vous serez amenés à conclure, en second lieu, qu'il n'a pu ni se rendre coupable d'un mensonge, ni succomber à une illusion⁴.

I. JÉSUS S'EST VRAIMENT PROCLAMÉ MESSIE, AU SENS MÊME OÙ LES ÉGLISES ONT COMPRIS CE TITRE

A vrai dire, Messieurs, ces deux premiers faits, — que le Fils de Marie a revendiqué le titre et le rôle de messie, et qu'il a compris sa mission comme nous la

comprendons aujourd'hui, — en d'autres termes qu'il s'est présenté à ses disciples comme envoyé de Dieu pour révéler aux hommes les conditions de leur réconciliation immédiate ou du salut et pour fonder sur terre le royaume de sainteté annoncé par les prophètes, ces deux faits capitaux nous n'avons plus à les démontrer. C'est chose réglée. L'an dernier, nous avons apporté, sur ces deux points, des preuves décisives. Permettez-moi de vous les rappeler en quelques mots.

Nous avons vu les sectes hérétiques faire de Jésus un être divin, supérieur au dieu des Juifs, chargé de libérer les hommes du joug du Créateur, ou se donner à elles-mêmes, à l'imitation de l'Eglise, de prétendus messies, révélateurs de secrets divins et sauveurs à leur manière. Nous avons vu toutes les communautés orthodoxes, quels que fussent leurs fondateurs, si diverses qu'elles fussent de nationalité et de tendances, professer unanimement ce que les catholiques professent aujourd'hui. Nous avons entendu le témoignage concordant des quatre évangélistes. Etudiant l'hypothèse d'une altération de la tradition, nous l'avons reconnue à plus d'un titre invraisemblable, rigoureusement inadmissible même, vu l'impossibilité d'une évolution si profonde, uniforme, et sans trace de protestations, au sein de communautés si disparates. Enfin, examinant avec plus de soin la vie de l'apôtre que l'on pourrait être tenté de regarder comme l'artisan de cette transformation, saint Paul, nous avons dû reconnaître en lui, sans ombre d'hésitation, sur tous ces points, le champion incontesté de la foi primitive⁵.

Dimanche dernier, nous avons renforcé ces conclusions, en prouvant que ces dogmes essentiels de la foi chrétienne ne pouvaient dériver en aucune manière des cultes païens.

« Une montagne de syllogismes, a-t-on dit, ne peut rien contre un grain de sable en nature ⁶ ». Ce ne sont pas des syllogismes que nous avons entassés; ce sont des faits considérables, déposant invariablement dans le même sens. Une démonstration appuyée sur des bases aussi larges, conduite de telle sorte que chacune de ses étapes permît autant de contrôles successifs, réservant d'ailleurs délibérément le problème philosophique (*Jésus est-il vraiment le Messie?*), pour s'occuper uniquement du problème historique (*Jésus s'est-il affirmé messie?*), vous en conviendrez, une telle démonstration peut donner satisfaction aux esprits les plus exigeants. Assurément, nous pourrions nous dispenser d'y rien ajouter.

Cependant, nous allons la compléter aujourd'hui, en examinant tout d'abord, non les menus faits ou les « grains de sable », mais les subtilités d'exégèse et les gerbes d'hypothèses qu'on lui oppose.

On prétend découvrir dans les évangiles la trace évidente d'une altération, d'une transformation de la tradition. Plusieurs textes, en effet, attribuent à Jésus une mission relative aux derniers jours du monde: il doit apparaître alors sur les nuées des cieux, juger le monde et réunir dans son royaume tous les élus. — Les textes existent; ils ont effectivement ce sens; nous le reconnaissons sans ambages. Cette mission, les prophètes l'avaient eux-mêmes attribuée au Messie. Comment Jésus aurait-il pu ne pas la revendiquer? Mais on ajoute: « Primitivement, ce rôle était le seul qu'il se crût destiné. » Le seul! Comment donc le prouve-t-on?

De deux manières, Messieurs. Tout d'abord, on affirme que le Christ croyait la fin du monde toute proche, qu'il l'a prédite imminente, qu'il n'a pu dès

lors se préoccuper d'autre chose que de préparer les âmes, par plus de justice et de piété, à ce grand événement. Or, plusieurs des passages qu'on invoque à ce sujet ne concernent pas le jugement dernier, mais le châtement prochain de Jérusalem, ou les débuts prochains du nouveau royaume de Dieu, l'Eglise; parmi ceux qui ont sûrement trait à la fin des temps, il n'en est pas un, pas un seul qui l'affirme explicitement comme devant se produire à bref délai. Cette première preuve se ramène donc à ceci: on donne arbitrairement à certains versets des évangiles un sens exclusif qu'ils n'ont pas, mais qu'ils devraient avoir dans l'hypothèse qu'on prétend justifier.

La seconde preuve s'obtient de façon analogue: on élimine, comme n'appartenant pas à la tradition primitive, les déclarations de Jésus qui contredisent l'hypothèse; en d'autres termes, on se débarrasse des textes gênants, en les déclarant inauthentiques.

Que l'Eglise proteste contre de tels procédés, vous ne pouvez en être surpris. Pour que vous ne portiez pas indistinctement sur tous les adversaires de la foi catholique un jugement trop sévère, je tiens à ajouter que bien des rationalistes les réprouvent eux aussi⁷.

Il reste que, même pour ces derniers, Jésus n'a pas prétendu transmettre une révélation; tout au plus, en un sens large, comme tous les personnages d'une vertu éminente, a-t-il pu se croire inspiré ou plutôt aidé par Dieu et chargé par lui d'une mission d'édification, qui consisterait à conduire les hommes au salut par ses conseils et ses exemples; ce seraient les premières générations chrétiennes qui lui auraient prêté l'intention d'enseigner une doctrine nouvelle et l'auraient transformé en messie-révéléur.

Voyons, Messieurs, si la critique interne, à laquelle

on fait appel, autorise ou non cette thèse. Nous obtiendrons de la sorte un nouveau contrôle de nos conclusions antérieures.

Un remaniement, une altération si profonde des faits primitifs doit bien se reconnaître à quelques signes. Si ténus qu'ils puissent être, chacun pris à part, leur nombre au moins, leur convergence peut fournir une démonstration appréciable. Le procédé est légitime en soi. Pourquoi refuserions-nous de l'utiliser?

Refuser cette épreuve? Mais nous ne sommes nullement tentés de le faire, Messieurs, car tous les indices sont des plus favorables à la tradition.

Considérez tout d'abord, je vous prie, l'*objet* de la révélation qu'on nous dit gratuitement attribuée à Jésus. Si la doctrine spéculative et morale consignée dans les évangiles était une invention des communautés chrétiennes, nous devrions retrouver en elle, de façon très nette, ou l'esprit païen, ou l'esprit juif. Or, permettez-moi d'être bref sur ce point, puisque déjà nous l'avons traité, elle est antipaïenne, anti-juive à bien des égards; elle ne dérive même pas de l'enseignement plus pur des prophètes d'Israël, car elle le dépasse de beaucoup. Vraiment, « ce n'est pas ainsi qu'on invente⁸. »

Considérez, en second lieu, l'*histoire* de cette révélation ou la manière dont on la dit communiquée aux premiers disciples. De nos jours, les critiques indépendants s'appuient fréquemment sur ce principe que les apologistes ou les historiens d'une société religieuse se donnent assez librement ce dont ils ont besoin pour justifier leurs croyances; sans trop de scrupule, paraît-il, parce qu'ils s'imaginent servir la « bonne cause », ils présenteraient les faits, non tels qu'ils se

sont passés, mais tels qu'ils auraient dû se passer^o. Croyez cela, Messieurs, si vous voulez; mais reconnaissez aussi que, moins ces apologistes apportent de scrupule à leur tâche, plus leurs falsifications doivent être nombreuses et manifestes. Pour un historien qui invente, ce n'est pas chose aisée que d'éviter les invraisemblances! Les évangiles apocryphes rejetés par l'Eglise sont là pour le prouver.

Supposez par exemple que Jésus, d'après saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, eût révélé, dès le début de sa carrière, toute sa pensée: l'abrogation de la loi mosaïque, le rejet d'Israël, la vocation des Gentils, sa renonciation au trône temporel de David, sa filiation divine. L'invraisemblance est palpable. Trois ou quatre semaines ne se fussent pas écoulées, qu'il eût été lapidé, comme le diacre saint Etienne, aux premiers jours de l'Eglise^a. — Supposez que les évangélistes eussent réservé ces révélations aux seuls apôtres et nous eussent présenté ces gens grossiers comme entrant de suite pleinement dans la pensée de leur maître. Autre invraisemblance! — Supposez que ces écrivains, dans un dessein d'apologie, aient décrit la prédication du Christ, même réduite à quelques idées moins choquantes pour ses auditeurs, comme reçue partout avec enthousiasme, sans aucune contradiction. Invraisemblance encore! — Supposez que les évangélistes aient réservé les révélations de Jésus aux semaines qui suivirent sa mort. Cette combinaison leur suffisait, puisque la doctrine qu'ils aimaient se trouvait encore rattachée au Sauveur; elle présentait d'ailleurs l'avantage d'altérer la vérité de façon moins évidente. Par contre, la passion du Christ ne se comprendrait plus. Pourquoi donc aurait-il été condamné?

^a. *Actes*, VII, 51-60.

Eh bien, Messieurs, ces invraisemblances et bien d'autres, les évangélistes les ont toutes évitées. D'après eux, c'est progressivement, en accommodant ses révélations aux diverses catégories d'auditeurs, que Jésus s'est déclaré chargé de fonder le royaume de Dieu et d'en promulguer les lois¹⁰. S'ouvrant plus librement en présence de ses apôtres, il a interdit longtemps qu'on l'appelât, au moins en public, Christ et Messie, parce qu'il craignait évidemment qu'on ne fit de lui, comme héritier de David, le chef d'un parti politique, un roi. Il a préféré se désigner habituellement d'un terme plus vague: le « Fils de l'homme », l'homme mystérieux que je suis¹¹. Invariablement cependant, il a exercé, au nom du Très-Haut, les fonctions messianiques, comme s'il voulait imposer d'abord l'intime conviction de sa mission. Dans la dernière période de son ministère seulement, il s'est laissé décerner ouvertement le titre de Messie; il l'a revendiqué enfin solennellement, au jour de sa mort, devant ses juges. Or, Messieurs, un plan si prudent, si complexe est le moins propre à flatter la vanité des fidèles, parce qu'il amène à confesser des calculs et des oppositions. En ce sens, c'est le dernier peut-être que des apologistes sans scrupules fussent portés à inventer, le seul par contre qui corresponde vraiment aux conditions générales du milieu, et le seul qui rende intelligible les faits les mieux établis de l'histoire évangélique. Que Matthieu, Marc et Luc, malgré les desseins d'apologie qu'on leur prête, n'aient rien trouvé de mieux, c'est merveille; disons plutôt: « C'est un signe manifeste de leur sincérité. » Quant à prétendre que ces trois auteurs ont simplement ravaudé, compilé les légendes sans crédit qui pouvaient circuler

dans les premières communautés, il n'est pas un esprit réfléchi sans doute qui puisse s'y résoudre.

Considérez enfin la manière dont la tradition a conçu *l'origine* de la révélation chrétienne. A coup sûr, il convenait d'indiquer d'où Jésus tenait les préceptes, les dogmes, les prophéties qu'on lui attribuait. Cette nécessité toutes les religions, pour leur part, l'ont sentie. Elles ont d'ailleurs librement choisi entre des illuminations intellectuelles ou des visions plus ou moins merveilleuses, soit uniques, par exemple au début de la carrière de leur fondateur, soit répétées, par exemple chaque fois que ce maître introduit une doctrine ou un commandement plus grave. En pareil cas, l'imagination peut se donner carrière et l'imagination des premiers fidèles, pouvons-nous dire, si tant est qu'elle voulût inventer, pouvait trouver à discrétion des modèles très appropriés dans les illuminations et les visions départies aux prophètes de l'Ancien Testament¹². Or, Messieurs, cherchez bien. Ni Matthieu, ni Marc, ni Luc, ni aucun des écrivains canoniques, ni les communautés primitives dont ils auraient assemblé les légendes n'ont songé à éclairer ce point. Cette imagerie religieuse leur est pleinement étrangère. Jésus déclare qu'il enseigne au nom de Dieu, qu'il est envoyé par lui; mais il n'invoque ni illuminations, ni visions; il parle en messie sûr de sa mission; c'est tout. Il faut toute l'imagination des critiques contemporains pour oser décrire quand et comment est née et s'est développée en lui la conviction qui l'a porté à agir de la sorte¹³. A ce compte, on ne voit pas pourquoi, usant des mêmes procédés, ils n'entreprendraient pas de décrire quand et comment est née et s'est développée, dans la conscience de saint Michel par exemple, la résolution de prendre

parti pour Dieu, au moment de la révolte des mauvais anges!

Tels sont, Messieurs, les renseignements que fournit la critique interne, dès qu'on l'interroge sans parti pris. Que nous examinions l'objet de la révélation attribuée au Christ, ou le mode de sa promulgation, ou son origine surnaturelle, les indices que nous relevons apparaissent tout différents de ceux qui devraient se présenter, si les évangélistes ou leurs informateurs anonymes avaient remanié l'histoire au gré de leur fantaisie.

Dès lors, voici la somme des preuves dont dispose la thèse chrétienne: d'une part, une série de faits très graves, à savoir le témoignage concordant des sectes, des églises, des quatre évangélistes, de saint Paul, — de l'autre, un ensemble d'indices plus délicats, mais impressionnants par leur accord, et nettement opposés aux deux hypothèses rationalistes qui nous occupent pour l'instant.

A un auditoire comme celui-ci, Messieurs, j'ai cru pouvoir demander un effort d'attention. Étais-je libre d'ailleurs d'agir autrement? Lorsqu'on attaque la foi de l'Eglise au nom de la critique et de l'histoire, puis-je la défendre autrement que par la critique et par l'histoire?

Certes, à bien des égards, nous pouvons regretter les conditions présentes des controverses. Combien plus facile la tâche des apôtres, aux premiers jours du christianisme! Représentez-vous ces hommes arrivant dans les synagogues, au milieu des marchés, sur les forum, et disant comme saint Jean: « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché du Verbe de vie, nous vous l'annon-

çons^b! » — réclamant, comme Jésus lui-même à Nazareth^c, le livre des Ecritures, en lisant quelques pages et déclarant: « Ce que vous venez d'entendre, nous l'avons vu réalisé en Samarie, en Judée, au cœur de Jérusalem. Interrogez les commerçants et les voyageurs qui reviennent de ces régions ! » Comprenez-vous, Messieurs, l'impression produite par ces messagers vibrant d'émotions toutes fraîches, parlant du Christ avec l'amour enthousiaste qu'il avait inspiré à ses intimes, le faisant revivre sous les yeux de leurs auditeurs dans toute la séduction de sa puissance et de sa charité, s'imposant à l'attention par l'énergie de leurs déclarations, par la pureté de leur vie, par leur audace à braver fatigues et persécutions. A coup sûr, en mainte occurrence, ni sarcasmes, ni injures n'ont dû leur être ménagés; mais combien d'âmes loyales ont dû comprendre que railler ou insulter n'est pas répondre! Et le moyen de douter, quand des témoins arrivés de Joppé, de Césarée, de Sidon, de Tyr, confirmaient pour leur compte: « Oui, voilà ce que le Christ a dit, ce qu'il a fait! » C'est ce zèle des apôtres, Messieurs, c'est la proximité des événements qui expliquent, pour une large part, l'étonnante rapidité avec laquelle s'est propagée la foi nouvelle. Heureux temps où la voix des premiers disciples suppléait aux livres et aux documents!

Aujourd'hui, il nous faut invoquer des textes morts et l'on voudrait même nous interdire de faire valoir cette tradition vivante de l'Eglise qui les a précédés, dictés, contrôlés! Aujourd'hui, au prix de discussions arides, il nous faut rétablir chaque fait, chaque date des origines chrétiennes, et dénoncer, à propos des

b. I Jean, I, 1-4.

c. Luc, IV, 14-22.

moindres versets évangéliques, les arguties et les sophismes accumulés par une science qui rejette leur sens obvie ou leur dénie toute valeur, dès qu'ils insinuent le surnaturel! En conséquence, aujourd'hui, — quelle situation peut être aussi pénible! — nous ne pouvons pour ainsi dire plus faire un pas sans risquer de blesser ceux-mêmes envers qui nous nourrissons la plus sincère charité!

Notre cause serait-elle, pour autant désespérée? — Oh! loin de là! Il reste aujourd'hui des faits indéniables: la fermentation du monde au ^{II}^e siècle, la vie intense des premières églises, l'apostolat mieux connu de saint Paul. Il reste des textes trop clairs pour qu'on puisse à son gré contester leur sens, trop ancrés dans la trame des documents pour qu'on puisse les en arracher. Il reste des indices de vérité des plus probants. Il reste, en outre, la lumière de Dieu promise aux âmes de bonne volonté, lumière dont la clarté s'avive dans la mesure même où nous souhaitons loyalement en profiter.

N'écartez pas à priori la solution chrétienne, Messieurs. A bref délai, je le dis en toute confiance, vous verrez la critique impartiale se prononcer, non pas contre nous, mais pour nous.

II. JÉSUS EST VRAIMENT LE MESSIE

Nous venons de l'établir, Messieurs: Jésus a vraiment revendiqué le titre et le rôle de messie; dans ce rôle était compris, d'après lui, celui de révélateur. Ces deux conclusions sont fort graves. Elles sont pourtant insuffisantes à justifier la foi chrétienne, s'il demeure vraisemblable que Jésus ait trompé ses dis-

ciples ou tout au moins se soit trompé. A l'examen de ces deux hypothèses, consacrons, si vous le voulez, la fin de cette conférence.

En fait, la première, celle d'un mensonge ou d'une imposture, ne mérite pas de nous arrêter. Elle suffisait à certains de nos arrière-grands-pères, les « philosophes » du XVIII^e siècle; mais, à l'heure présente, il n'est pas un seul critique ou un seul polémiste de quelque crédit qui ose la soutenir. Laissons-la!

La seconde, à première vue, peut paraître plus acceptable. Nous-mêmes, catholiques, nous adoptons une solution semblable, lorsqu'il s'agit de certains fondateurs de sectes, de certains faux mystiques. Il est des formes de folie atténuées, à peine perceptibles, des illusions très respectables, quand elles s'allient à une parfaite sincérité. Pourquoi ne serait-ce pas le cas du rabbi de Nazareth? — Pourquoi, Messieurs? Mais parce qu'il est impossible d'admettre pour lui une interprétation aussi bénigne. S'il n'a parlé, sur des preuves certaines, selon l'exacte vérité, c'est un fou bien caractérisé. J'exagère, croyez-vous. Eh bien, vous-mêmes, regardez-y de plus près.

Jésus ne s'est pas contenté de dire, comme tant d'autres: « Dieu m'est apparu; il m'a révélé tel et tel secret. » A maintes reprises et sous les formes les plus diverses, il a déclaré: « Je suis le Messie, c'est-à-dire celui que les prophètes ont annoncé depuis des siècles, celui que tous les justes ont désiré contempler de leurs yeux, plus grand que Jean-Baptiste, plus grand que Salomon dans toute sa gloire. » Vous l'avouerez, voilà qui dépasse la mesure des illusions ordinaires¹⁴!

Regardez mieux. Pour s'attribuer une telle dignité, il fallait que Jésus s'estimât capable non seulement de réaliser en sa personne toutes les prophéties rela-

tives au Messie, mais encore d'accomplir tout ce que cet élu de Dieu devait accomplir : restauration de la dynastie davidique, fondation d'un royaume éternel de justice et de sainteté; il fallait de plus qu'il se tînt assuré de remplir, aux derniers jours du monde, le rôle de souverain justicier réservé au Fils de l'homme.

Regardez encore. Ce rêveur, s'il faut le qualifier de la sorte, est allé jusqu'à affirmer entre l'Eternel et lui des relations uniques. Se désignant lui-même sous le nom de Fils, il a dit : « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui auquel il lui aura plu de le révéler ^{d 15}. » Nous l'avons noté dès notre première conférence : il s'est arrogé des pouvoirs que tous jugeaient réservés au Très-Haut, comme de dispenser du sabbat^e, et de remettre les péchés^f. Bref, en maintes circonstances, il a parlé, agi, comme s'il se croyait l'égal de Dieu. Dès lors, convenez que cet illuminé ou cet orgueilleux a égalé, sinon surpassé, les aliénés qu'on enferme, ou bien, si vous n'osez accepter cette conséquence inéluctable, convenez que l'hypothèse d'une illusion, admissible tant que l'on s'abstient d'examiner les caractéristiques précises de son cas, devient invraisemblable, dès qu'on en tient compte. S'il s'est trompé à ce point, le traiter de « doux rêveur » ne peut être qu'un artifice; le seul titre qui lui convienne est celui que lui décerna le roi Hérode, quand il le fit revêtir de la robe blanche : c'est un fou ¹⁶!

Nous pourrions nous en tenir à cette première ré-

d. Matthieu, XI, 25-27; Luc, X, 21-22.

e. Matthieu, XII, 8; Marc, II, 28; Luc, VI, 5.

f. Matthieu, IX, 1-8; Marc, II, 1-12; Luc, V, 17-26; VII, 48-49.

ponse, mes chers auditeurs; mais peut-être se trouve-t-il, soit dans cette basilique, soit dans les salles et les salons où l'on suit en ce moment notre entretien, tels ou tels esprits au jugement desquels les invraisemblances les plus accusées ne comptent guère. Si répugnant qu'il soit pour tous les autres de voir traiter le Christ en insensé, poursuivons donc la discussion.

A supposer que Jésus ait été, tout ensemble, si orgueilleux et si faible d'esprit, c'est au moins chose certaine: un individu capable de pareilles erreurs n'a pu se tromper sur un point seulement. Plus grave est l'infirmité mentale dont il souffrait, plus il est impossible qu'elle ne se soit manifestée, au moins dans ce qui a trait à sa mission surnaturelle, par des indices nombreux et très nets. Ces indices accusateurs qu'on nous les montre!

Son tempérament trahirait-il une impressionnabilité qui le prédisposerait à subir l'impulsion de son entourage, de ses disciples ou des foules? — Non pas! Il réagit au contraire contre leurs enthousiasmes irréflechis; il interdit qu'on le proclame inconsidérément messie; il se cache quand on veut le faire roi; il proteste que son royaume n'est pas de ce monde; il est le premier à avertir des humiliations qui l'attendent.

Ses prédictions, ses plans d'avenir donneraient-ils, ne fût-ce que par instants, l'impression d'imaginatioins incohérentes? — Nullement! Ses projets sont grandioses, assurément, puisqu'il prétend bâtir pour l'éternité; mais pas un moment il ne semble oublier les difficultés à vaincre, appuyer ses espérances sur des moyens disproportionnés.

Donnerait-il parfois des signes d'exaltation maldive? — Jamais! Ces heures de crise, vu la délicatesse

de sa conscience, seraient d'ailleurs suivies de reprises, de remords, de rétractations; des heures d'hésitation et de doute en seraient la contre-partie inévitable. Or, reprises, remords, rétractations, hésitations, cherchez bien, tout cela lui est inconnu.

Ne peut-on découvrir chez lui, comme chez tant d'autres fondateurs de religions ou de sectes, certaines défaillances, comme seraient des concessions scandaleuses accordées aux puissants, des licences, des privilèges suspects qu'il réclamerait pour lui-même, ou certaines solutions dont l'évidente contradiction autoriserait de plein droit à soupçonner de fausseté les révélations dont il les dirait dérivées¹⁷? — Aucunement!

L'illusion, plus exactement, l'immense orgueil qui le porte à se croire l'envoyé de Dieu, le confident de ses desseins, l'interprète de ses lois, doit au moins se traduire par des actes de vanité peu équivoques. N'affecte-t-il pas de connaître, comme tant d'illuminés, tous les mystères de la terre et des cieux? — Non, non! Des sciences profanes, jamais il ne parle. Pour le jour du jugement, l'époque de la restauration d'Israël, le nombre des élus, ce sont là, dit-il, des secrets réservés au Père.

Ne se vante-t-il pas au moins de ses visions? Ne prend-il pas plaisir à les décrire? — Non! Toujours non¹⁸!

Mais alors que reste-t-il pour justifier l'accusation d'illusion? — Une seule raison, Messieurs : Jésus a déclaré : « Je suis le Christ! »; or, cette déclaration qui résout peut-être les énigmes les plus troublantes de l'histoire, parce qu'elle éclaire la conduite de la Providence au cours des siècles, avant comme après le drame du Golgotha, cette déclaration doit être fausse. Pourquoi? — Parce que le rationalisme l'a décidé. Elle

doit être fausse parce que lui, rationalisme, n'a aucun droit aux libertés qu'il revendique, si elle est vraie. Cette raison d'Etat autorise à se passer de preuves ou, ce qui revient au même, à tenir pour décisive, alors qu'on néglige des arguments de premier ordre, telle ou telle des difficultés que ne peut manquer de présenter l'histoire d'événements si extraordinaires. C'est la loi de toutes les tyrannies: *sit pro ratione voluntas!*

Se passer de preuves! Se contenter en somme de prétextes légers! Est-ce vraiment assez dire? Jusqu'ici, il est vrai, comparant à Jésus les imposteurs et les illuminés de tous les âges, nous nous sommes bornés à constater qu'il est impossible de relever en lui aucune de leurs faiblesses ou de leurs tares, impossible par conséquent de récuser son témoignage pour aucune des raisons qu'il est loisible d'invoquer contre le leur; mais cette apologie toute négative lui rend-elle pleine justice? N'a-t-il vraiment sur ses rivaux ou ses émules d'autre avantage que d'avoir échappé à leurs imperfections ou à leurs vices?

Assemblez, je vous prie, sous votre regard, Messieurs, tous les modèles de sainteté que les diverses régions de la terre ont vénérés, les Zoroastre, les Confucius, les Bouddha, les Socrate, les Caton, s'il vous plaît encore, les Apollonius, les Jamblique. Ne prenez même pas la peine d'examiner si la légende s'est plu à embellir leurs portraits. Prenez-les tels qu'on vous les offre et comparez-les à Jésus-Christ. Dès l'abord, vous y renoncez. Ces grands hommes vous font l'effet d'ébauches malhabiles, comme les premières statues de l'art antique près des chefs-d'œuvre de Phidias ou de Praxitèle.

Réunissez donc les saints de l'Ancien Testament, les Abraham, les David, les Salomon, les Ezéchias, Elie,

Elisée, les prophètes. Jésus les éclipse encore. Sa piété est plus tendre, plus confiante, son zèle plus ardent et plus suave, sa charité plus accueillante et plus universelle, sa sérénité plus abandonnée. Ces héros semblent le préfigurer, le présager; aucun ne l'égale.

Convoquez les martyrs, les confesseurs et les vierges que l'Eglise a couronnés, les Pierre, les Paul, les Bernard, les François d'Assise, les Dominique, les Agnès, les Thérèse d'Avila... Leur pureté, leur ardeur, leur mansuétude vous rappellent celles de Jésus. Cet air de famille demandez-leur à qui ils le doivent. « Ah! vous diront-ils, nous avons travaillé sans trêve à nous modeler sur lui; mais il a désespéré nos efforts. Ne jugez point du Maître par ses disciples! Oubliez-nous! Fixez les yeux sur Lui seul! »

Voilà, Messieurs, l'homme qu'on ose accuser d'avoir été la dupe de son imagination, de s'être arrogé ou de s'être laissé attribuer des titres auxquels il n'avait pas droit. L'humilité banale qui l'obligeait à douter de lui-même, à moins qu'il n'eût acquis de sa mission une évidence absolue, l'humilité qui lui imposait de se perdre dans l'ombre et de taire les communications célestes dont il se croyait favorisé, à moins qu'il n'eût reçu un ordre indubitable de les divulguer, il ne la connaissait donc pas? Il ne la connaissait pas, lui qui a appris au monde, peut-on dire, l'humilité!

Mais pourquoi vous signaler uniquement ce trait de son caractère? Prudence, piété, désintéressement, charité, toutes les vertus qui commandent directement la confiance, il les possède dans tout leur éclat, et les autres par surcroît. Par un privilège unique, il les montre si harmonieusement associées que la perfection de chacune accroît celle des autres et prévient leur excès. En lui la tendresse est sans mollesse ni sensi-

blerie, la fermeté sans dureté, le zèle sans témérité ni intolérance, la modestie sans timidité ni bassesse, la patience sans raideur, la charité sans condescendances suspectes. Ce qui est plus rare encore, sa simplicité est exquise: tout ce qu'il est, il l'est le plus naturellement du monde et sans effort ¹⁹.

Vraiment, si jamais Dieu voulait adresser à la terre un message de salut, pouvait-il choisir un interprète plus capable d'inspirer le respect et de trouver crédit? S'il voulait nous envoyer, pour nous instruire, un ange revêtu de notre chair, s'il voulait même... Mais non; tenons-nous sur la réserve! Avant de nous prononcer sur la mission de Jésus, il nous faut d'ailleurs examiner son attitude devant la mort.

La mort, dit-on, est bonne conseillère. Dans les instants plus ou moins rapides qui s'écoulent entre ses premiers avertissements et la chute des derniers grains de son sablier, elle dit à l'homme: « Ami, tu vas quitter la scène; vois ce que sont les oripeaux dont tu t'affublais, les louanges dont tu te grisais, les rêves dont tu repaissais ton esprit! » Elle dit à l'âme religieuse: « Tu vas paraître devant le Souverain Juge; les derniers mots que tu vas prononcer peuvent encore tout réparer; bientôt il sera trop tard. Rétracte ce que tu dois rétracter! » Sa voix, si éloquente dans sa placidité, se trouve parfois appuyée par d'autres, celle de l'épreuve, qui fait crouler subitement de vaines espérances, celle de la justice humaine, qui inflige d'ores et déjà son châtiment. Aussi voit-on des égarés, même étrangers à toute conviction religieuse, se ressaisir devant ces révélations soudaines, avouer spontanément les crimes qu'ils ont commis, supplier qu'on avertisse ceux auxquels ils gardent quelque affection: « Ce

sont tels conseils, tels exemples qui m'ont mené où je suis. De grâce, prévenez mes amis, mes enfants! »

Eh bien, Messieurs, de son arrestation à son crucifiement, Jésus a eu le loisir d'entendre ces avis de la mort; les rigueurs de ses juges, qui l'accusaient d'imposture et de blasphème, ont pu lui présager les rigueurs de Dieu et l'abandon total de ses disciples lui apprendre sur quels dévouements il pouvait compter. Supposer chez lui une obstination orgueilleuse ne peut vous venir à la pensée. De sa part le choix n'était possible qu'entre deux décisions : l'aveu loyal de ses illusions, s'il reconnaissait son erreur, — dans le cas contraire, la confirmation généreuse de ses déclarations antérieures.

L'aveu, comme ses ennemis l'attendaient! Combien s'en tenaient assurés!

Ils furent bientôt fixés.

L'accusé est amené devant Anne. Très calme, très digne, il se tait.

Aux questions dont on le presse, il se contente de répondre : « J'ai parlé devant tout le peuple. Interrogez ceux qui m'ont entendu ^g ». Au fait, ce qu'il a enseigné, chacun le sait. Quant aux calomnies dont on le charge, les contradictions des faux témoins le dispensent de les réfuter.

On le conduit devant Caïphe. Ni prières, ni injures, ni coups ne peuvent le faire sortir de son silence. Il reste une dernière ressource. Le grand-prêtre se lève solennel : « Au nom du Dieu vivant, je t'adjure de nous déclarer si tu es le Christ! — Tu l'as dit, répond Jésus. » Avec la même fermeté, il ajoute ces paroles dont tous ses auditeurs comprennent le sens : « Bientôt vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite du

Tout-Puissant venir sur les nuées des cieux^h. » Lui, prendre place à la droite de Jahvé, présider avec Jahvé au jugement de l'univers! Parler de la sorte, c'est provoquer ses juges à plaisir! — A plaisir, non, Messieurs; Jésus sait qu'il lui en coûtera la vie; mais il peut trouver une joie très douce à rendre à son Père un témoignage suprême, à donner à ses disciples un exemple qu'il prévoit de tous points nécessaire.

Devant Pilate, son attitude est identique. Il ne desserre les lèvres que pour répéter : « Tu l'as dit. Je suis roiⁱ ». Une affirmation si nette, à pareille heure, voilà qui trouble le procureur jusqu'au fond de l'âme. Pour sauver ce juste, il se promet de tout tenter.

Que vous en semble, Messieurs? Est-il possible de découvrir ou de soupçonner, dans cette âme, ou l'obstination de l'orgueil, ou le moindre remords, ou la plus légère hésitation? L'éloquence de quelques martyrs a déplu à certains philosophes. Jésus a été plus sobre; il s'est tu. Ce qui transparaît en lui, c'est la paix, j'allais dire l'insouciance du sage à qui suffisent, quoi qu'il arrive, l'approbation de sa conscience et celle de Dieu.

La preuve de sa sincérité et de sa sainteté est-elle faite?

Après tout, doutez encore, si bon vous semble.

Lorsque la croix pèse déjà sur ses épaules, lorsqu'il est manifestement impossible pour lui soit de tromper les autres sur sa mission, soit de se tromper lui-même sur le sort qui l'attend, lorsque son âme et son corps sont épuisés par la souffrance, le trouble ou la crainte, le repentir ou le désespoir doivent l'envahir. L'instant

h. Matthieu, xxvi, 62-65; Marc, xiv, 60-62.

i. Matthieu, xxvii, 11; Marc, xv, 2; Luc, xxiii, 3; Jean, xviii, 33-38.

est favorable. Epiez encore ce malheureux, comme le font ses ennemis.

Le voici qui lève les yeux au ciel. C'est l'aveu que vous attendez! Non! « Père, dit-il, pardonnez-leur! Ils ne savent pas ce qu'ils font^j! » Il demande grâce, vous le voyez, mais pour les autres! Il reconnaît une erreur, mais chez ses bourreaux! Rêveur incorrigible, — ô sublime rêveur! — il les excuse, parce qu'ils ne savent pas ce qu'il sait!

L'un des scélérats qui meurent à ses côtés, éclairé par ses vertus, séduit par sa douceur, le supplie de se souvenir de lui, quand il sera dans son royaume. « En vérité, répond Jésus, aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis^k ». O stupeur! Pour ce crucifié pitoyable, la partie semble irrémédiablement perdue; en ce moment même, lui la sait gagnée; assuré de son triomphe, il en partage déjà les fruits!

Le froid de la mort gagne ses membres. Sa vue s'obscurcit; dans un instant, il le sait, derrière ce voile va lui apparaître la majesté de l'Eternel. C'est le moment de jeter vers lui son cri suppliant : « Pardon, Seigneur! Pardon! » Il pousse en effet un grand cri, mais c'est celui de l'innocent qui en appelle au juge des juges, celui de l'enfant bien-aimé qui se sait attendu par une ineffable tendresse : « Père, je remets mon âme entre vos mains^l! »

Pour fixer votre conviction, Messieurs, que pouvez-vous désirer encore^{20 p}

Vous l'avez vu, pour affirmer que Jésus, dans une mesure quelconque, a pu être victime d'une illusion, il faut mépriser toute invraisemblance et s'abstenir de

j. *Luc*, xxiii, 34.

k. *Luc*, xxiii, 42-43.

l. *Luc*, xxiii, 46.

considérer la mesure d'orgueil et de folie que son erreur à lui supposerait; il faut renoncer à trouver dans sa conduite le moindre signe qui légitime une accusation si grave; il faut oublier toutes les vertus qui confèrent à chacune de ses paroles une autorité incomparable; il faut enfin négliger, contre tout droit, le témoignage solennel qu'il a rendu devant Anne, devant Caïphe, devant Pilate.

Ne dites pas, je vous prie, que ces affirmations suprêmes ont été inventées par ses disciples. En ce cas, que signifie l'inscription de son gibet : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs » ? En ce cas, pourquoi est-il mort ?

Ne répliquez pas qu'il a sans doute rêvé d'une royauté temporelle. En ce cas, pourquoi n'a-t-il pas recouru aux armes, comme les aventuriers de Judée qui l'ont précédé et suivi ? Pourquoi ses disciples ont-ils constamment refusé de le faire ²¹ ?

N'objectez pas que ses dernières paroles, sa prière pour excuser l'illusion de ses bourreaux, sa promesse au bon larron, son appel confiant à son Père, lui ont été prêtées par les évangélistes. Il n'en est pas de plus belles dans les annales du monde. Si Jésus ne les avait dites, ni Romain, ni Grec, ni Juif, ni philosophe, ni prêtre, fût-il, comme les lévites de Jérusalem, nourri de la doctrine des prophètes, ne les eût jamais imaginées.

CONCLUSION

Concluons brièvement.

De toute nécessité, pour maintenir son postulat fondamental et l'indépendance de sa pensée, le rationalisme doit recourir à l'une des solutions que nous avons dites : ou Jésus n'a jamais revendiqué le titre de Christ, — ou il l'a fait, mais en un sens différent

de celui qu'entend l'Eglise, — ou, de deux choses l'une, il a menti ou s'est trompé grossièrement.

Nous non plus, Mesieurs, nous n'avons aucune propension naturelle à courber le front devant un maître. Hommes comme les autres, nous savons ce qu'il en coûte de faire plier notre intelligence devant une règle de foi, notre volonté devant une règle de conduite; mais nous nous refusons, nous, à faire plier les textes et les faits au gré de nos préférences. Comment dès lors pourrions-nous estimer qu'aucune des hypothèses, plus exactement, des échappatoires qu'on nous propose trouve, dans les textes du Nouveau Testament et dans l'histoire des origines chrétiennes, la moindre justification? Notre liberté nous est chère, oui; mais avant elle, plus qu'elle, la Vérité : *magis amica veritas*. Or, la vérité, c'est que Jésus, d'un mot qui désigne à la fois le Désiré des nations, le Juge du dernier jour et, dès à présent, le Sauveur de ceux qui croient en lui, Jésus s'est proclamé « le Christ ». La vérité, c'est qu'il est impossible d'admettre chez lui soit la faiblesse de se laisser attribuer, soit l'illusion de s'arroger une mission qu'il n'eût pas de toute évidence reçue de Dieu.

Dès lors, un premier acte de foi s'impose à nous. S'il a dit : « Je suis le Christ! », il l'est.

Sans doute, Messieurs, la Providence vous a donné de rencontrer sur votre route l'un ou l'autre de ces hommes dont la prudence et la droiture ne peuvent être l'objet du moindre soupçon. Vous les connaissez dès l'enfance peut-être; vous avez été admis dans leur intimité; vous savez d'expérience que vous pouvez invariablement vous en remettre à eux « les yeux fermés ». Qu'ils viennent à vous déclarer : « L'auteur de ce crime est tel individu; je le lui ai vu commettre », — ou bien : « Cette accusation dont on me

charge est calomnie pure; je suis innocent », — ou encore: « Telle année, tel jour, j'ai assisté à tel fait extraordinaire », l'idée vous vient-elle de rejeter leur témoignage ou d'exiger d'eux une attestation plus solennelle, un serment? Un serment, pourquoi donc? Un honnête homme n'a qu'une parole; ce qui suffit à la garantir, c'est son caractère, sa vie. Doubter, vous semblerait dans l'occurrence une injustice et, de vrai, c'en serait une, puisque de telles personnalités ont acquis un droit strict à votre confiance. Que des étrangers hésitent à les en croire, soit! Pour vous, c'est chose impossible, parce que vous les connaissez.

Or, Messieurs, si jamais mortel a mérité d'être cru sur parole, n'est-ce pas le saint de Nazareth, puisque jamais les vertus qui commandent la confiance n'ont été portées à pareille perfection? Si jamais agonisant a mérité qu'on acceptât ses déclarations suprêmes, n'est-ce pas lui encore, qui d'un bout à l'autre de sa carrière nous a donné, à un degré unique, l'impression de vivre sous le regard de Dieu, intimement uni à Dieu, — lui dont les dernières pensées expriment, comme nulles autres, l'entière certitude de la justice de sa cause, la sereine assurance du devoir accompli : « Père, je remets mon âme entre vos mains! »

L'acte de foi dont je vous parle, en tant qu'appuyé uniquement sur l'autorité *humaine* de Jésus, n'est pas indispensable au salut. Non²². Il peut lui être refusé en conscience, tant qu'on n'a pas apprécié à leur juste valeur les motifs qui le justifient. Assurément. Aussi, pour nous convaincre de sa mission, d'autres preuves nous ont-elles été ménagées que nous étudierons plus tard. Mais vous, Messieurs, vous, qui avez compris la sagesse, la bonté, la piété, l'impeccable loyauté et la délicatesse incomparable de cette âme, re-

fuserez-vous de lui accorder, d'ores et déjà, votre foi? C'est à l'homme qu'elle s'adresse; mais, pour cette raison même, ne saisirez-vous pas avec allégresse l'occasion de payer ce libre hommage à celui qui fut, en toute hypothèse, l'honneur de l'humanité? Ne trouverez-vous pas une joie véritable à réparer par cet hommage l'injure que lui font tant de nos contemporains, célébrant ses vertus presque à l'égal des chrétiens les plus convaincus, et pourtant le ravalant ensuite sans scrupule, non seulement au niveau de ces docteurs sans mission qui pullulent et qui nous lassent, mais au niveau des rêveurs et des illuminés, lui prodiguant des éloges dont il n'a que faire et lui refusant la seule chose dont il puisse se soucier pour notre bien : le droit de nous conduire d'une main ferme et sûre vers le Dieu de toute vérité? Vous du moins, je l'espère, Messieurs, vous éviterez cette contradiction et c'est en votre nom que je puis dire, dès ce soir : « Je vous crois sur parole, ô Jésus! Vous êtes le Messie, le Christ, l'envoyé de Dieu! »

BIBLIOGRAPHIE

M. LEPIN, *Jésus Messie et Fils de Dieu*⁵, Paris, Letouzey, 1923; *Le Christ Jésus*, Paris, Bloud, 1929; Fr. TILLMANN, *Der Menschensohn*, Fribourg, Herder, 1907; J. LEBRETON, *l'histoire du dogme de la Trinité*⁷, t. I, Paris, Beauchesne, 1927; L. DE GRANDMAISON, art. *Jésus-Christ*, DAFC, 1915, II, col. 1337-1391; *Jésus-Christ*⁹, 2 vol., Paris, Beauchesne, 1929, t. II, l. IV, c. I-II, p. 3-127.

NOTES

1. C.-A. SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, 5 vol., Paris, t. II, 2^e édit., 1860, l. III, c. XXI, p. 381, note 1.

2. « *Bonus vir sine Deo nemo est* »; SÉNÈQUE, *A Lucilius*, épître XLI, n. 2. Cette inspiration au sens large est tout ce que peuvent admettre le protestantisme libéral, le symbolisme et le modernisme. Le concept traditionnel de révélation est traité expressément par A. SABATIER de « notion mythologique »; par contre, le même auteur et ses disciples reconnaissent, dans toute piété, « quelque manifestation positive de Dieu ».

On distinguera donc avec grand soin, pour les mots de révélation, de mission, etc., un *sens large* et un *sens strict*: le premier ne suppose qu'une expérience de conscience interprétée à tort ou à raison comme la perception d'un secours divin; le second exige la perception d'une parole expresse, sûrement due à Dieu, en raison du mode

miraculeux de sa transmission. On voit comment la négation du miracle entraîne la négation de toute révélation et de toute mission surnaturelle, au sens strict.

3. Le mot *Messie* dérive d'une racine hébraïque qui signifie *oindre*, comme le mot *Christ* d'une racine grecque de même sens : l'un et l'autre désignent donc « celui qui a reçu l'onction (en vue d'une mission spéciale) ».

Sur l'emploi du mot messie dans la Bible, J. TOUZARD, DAFC, 1915, t. II, col. 1615.

4. Comme nous établirons, dans la seconde partie de la conférence, que Jésus, notamment en raison de ses vertus éminentes, mérite d'être cru sur parole, il suffit, pour prouver qu'il *est* le messie, de démontrer, dans la première partie, qu'il *s'est affirmé* messie, ne fût-ce qu'une seule fois, pourvu que ce cas soit indiscutable. En fait, nous prouverons qu'il s'est affirmé messie distinctement et fréquemment, au cours de sa vie publique.

A-t-il eu conscience d'être le messie dès son enfance, ou dès son adolescence, ou plus tard? Ce sont là problèmes secondaires, que nous n'avons pas à traiter ici. Leur solution fût-elle douteuse, voire impossible du point de vue strictement critique, un point essentiel demeurerait acquis: Jésus est le messie.

Voir, plus loin, la note 13.

5. Sur le témoignage des hétérodoxes, voir le Carême de 1929, *Jésus et l'histoire*, II^e confér., pp. 50-54; 56-58; — sur celui des églises orthodoxes, la III^e conférence en entier, p. 77 sq.; — sur celui des évangélistes, la V^e en entier, p. 151 sq.; — sur l'hypothèse d'une altération de la tradition, la VI^e, p. 191 sq.; — sur le témoignage de s. Paul, la IV^e, p. 115 sq.; cf. F. PRAT, *La théologie de s. Paul*, t. II¹³, l. IV, p. 191-277.

6. Ces expressions sont de M. LOISY. A ce sujet, voir l'étude du R. P. LAGRANGE, *Jésus et la critique des évangiles*, dans *Bulletin de littérature ecclésiastique*, 1904, p. 11; cf. pp. 3-26.

7. Cette théorie qui réserve la mission de Jésus à la fin des temps est celle de l'Ecole eschatologique (du grec

eschatos, dernier). Sur ses initiateurs et ses partisans, L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ* ⁹, t. II, pp. 454-456.

A première vue, plusieurs textes lui paraissent favorables; mais une étude *détaillée* de leur contexte et des passages parallèles amène aux conclusions que nous avons dites. Sur cette question de la « parousie », on pourra consulter notamment: le R. P. LA RANGE, RB, 1906, pp. 382 sq., 561 sq.; *Evangelium selon s. Marc* ⁴, Paris, Lecoffre, 1929, p. 334 sq.; *Evangelium selon s. Matthieu*, *ibid.*, 1923, p. 454 sq.; *Evangelium selon s. Luc*, *ibid.*, 1921, p. 521 sq.; L. DE GRANDMAISON, *op. cit.*, t. II, l. V, c. II, pp. 280-312; — sur celles de s. Paul, le R. P. PRAT, *Théologie de s. Paul*, t. I ¹⁵, pp. 84-99; t. II ¹³, pp. 450-465; — sur celles de s. Jean, le R. P. ALLO, *L'Apocalypse*, Paris, Lecoffre, 1921, pp. CIV-CXXVII.

Etudes d'ensemble, plus sommaires: HUGUENY, *Revue du clergé français*, 1907, t. XLIX, p. 366 sq.; Y. DE LA BRIÈRE, art. *Eglise*, DAFC, t. I, col. 1230-1236; A. LEMONNYER, art. *Fin du monde*, *ibid.*, col. 1911-1928; M. LEPIN, *Jésus Messie et Fils de Dieu* ⁵, c. III, § 2, pp. 125-152.

8. Carême de 1929, *Jésus et l'histoire*, V^e confér., pp. 160-163; IV^e confér., pp. 205-206; Carême de 1930, I^{re} confér., p. 21 sq.

9. Ce principe de l'accommodation aux fins apologétiques est invoqué notamment par les partisans de la méthode morphologique ou *formgeschichtliche Methode*; voir VI^e confér., note 12.

10. Sur la révélation progressive que fit Jésus de sa mission et de ses prérogatives messianiques, J. LEBRETON, *Histoire du dogme de la Trinité* ⁷, t. I, Paris, Beauchesne, 1927, t. I, l. III, c. I, pp. 262-330; M. LEPIN, *Jésus Messie et Fils de Dieu* ⁵, c. III, pp. 78-124; L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ* ⁹, t. I, l. III, c. I, pp. 305-338.

Il est aisé de voir quelles occasions d'exercer leur ingéniosité un plan aussi complexe offre aux partisans de la « critique interne », lorsque des idées préconçues les empêchent d'en comprendre l'opportunité et pour autant l'historicité; ainsi W. WREDE, *Das Messiasgeheimnis in den Evangelien*, Göttingue, 1901, en retenant comme historique les seuls textes où l'on voit Jésus interdire que l'on publie

son éminente dignité, a-t-il osé soutenir que Jésus ne s'étant jamais cru messie et que tous les autres textes trahissaient des altérations de la tradition; voir M. LEPIN, *op. laud.* c. III, pp. 78-86; L. DE GRANDMAISON, *op. laud.*, t. I, p. 311 note 7.

On trouvera chez les auteurs catholiques cités au début de la présente note le relevé et le commentaire des textes évangéliques. Nous croyons seulement utile de grouper ici les textes contenus dans « la source Q », que certains critiques, à la suite de M. A. VON HARNACK, considèrent comme la plus ancienne; Voir Carême de 1929, V^e conférence, p. 185, notes 3, 4.

Jean-Baptiste renvoie à Jésus comme à plus grand que lui; *Matth.*, iv, 11-12; *Luc*, III, 16-17=Q. 1. — Comme Moïse, avant de promulguer la loi, Jésus jeûne au désert quarante jours; il se refuse soit à déclarer, soit à renier son titre de messie; *Matth.*, iv, 1-11; *Luc*, iv, 1-13=Q. 2. Invité à dire s'il est le Messie, il renvoie à ses œuvres qui le désignent comme tel, par leur accord avec les prophéties d'Isaïe; *Matth.*, xi, 2-3, 4-11; *Luc*, vii, 18, 19, 20-28 = Q. 1-4. Il affirme et prouve, par son pouvoir sur les démons, que l'heure du royaume messianique est venue; *Matth.*, x, 7; *Luc*, ix, 2; x, 9, 11 = Q. 16; *Matth.*, xii, 27, 28; *Luc*, xi, 19, 20=Q. 29. Il dénonce aux cités incrédules le châtiment qui les attend au dernier jour; *Matth.*, x, 15; *Luc*, x, 12=Q. 22; *Matth.*, xi, 21-23; *Luc*, x, 13-15=Q. 23, et celui qui attend Jérusalem; *Matth.*, xxiii, 37-39; *Luc*, xiii, 34-35=Q. 43. Il félicite ses disciples d'avoir vu la réalisation des temps messianiques; *Matth.*, xiii, 17; *Luc*, x, 24=Q. 26. *Matth.*, xii, 42; *Luc*, xi, 31=Q. 30. Il affirme enfin le rapport unique et réciproque qui l'unit au Père; *Matth.*, xi, 27; *Luc*, x, 22=Q. 25; sur ce dernier texte, voir la note 15.

11. Sur le titre de « Fils de l'homme », M. LEPIN, *Jésus Messie et Fils de Dieu* ⁵, c. III, pp. 110-113, et spécialement M.-J. LAGRANGE, *Evang. selon s. Marc* ⁴, pp. CXLIX-CLII, pp. 37-39, etc.; J. LEBRETON, *Histoire du dogme de la Trinité* ⁷, t. I, l. III, c. I, § 2, pp. 288-300; cf. pp. 136, 172-175. Fr. BOUVIER, RSR, 1911, t. II, p. 284 sq.; J. HUBY, *ibid.* 1914, t. V, pp. 559-566 (à propos des fantaisies exégétiques de W. BOUSSER).

12. A. CONDAMIN, article *Prophétisme israélite*, dans DAFC, 1924, t. IV, col. 395-405, 410-413.

3. Nous avons expliqué plus haut, note 4, pourquoi nous n'avions pas à déterminer ici quand et comment Jésus a pu prendre conscience de sa vocation messianique.

Pour les rationalistes, qui excluent l'idée d'une révélation et d'une mission surnaturelles au sens strict, à plus forte raison celle de la filiation divine de Jésus, il est au contraire de grande importance d'expliquer comment l'*illusion* de sa mission a pu naître et se développer en son âme. Sur leurs fantaisies en ce domaine, M. LEPIN, *Jésus Messie et Fils de Dieu*⁵, c. III, § III, pp. 152-217.

Le silence des évangélistes, sur un point qu'ils auraient dû manifestement traiter, s'ils avaient suivi leur seule imagination, est fort remarquable. Par ailleurs, si Jésus était vraiment Fils de Dieu, il devait simplement la conscience de sa mission à son union avec le Verbe. Comme il ne pouvait alléguer ni visions, ni révélations analogues à celles des prophètes, les évangélistes n'avaient rien de tel à rapporter.

Ils notent par contre que, dès l'âge de douze ans, l'enfant se savait une vocation spéciale, relative aux « choses de son Père », *Luc*, II, 49, — et que, dès avant sa naissance, sa mère avait été avertie qu'il était le messie, *Luc*, I, 30-33. La tournure araméenne de ce dernier texte et la mention du « trône de David » témoignent en faveur de son authenticité; ce n'est point après la Passion de Jésus qu'on pouvait être porté à inventer de pareilles expressions; cf. J. KNABENBAUER, *Evangelium sec. Lucam*, Paris, Lethielleux, 1896, p. 65 sq.

Sur la conscience messianique de Jésus enfant, M. LEPIN, *Jésus Messie et Fils de Dieu*⁵, c. II, pp. 55-76; du même, *Christologie*, Paris, Beauchesne, 1908, pp. 71-77.

14. Voir spécialement les textes de la « Source Q » relevés à la fin de la note 10.

15. Sur le logion *Matth.*, XI, 25-27, *Luc*, X, 21-22, L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ*⁹, t. II, l. IV, c. I, pp. 28-30, 60-62; J. LEBRETON, *Histoire du dogme de la Trinité*⁷, t. I, pp. 591-598.

Ce texte capital appartiendrait, d'après M. A. VON HARNACK, à la « source Q », la plus ancienne des sources utilisées par les évangélistes: *Matth.*, XI, 27; *Luc*, x, 22=Q. 25.

16. Divers rationalistes ont accusé Jésus de folie; sur ce point L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ*⁹, t. II, notes x, y, pp. 122-127, avec indication des principales publications sur le sujet.

Le Dr E. VÉRUT s'est chargé de réfuter les odieux pamphlets de J. SOURY, H. BARBUSSE, BINET-SANGLÉ, dans son livre *Voilà vos bergers*², Paris, Maloine, 1929, pp. 99-242.

17. De ces révélations plus que suspectes on pourra trouver de nombreux exemples dans la vie de MAHOMET; cf. M. D'HERBIGNY, *L'Islam naissant*, Rome, Institut oriental, 1929, p. II, c. III sq., p. 62 sq. Si je m'abstiens d'en signaler chez les Réformateurs du XVI^e siècle, on en devinera aisément la raison.

Quant aux contradictions, elles abondent dans le Coran, même sur des points de doctrine capitaux. « H. GRIMME, note le savant I. GOLDZIEHER, a trouvé une explication lumineuse... Il trouve que les doctrines contradictoires exposées par MUHAMMED sur le libre arbitre et le choix de la grâce appartiennent à des périodes diverses de son activité et répondent aux impressions que lui suggèrent les circonstances de chaque moment », *Le dogme et la loi de l'Islam*, traduit de l'allemand par F. ARIN, Paris, Geuthner, 1920, c. III, p. 74; voir les exemples cités par Mgr D'HERBIGNY, note précédente.

Le Coran a été cependant l'objet d'une révision officielle, tandis que les évangiles, d'après les rationalistes, ne seraient que des compilations anonymes, sans contrôle.

18. Jésus, d'après E. RENAN, s'est laissé décerner les titres de prophète, de messie, de Fils de Dieu, bien qu'il n'y eût aucun droit, *Vie de Jésus*¹³, c. xv, p. 261 sq.; il s'est laissé de même attribuer les plus étonnants miracles, « sans résister beaucoup », bien qu'il n'eût opéré que certaines guérisons, par suggestion, c. xvi, p. 276 sq. Voilà bien le dernier mot de l'invraisemblance: une telle duplicité de la part de l'homme qui a non seulement prêché, mais fait accepter de ses disciples la morale la plus

pure et le culte le plus sévère de la sincérité. Ce fourbe devait être en tout cas estimé l'un des pires scélérats que le monde ait connus. Nullement. « Quels que puissent être les phénomènes inattendus de l'avenir, Jésus ne sera pas surpassé... Tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes il n'en est pas né de plus grand. » Ce sont les derniers mots du livre, la dernière de ses contradictions, c. xxviii, p. 475.

RENAN s'efforce toutefois d'expliquer qu'il n'y a là aucune contradiction; c'est qu'aucune grande entreprise ne peut se passer d'un certain mélange de folie et d'imposture: « la plus pure chose a besoin de la coopération de quelque agent impur », préface, p. xxiii; c. xxviii, p. 468 sq. Seule, la conscience du savant moderne, du savant rationaliste évidemment, réalise l'idéal de la probité: « Par notre extrême délicatesse dans l'emploi des moyens de conviction, par notre sincérité absolue et notre amour désintéressé de l'idée pure, nous avons fondé, nous tous qui avons voué notre vie à la science, un nouvel idéal de moralité », c. xxviii, p. 467. Voilà Jésus surpassé!

Hélas! Dès qu'on examine les procédés de RENAN, on constate que sa science si délicate n'a reculé devant aucune duplicité pour écarter les textes clairs, ou pour leur faire dire exactement ce qui lui plaisait, ni devant aucune jonglerie pour expliquer par les causes les plus futiles les événements extraordinaires qui attestent l'intervention de Dieu dans l'histoire; voir plus loin, VI^e confér., note 2.

Sur ce sujet, L. A. GAFFRE, *La contrefaçon du Christ*, Paris, Lecoffre, 1904; B. ALLO, *L'évangile de Renan* (extrait de la *Revue des Jeunes*), Paris, Desclée, 1925.

19. Sur la sainteté de Jésus, A. NICOLAS, *Etudes philosophiques sur le christianisme* ²⁶, 5 vol., Paris, Poussielgue, 1885, t. IV, c. II, pp. 26-88; Mgr BOUGAUD, *Le christianisme et les temps présents* ⁵, *ibid.*, 1883-1885, t. II, p. III, c. IV, pp. 610-619; JACQUIER et BOURCHANY, *La résurrection du Christ*, Paris, Lecoffre, 1911, VIII^e confér., pp. 273-310, et les ouvrages cités à la bibliographie de notre première conférence, ici-même, p. 38.

20. A première vue, le texte: « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » (*Matthieu*, xxvii, 46;

Marc, xv, 34) peut faire difficulté. Certains rationalistes présentent ces paroles comme les dernières, écartent comme inauthentique le cri de confiance mentionné par *Luc*, xxiii, 46 : « Père, je remets mon âme entre vos mains! » et prétendent que Jésus est mort en désespéré.

On voudra bien noter tout d'abord, que *Matthieu*, xxvii, 46, 50, et *Marc*, xv, 34, 37, mentionnent deux cris distincts et ne citent que les paroles prononcées lors du premier, tandis que s. *Luc* mentionne un seul cri, qu'il affirme nettement le dernier. En cela nulle contradiction. Ce cri de confiance est garanti par le souci d'exactitude propre à s. *Luc* et par sa beauté même; il s'accorde d'ailleurs admirablement avec la prédication habituelle du Sauveur sur la paternité divine, avec son caractère... et même, on va le voir, avec les sentiments que supposent les paroles qu'on lui oppose.

Les mots « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné! » sont en effet empruntés au début du *Psaume* xxi (la seconde partie du premier verset est mal traduite dans la Vulgate; le texte hébreu porte, sans aucune mention de péchés: « [Pourquoi restes-tu] loin de mon appel au secours, des paroles de ma plainte. ») Or, ce psaume est la description frappante de la scène même qui s'accomplissait à cette heure: « Il a espéré en Dieu, ont-ils dit, que Dieu le délivre!... Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté tous mes os; ils ont partagé entre eux mes vêtements et tiré ma tunique au sort... » En citant littéralement ce texte, Jésus prouvait qu'il avait présente à la pensée la prophétie qui le concernait.

Pour se convaincre que le premier verset n'exprime ni désespoir, ni même aucun doute, mais une *plainte affectueuse* ou *filiale*, il suffit de lire le psaume entier. On constatera qu'il se termine par l'affirmation la plus catégorique (et la plus étonnante au moment d'un tel « abandon ») *de la victoire totale du Messie et de la reconnaissance qui inonde son âme*; *Psaume* xxi, 23, 29. Jésus devait-il réciter le psaume entier? Le pouvait-il d'ailleurs? (Voir les versets 12, 16, 20, 21). Ne suffisait-il pas qu'il renvoyât ses auditeurs à ce texte, en citant les premiers mots?

Pour saisir sa pensée, il faut toutefois connaître l'Ecri-

ture et réfléchir quelque peu. On conçoit donc que s. Luc ait préféré taire le premier cri: « *Utquid dereliquisti me!* » et rapporter le second: « *In manus tuas!* », qui ne pouvait prêter à aucun malentendu. Si s. Matthieu et s. Marc n'ont pas cité ces paroles, ce peut être parce qu'ils ne les ont pas connues, ou parce qu'elles leur ont semblé répéter celles qu'ils mentionnaient eux-mêmes, précisément parce qu'ils comprenaient leur sens précis, et parce qu'ils ne se proposaient nullement de tout dire.

Sur ce texte, M.-J. LAGRANGE, *Evangile selon s. Marc* ⁴, p. 433, citant M. LOISY: « Cette plainte n'était pas celle d'un révolté ou d'un désespéré; c'était celle du juste souffrant et assuré quand même de l'amour et de la protection que lui garde, jusque dans la mort, le Dieu de toute sainteté. »

Encore moins pourrait-on objecter la prière suppliante de Jésus: « Eloignez de moi ce calice », *Matthieu*, xxvi, 39; *Marc*, xiv, 36; *Luc*, xxi, 42. Elle révèle seulement l'horreur de sa souffrance et le mérite de sa soumission. Sur ce sujet, Retraite pascalle de 1929, *La dévotion du devoir*, p. 83 sq.

21. H. S. REIMARUS (1694-1768) a tenté de prouver que Jésus n'avait été qu'un agiteur politique, mis à mort de ce chef par les Romains; cf. F. VIGOUROUX, *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, t. II, l. IV, c. II, pp. 344-370; L.-Cl. FILLION, *Les étapes du rationalisme*, c. II, pp. 9-19. Abandonnée par tous les modernes (voir A. SCHWEITZER, *Von Reimarus zu Wrede* ², Tubingue, Mohr, 1913), cette thèse vient d'être reprise par un Israélite, M. R. EISLER (*Iesous, basileus ou basileusas*, 2 vol., Heidelberg, Winter, 1929-1930). Lui-même caractérise sa tentative, par allusion au livre d'A. SCHWEITZER, comme un retour à REIMARUS: « *Von Reimarus zu Reimarus* », t. I, préface, p. VII.

Il faut vraiment manquer de sens critique à un degré assez rare, pour s'imaginer que le jugement définitif à porter sur Jésus et sur l'histoire évangélique dépende de la restitution du texte contesté de FLAVIUS JOSÈPHE, *Antiquités*, XVIII, 63 sq., de l'authenticité des fragments de ses écrits récemment découverts (en des traductions diversement remaniées et interpolées), de celle des *Acta Pilati*, etc.; *op. cit.*, t. I, p. xxxv. M. R. EISLER eût-il réussi

à rétablir de façon incontestable la forme originelle des documents qu'il invoque, — ce qui n'est pas, — eût-il prouvé, par le fait, que FL. JOSÈPHE et quelques païens ont présenté Jésus comme un séditionnaire, son immense labeur aboutirait à un bien modeste résultat. Il confirmerait seulement, ce à quoi on pouvait certes s'attendre, que la première accusation formulée par les Juifs près de Pilate (*Luc*, xxiii, 2; *Jean*, xix, 12) a été reprise par d'autres Juifs et quelques païens: n'était-ce pas la plus apte à excuser leur haine et leurs violences? De là à pouvoir conclure que le mouvement chrétien, originellement, a été un mouvement politique, il y a loin! Les textes évangéliques sur le royaume des cieux, sur la réprobation d'Israël et la vocation des Gentils, sur les précautions prises par Jésus pour éviter qu'on ne le fasse roi, etc., contredisent nettement l'hypothèse. Si l'on prétend que tous ces textes sont dépourvus de valeur historique et traduisent seulement les opinions plus ou moins tardives des communautés, on s'étonnera du crédit accordé à FL. JOSÈPHE, malgré des causes bien légitimes de suspicion, et du discrédit dans lequel on tient les textes évangéliques, malgré les raisons très graves qui établissent leur autorité (voir le Carême de 1929). Si l'on affirme que le mouvement chrétien primitif a été *exclusivement* politique, il est impossible d'expliquer d'où peuvent venir la morale évangélique et le type idéal du Christ et par quel miracle a pu s'opérer, dans toutes les églises, de façon uniforme et sans trace de protestations, la transformation totale qu'on affirme. Si l'on n'attribue aux idées politiques qu'une place *très secondaire*, outre que le sens originel du christianisme n'en est plus modifié, on se heurte à des difficultés moindres, mais encore considérables: il reste en effet à rendre compte de la transformation qui s'est produite et à expliquer pourquoi les chrétiens, au lieu de prendre part aux mouvements insurrectionnels du I^{er} siècle (les arguments invoqués en sens contraire par M. EISLER, t. II, pp. 559 sq., 577 sq., sont loin d'être convaincants), se sont résignés, comme en témoignent les écrits canoniques, à subir les pires persécutions. Dans l'une ou l'autre hypothèse, les preuves que nous avons fait valoir l'an dernier gardent toute leur force. Nous avons montré notamment pour-

quoil il était impossible d'attribuer à saint Paul aucune modification notable de la tradition (IV^e conférence).

Après avoir fait couler un peu plus ou un peu moins d'encre, — ce point seul reste douteux, — la thèse de M. R. EISLER ira certainement rejoindre celle de son illustre prédécesseur: *von Reimarus zu Reimarus*.

Sur les procédés critiques de M. EISLER, voir le R. P. LAGRANGE, RB, 1930, t. XXXIX, pp. 29-46. — La fantaisie avec laquelle M. EISLER manie les textes est telle que le Dr H. LIETZMANN, éditeur de la *Zeitschrift für neutestamentliche Wissenschaft*, a cru devoir refuser tel de ses travaux et ne s'est résigné à le publier dans sa revue que sous menace de procès; il a cru devoir l'expliquer lui-même, *Zeitschrift*, 1927, t. XXVI, p. 96; cf. 1926, t. XXV, pp. 1-5.

22. L'acte de foi qui consiste à dire: « Je crois que Jésus est messie, révélateur, sauveur, parce qu'il l'a dit et parce que ses vertus révèlent en lui un homme digne d'une confiance absolue », est un acte de foi *stricte*, puisque le motif de l'assentiment est l'autorité morale du témoin, comme lorsqu'on admet tel point de l'histoire romaine, par exemple, sur l'autorité de Tacite ou de Suétone; — c'est un acte de foi *humaine*, puisque, dans le motif qui détermine à croire, Jésus se trouve encore considéré comme un homme seulement, non comme Dieu, ni même comme envoyé de Dieu. Voir plus haut, I^e confér., note 1.

Cet acte *n'est pas indispensable au salut*, parce qu'il suffit au salut d'arriver, par une voie ou par une autre, à confesser que le Christ est l'envoyé de Dieu et le Fils de Dieu; il devient indispensable seulement, lorsque l'on voit de façon certaine qu'il est dû en toute justice, comme il est nécessaire au salut d'éviter toute faute grave, quelle qu'elle soit.

Si Jésus mérite une confiance si entière comme nous espérons l'avoir prouvé, le lecteur doit comprendre qu'il nous suffirait de citer de lui *une seule affirmation indubitable* de sa divinité pour que son caractère de Fils de Dieu soit prouvé, d'autant qu'il est encore plus inconcevable qu'un témoin de pareille sainteté ose s'arroger une telle dignité, si la vérité ne l'oblige à le faire.

En réalité, nous avons déjà cité, même sur ce point, quelques déclarations décisives. Si, malgré tout, nous ne concluons pas encore à la divinité du Christ, c'est parce que nous n'avons pu démontrer à loisir leur exacte portée. Le temps viendra.

IV° CONFÉRENCE

LE TÉMOIGNAGE DES PROPHÈTES

30 mars 1930

*Scrutamini Scripturas... Illae sunt quae
testimonium perhibent de me.*

Vous scrutez les Ecritures... Eh bien,
ce sont elles qui témoignent en ma faveur

S. Jean, v, 39.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

Etres éphémères, nous apparaissions sur terre comme au hasard; nous disparaissions, les trois quarts du temps, sans laisser de traces. On nous ignorait avant notre naissance; on nous oublie après notre mort. Tout au plus les plus puissants génies parviennent-ils à imposer leur souvenir aux âges suivants; aucun d'eux n'a préoccupé de sa pensée les siècles antérieurs. Un seul homme a pu dire, renvoyant ses contemporains aux livres qui retraçaient l'histoire du monde depuis les jours de la création: « Lisez-les; vous apprendrez qui je suis, d'où je viens, ce que je dois accomplir. » Cet homme, c'est Jésus-Christ.

Nous étudierons, ce soir, cette preuve magnifique de sa mission.

En des temps où les règles de l'exégèse étaient moins sévères, bien des apologistes se sont laissé entraîner à certaines exagérations. Ne craignez rien, Messieurs,

Avec les maîtres les plus prudents de l'heure présente, je ne vous citerai comme relatif au Messie aucun texte dont tel ne soit le sens littéral et direct. Cette rigueur critique, vous l'exigez; je vous la dois; je vous la promets.

Laissez-moi par contre vous demander, pour votre part, d'écarter de vos esprits certaines idées trop rigides ou simplistes.

Faute d'avoir réfléchi sur ce sujet, quelques-uns d'entre vous pourraient requérir des oracles messianiques un genre ou un degré de clarté qu'ils ne comportent pas, pour cette raison, entre autres, qu'une telle précision, au lieu de servir les plans divins, en gênerait l'exécution. Si toutes les prophéties étaient translucides, quant au détail des événements à venir et quant à leur date, il serait à craindre, en effet, qu'elles ne commandent elles-mêmes leur réalisation, en ce sens que des âmes pieuses se sentiraient portées à en assurer l'exécution; des pervers pourraient également s'appliquer à entraver leur accomplissement; des illuminés ou des imposteurs pourraient égarer au moins bien des gens, en s'efforçant de vérifier vaille que vaille, dans leur propre personne, ce qui aurait été si nettement annoncé. Autant d'inconvénients ou d'abus que la Toute-Sagesse doit prévenir¹.

A plus forte raison en va-t-il de la sorte, si les promesses prophétiques doivent être à quelques égards odieuses, en raison de préjugés invétérés, voire dangereuses pour une piété peu éclairée. Voyez, en effet, ce qui se serait produit, si Dieu avait donné leur plein relief à des prophéties comme celles-ci: « Israël, le Messie que je t'enverrai abolira les rites et les sacrifices que t'ont légués tes aïeux; tu l'abreuveras d'ignominies, au scandale des nations; sa mort marquera ta

propre condamnation; avec les païens que tu abhorres je scellerai une alliance nouvelle, mais toi-même tu cesseras d'être mon peuple. » De telles paroles, à coup sûr, auraient détaché Israël de la législation religieuse qui lui était temporairement nécessaire; bien qu'il fût seul responsable de sa réprobation, elles auraient fait de lui, prématurément, un révolté.

Si donc Celui dont le regard s'étend, peut-on dire, d'un bout de l'éternité à l'autre, parce qu'il est, comme l'exprime le nom sous lequel il se révéla à Moïse, « Jahvé », Celui qui est, si cet Eternel-présent a voulu prouver que, dès l'origine, il avait prévu toutes choses et les avait ordonnées, malgré les rébellions des volontés humaines, à la glorification de son Christ, au bien de ses élus, il est clair qu'il devait éviter toute formule trop provocante et choisir, au besoin, des expressions plus ou moins obscures avant l'heure fixée par ses décrets souverains. Au lieu de grouper, par une maladresse insigne, les traits capables de déplaire, il devait au moins les révéler peu à peu et les disperser. S'il voulait vraiment le salut de son peuple, il devait user des termes les plus capables de séduire son imagination et son cœur, fût-ce au risque de les lui voir prendre temporairement dans un sens étroit et trop matériel.

N'est-il pas raisonnable, Messieurs, d'estimer enfantine toute exégèse qui négligerait ces considérations de pur bon sens? Vous en convenez, sans doute. Dès lors, nous pouvons aborder les textes, tout au moins quelques-uns des plus importants.

Nous consulterons d'abord les annales d'Israël, en les traitant provisoirement comme nous traiterions celles de Rome, de l'Inde ou de la Perse, puis celles des

peuples qu'on ose lui comparer, finalement les vingt siècles écoulés depuis la fondation de l'Eglise.

C'est toute l'histoire du monde que nous allons brièvement passer en revue. Le problème qui nous occupe en est le nœud: Jésus est-il le messie annoncé durant des siècles et son œuvre par conséquent l'œuvre de Dieu?

I. LE MESSIANISME JUIF A TRAVERS LES SIÈCLES

Le livre de la Genèse nous décrit les premiers jours de l'humanité. Il rapporte la désobéissance d'Adam et la sentence qui l'expulsa du paradis; mais il ajoute aussitôt que Dieu fit entrevoir au coupable une victoire finale de sa postérité sur le tentateur ^a 2.

Après le déluge, dit-il encore, il promet d'établir entre lui et Sem, premier-né de Noé, une intimité spéciale ^b.

Plus tard, Dieu fait choix d'Abraham. Il l'arrache à l'idolâtrie et lui révèle que, par considération pour lui, il accordera quelque jour à tous les peuples des faveurs insignes ^c. Lorsqu'il le voit, pour obéir à un ordre qui semble ruiner ces magnifiques espérances, prêt à immoler Isaac, il arrête son bras. Satisfait de cette docilité aveugle, il réitère avec serment ses engagements antérieurs: « Par moi-même je l'ai juré. Parce que tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi, je te bénirai. Je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel et comme le sable de la mer. En elle seront bénies toutes les nations de la terre ^d. »

a. *Genèse*, III, 15.

b. *Ibid.*, IX, 26-27.

c. *Ibid.*, XVII, 1-9, 19-21; XII, 1-3; XIII, 14-17.

d. *Ibid.*, XXII, 15-18.

Quel pouvait être le sens précis de ces paroles? Rien ne l'explique; mais vous serez frappés, sans doute, Messieurs, de leur solennité et de leur ampleur, puisqu'elles mentionnent « toutes les nations de la terre ».

Ces promesses sont renouvelées à Isaac^e, puis à Jacob^f, qui reçoit un nom nouveau, Israël, destiné à présager l'avenir glorieux de ses héritiers^g.

Ce patriarche passe en Egypte, où l'appelle Joseph, devenu premier ministre de Pharaon. A son dernier jour, il réunit ses douze fils et découvre à chacun d'eux, en termes allégoriques, le sort réservé à la tribu dont il doit devenir le père. Parvenu à Juda, il exulte: « Juda, tes frères te loueront... Les enfants de ton père se prosterneront devant toi. C'est le petit d'un lion que Juda... Qui le provoquera? Le sceptre ne sera pas ôté de Juda... jusqu'à ce que vienne celui à qui il appartient en propre, celui qui est l'attente des nations^h ». Ainsi, la bénédiction promise à la postérité de Sem et d'Abraham se fixe sur la tête de Juda; la famille du Messie se trouve désignée de plus près et l'époque de son apparition tout au moins insinuée: il sera là avant qu'ait cessé d'exister une certaine prééminence de Juda sur ses frères.

Les douze tribus se développent rapidement sur la terre d'exil. Après sept siècles environ, Moïse les soustrait aux persécutions des Pharaons; il les fait sortir d'Egypte, leur donne les tables de la Loi, au pied du Sinaï, et les prépare à entrer dans la Terre promise.

Pour y atteindre, il fallait serrer de près Moab. Le roi du pays veut leur barrer la route. Sur le point de livrer bataille, il fait venir un devin réputé. Au som-

e. *Genèse*, xxvi, 1-5.

f. *Ibid.*, xxviii, 13-15; xxxv, 9-13.

g. *Ibid.*, xxxii, 28.

h. *Ibid.*, xlix, 8-12.

met d'une montagne, il célèbre avec lui sacrifices et rites magiques et, lui montrant dans la plaine le camp des envahisseurs : « Tu les vois, lui dit-il ! Appelle sur eux les malédictions de Dieu ! ». Or, les lèvres de Balaam profèrent, au lieu des exécutions espérées, des formules de bénédiction. Le roi s'irrite; par trois fois, en des lieux différents, il fait recommencer les cérémonies. « Comment maudirais-je, dit son prophète, celui que Dieu n'a pas maudit ? » Découvrant soudain l'avenir, il ajoute : « Je le vois, mais pas encore présent. Je le contemple, mais non pas de près. Il sortira de Jacob une étoile. Il s'élèvera d'Israël un sceptre qui brisera les tempes de Moab et le front chevelu de tous les fils de l'orgueil... Ah! qui vivra, quand Dieu fera ces choses ? Sur des vaisseaux, du côté de Céthim, [c'est-à-dire de Chypre et des pays méditerranéens], des guerriers viendront qui humilieront les peuples d'au delà de l'Euphrate. A leur tour, eux aussi périront¹⁵. » Voilà donc un étranger attestant la mission privilégiée d'Israël et prédisant les bouleversements des empires qui doivent influencer sur ses destinées.

Descendons le cours des siècles.

A l'imitation de leurs voisins, les Hébreux ont voulu un roi. Saül a été choisi. Comme il a prévariqué, Dieu rejette sa postérité et s'en va chercher, pour l'établir à sa place, le petit pâtre David. « C'est moi, lui envoie-t-il dire par le prophète Nathan, c'est moi qui t'ai tiré des pâturages, lorsque tu suivais les troupeaux... J'ai rendu ton nom glorieux comme le nom des potentats de la terre... Lorsque tu dormiras avec tes pères, je te susciterai un fils après toi... et j'affermirai son règne. C'est lui qui m'élèvera un temple et j'établirai ferme-

i. Nombres, xxiii-xxiv.

ment le trône de son royaume pour toujours^j. » David se répand en actions de grâces. Christ de Dieu, c'est-à-dire oint du Seigneur, héritier des promesses, il célèbre en ses psaumes la gloire de sa maison et la conversion de tous les peuples au culte de Jahvé. Pouvons-nous sans stupeur, Messieurs, l'entendre formuler cette plainte que Jésus devait exhaler sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné^k ! » — décrire, en ces termes qui ne peuvent en rigueur s'appliquer à lui-même, l'état où on l'a réduit : « Une meute de chiens m'a environné... ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté tous mes os... ils ont partagé entre eux mes vêtements et tiré ma tunique au sort^l » — et terminer sa prière par cette affirmation triomphante : « Louez le Seigneur!... Toutes les extrémités de la terre se souviendront de lui et se convertiront à lui. Toutes les familles des Gentils l'adoreront^m »^p »

Après le règne glorieux de son fils Salomon, le schisme prédit par Ahias sépare les douze tribus en deux royaumes rivaux : Israël et Juda. Dans l'un et dans l'autre, des prophètes surgissent. Comme les prescriptions de la loi mosaïque sont communément violées, comme les cultes impurs des faux dieux séduisent les âmes, ils annoncent, avec la dernière énergie, des sanctions imminentes et terribles. Tous cependant, Amos et Osée, dans la première moitié du VIII^e siècle, Isaïe et Michée, dans la seconde, pour relever les courages et maintenir dans le peuple, avec l'amour de Jahvé, la foi en sa vocation, dénoncent en même temps les châtiments

j. II Rois, VII, 8-16.

k. Matthieu, XXVII, 46; Marc, XV, 34.

l. Psaume, XXI, 17-19.

m. Psaume, XXI, 24-32.

qui frapperont à leur tour les exécuteurs temporaires des décrets divins : des temps de miséricorde suivront, temps de prospérité et de félicité, et de Sion, capitale de Juda, le salut s'étendra sur l'univers.

Les épreuves prédites fondent sur les coupables. Après vingt années de guerre, le royaume d'Israël succombe le premier, sous les coups de l'Assyrie. Le royaume de Juda survit à la chute de l'empire assyrien, mais il est épuisé par des déportations successives ; finalement, il se voit réduit en esclavage par l'empire chaldéen. Durant cette période de désolation, la foi du peuple et ses espérances séculaires ne devaient-elles pas sombrer ? Au contact de ses puissants vainqueurs, l'intégrité de ses mœurs ne devait-elle pas subir une irrémédiable atteinte ? Ces ruines étaient inévitables en effet ; mais, de nouveau, des inspirés se lèvent et reprennent, au nom de Jahvé, la mission pastorale de leurs prédécesseurs. Avec une assurance qu'aucune raison humaine ne saurait expliquer, ils attestent, tantôt aux exilés, tantôt aux « déplorables restes » demeurés sur la terre des aïeux, que les promesses anciennes ne sont pas caduques, qu'ils ont reçu mission de les redire à leur tour et de les compléter. A l'horizon de l'avenir, ils voient, comme dans un immense tableau dont ils ne se soucient pas de distinguer les plans divers, et ils annoncent une restauration totale, une prospérité inouïe, une ère de liberté et de justice inaugurée par le Messie, un jugement final qui rendra à chacun selon ses œuvres. Ainsi parlent, avec une originalité de traits qui manifeste chez eux, non la simple répétition d'une doctrine traditionnelle et d'un lieu commun, mais l'expression de visions personnelles, Isaïe, Michée, Sophonie, Habacuc, Jérémie, Ezéchiel.

Analyser ici chacun de leurs oracles nous est évidemment impossible; mais nous pouvons au moins, presque au hasard, relever quelques traits.

Entendez Michée prédire la gloire de Bethléem: « Bethléem Ephrata, petite parmi les bourgades de Juda, de toi sortira celui qui doit dominer en Israël. Il sera glorifié jusqu'aux extrémités de la terre. Il sera la paix ^{n 7}. »

Entendez Isaïe, comme si ses yeux le contempaient, décrire cet « Emmanuel » que la Vierge doit concevoir et enfanter: « Un enfant nous est né... On lui donnera pour nom Merveilleux-conseiller, Dieu-fort, Père à jamais, Prince de la paix, pour agrandir la souveraineté et pour la paix sans fin, sur le trône de David et de son royaume... Le zèle de Jahvé fera cela ^{o 8}! »

Les paroles qui suivent sont-elles du même Isaïe ou, comme le pensent nombre de critiques, d'un auteur plus récent? Que nous importe pour l'instant, puisque, de l'aveu de tous, elles sont antérieures à l'ère chrétienne de cinq ou six siècles? Ce sont les souffrances du Messie qu'elles énoncent et la rédemption qu'elles doivent mériter à son peuple: « Lui, dont le visage était défiguré et ne ressemblait plus à une face humaine, dit ce prophète, la multitude des nations l'admirera; les rois fermeront la bouche devant lui... Il a été transpercé pour nos péchés, broyé pour nos iniquités. Le châtiment qui nous sauve a pesé sur lui; par ses plaies nous sommes guéris... Il n'ouvrait pas la bouche, comme un agneau qu'on porte à la boucherie ^{p 9}. » Après cette expiation, sera constituée une Jérusalem nouvelle; des messagers annonceront le

n. Michée, v, 2-5.

o. Isaïe, ix, 6-7.

p. Isaïe, lII, 13-LIII, 12.

Dieu d'Israël jusqu'aux îles lointaines^q. « En ce temps-là, dit Jérémie, l'arche d'alliance sera oubliée; elle ne sera ni regrettée, ni rétablie. En ce temps-là, on appellera Jérusalem le trône de Jahvé et toutes les nations s'y rassembleront au nom de Jahvé^{r10}. » « Le Seigneur, dit Sophonie, anéantira tous les dieux de la terre. Chacun l'adorera dans son pays^s. »

L'empire chaldéen s'effondre à son tour. En 539, Cyrus, roi des Perses, s'empare de Babylone et, dès l'année suivante, autorise les exilés à regagner leurs foyers.

Lentement, péniblement, le peuple élu se reconstitue; mais bien des âmes s'étonnent de ne pas jouir encore de la félicité promise. De nouveau, des prophètes interviennent pour diriger l'œuvre de restauration et calmer les impatiences. A ceux qui comparent avec amertume le temple édifié par Zorobabel aux splendeurs de celui qu'avait construit Salomon, Aggée déclare au nom du Seigneur: « Encore un peu de temps et j'ébranlerai le ciel et la terre... Le Désiré des nations viendra... La gloire [de ce second temple] sera plus grande que celle du premier. Dans ce lieu, je donnerai la paix^t. » La paix, comme ces opprimés l'attendaient avec anxiété! Zacharie la leur promet encore; mais au lieu de présenter le Messie sous les traits et dans l'appareil d'un guerrier victorieux, tel que l'orgueil national pouvait se le figurer, il dépeint son entrée triomphale telle que sera celle de Jésus au jour des Rameaux: « Sois transportée d'allégresse, ô Sion... Voici que ton roi vient à toi juste et sauveur. Il est

q. Isaïe, LXVI, 18-23.

r. Jérémie, III, 16-17.

s. Sophonie, II, 11.

t. Aggée, II, 3-10.

pauvre et monté sur une ânesse... Il annoncera la paix aux nations et sa puissance s'étendra d'une mer à l'autre^u. »

Les rites anciens sont rétablis; mais on ose présenter à l'autel des victimes de rebut. Malachie proteste et, présageant le sacrifice auguste de l'Eucharistie, annonce qu'un jour viendra où, sur tous les points de la terre, non plus dans le seul temple de Jérusalem, on offrira à Jahvé « une oblation pure^v ».

Daniel enfin, au cours des années douloureuses entre toutes de la persécution déchaînée par le roi syrien Antiochus Epiphane, — plaçons-le à cette date, Messieurs, pour accepter l'hypothèse la moins favorable, — Daniel proclame l'imminence des temps messianiques et du jugement solennel par lequel le Fils de l'homme, venu sur les nuées du ciel, vengera les saints et châtiara les impies quels qu'ils soient^x¹¹.

Antiochus Epiphane est mort en 164. Nous ne sommes plus qu'à un siècle et demi du jour où l'étable de Bethléem verra naître le Sauveur attendu.

Arrêtons-nous un instant, Messieurs. Embrassons d'un regard l'ensemble de ces faits; apprécions le rôle qu'ont joué, en Israël, les idées messianiques.

Qu'elles aient façonné l'âme de ce peuple au point de lui donner, dès l'origine, une mentalité inaltérable, on ne peut certes le prétendre, puisque l'histoire nous révèle, de siècle en siècle, ses apostasies presque totales. Mais, précisément parce que les prophètes, de siècle en siècle, en appliquant à ses flancs leurs dards de feu, l'ont empêché de s'endormir dans le polythéisme et dans la luxure, puisque seuls ils l'ont

u. Zacharie, ix, 9-10.

v. Malachie, i, 11.

x. Daniel, vii, 8-15.

décidé à reprendre sa course vers les destinées qu'ils lui marquaient, on peut dire qu'elles ont été le constant aiguillon de ses énergies.

Que faut-il pour électriser une nation? — Vous le savez: lui persuader qu'elle doit remplir une grande mission, qu'elle doit être, par le monde, ou le flambeau de la civilisation, ou le héraut de la liberté, ou le soldat du Très-Haut. Nos pères ont vibré, nous vibrons encore, nous catholiques, lorsqu'on nous parle des « gestes de Dieu par les Francs ». Lorsqu'on nous presse de répondre à notre vocation, nous nous redressons pour des luttes nouvelles. Voilà ce qu'ont obtenu les prophètes. Convaincu par leur parole, Israël s'est regardé comme le peuple-élu, l'élu non d'un dieu quelconque ou puissant entre les plus grands, mais du créateur unique, devant qui les dieux des Gentils étaient pur néant. Il s'est considéré comme le peuple-saint, parce que Jahvé, son dieu, était la justice et la sainteté mêmes, l'initiateur direct de ses cérémonies et de ses lois, — comme le peuple-prophète, parce qu'il était seul à posséder des oracles infailibles concernant la suite des temps jusqu'au dernier spasme de l'univers, — comme le peuple-sauveur enfin, puisque, par un de ses fils, héritier de Juda et de David, le salut devait quelque jour s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre. Tout cela lui inspirait, tout cela devait lui inspirer la fierté la plus légitime: l'étendue des territoires, la splendeur des édifices, les trophées moissonnés dans les batailles peuvent-ils être mis en parallèle avec la prédilection du Très-Haut, avec l'honneur de faire régner par le monde la piété véritable? Mais voici où l'orgueil est intervenu. Perdant de vue ses torts et ses tares, oubliant que la prédilection dont il était l'objet était toute gratuite, identifiant follement ses

intérêts avec ceux de Dieu, Israël en est venu à se préférer à tous, à concevoir le règne messianique comme une hégémonie qu'il exercerait lui-même avec le Messie ou en son nom, à haïr comme des usurpateurs ceux qui voudraient participer aux bénédictions promises sans se plier à ses propres lois. Pardonnons, Messieurs, ces aberrations trop humaines! Elles ne peuvent nous autoriser à méconnaître les mérites de ce peuple tour à tour réduit en servitude par l'Assyrie, la Chaldée, la Perse, l'Égypte, la Syrie et Rome, se redressant, chaque fois qu'il est sur le point d'être anéanti, et criant à ses vainqueurs, à l'heure même où leurs sandales pèsent sur sa poitrine: « Les uns et les autres vous périrez et je vous survivrai! De mon sang germera celui qui doit régénérer le monde, l'Emmanuel, le Désiré des nations, le Messie! » Plus ce peuple est réduit en nombre, plus ses voisins l'éclipsent par le faste de leur civilisation, plus il a droit, du point de vue religieux, à notre admiration. Il a été la protestation constante de la justice contre la force et le luxe conjurés, l'espérance vivante et indéfectible de la foi dans une ère finale de félicité et de sainteté. A cet égard, il n'en est pas de plus grand dans l'histoire.

II. TRANSCENDANCE DU MESSIANISME JUIF

En exaltant Israël, me serais-je laissé entraîner au-delà des conclusions qu'autorise une critique rigoureuse? — Vous le craignez peut-être, Messieurs; car bien des érudits parlent couramment du messianisme babylonien, du messianisme égyptien, du messianisme persan ou mazdéen et de bien d'autres. Avez-

vous lu ce qu'ils ont écrit? Comme je souhaiterais que vous l'ayez fait ou que vous le vouliez faire! A la seule condition que vous apportiez à cette étude le soin méticuleux, le souci des détails exigés par toutes les sciences positives, peu de lectures, je vous l'assure, seraient plus propres à vous révéler ce que le messianisme juif a d'unique, plus exactement, de transcendant!

Le voulez-vous? Brièvement, mais aussi loyalement que possible, nous allons procéder à cette comparaison ¹².

Que nous oppose-t-on comme documents?

— Des oracles babyloniens tout d'abord, où nous voyons des devins, des magiciens, après avoir examiné les entrailles des victimes, le vol des oiseaux, ou le cours des astres, annoncer soit à des individus, soit à l'Etat, des événements heureux ou malheureux. De pareils textes, vous en conviendrez, ressemblent au messianisme juif juste autant que les horoscopes rédigés par nos cartomanciens, nos chiromanciens, nos astrologues ou nos spirites. Nous pouvons les négliger.

Voici, dans le poème de l'Edda, chez les peuples scandinaves, des légendes eschatologiques, c'est-à-dire relatives à la fin des temps. Elles décrivent le renouvellement du monde: les dieux morts ressusciteront, une humanité nouvelle apparaîtra et jouira d'une entière félicité. — De messie, il n'est pas question. — Autant vaudrait rapprocher du messianisme juif la théorie stoïcienne sur la conflagration finale de l'univers, ou les idées d'Aristote sur la série indéfinie des mondes et le retour périodique des civilisations et des religions!

Transportons-nous dans l'Inde. Les vishnouistes nous parlent des avatars du dieu qu'ils ont fait passer au

rang suprême, Vishnou: incarné jadis dans Krishna, puis dans le Bouddha, il doit venir en personne, une dixième et dernière fois, pour établir une ère de félicité et de justice¹³. Les bouddhistes de leur côté annoncent l'apparition successive d'une série de Bouddhas. — En somme, l'imagination hindoue a trouvé un moyen commode d'expliquer la multitude de ses dieux et les variations de ses croyances: elle l'exploite. De prophéties précises, elle n'en connaît pas.

La Chaldée, l'Égypte, le monde gréco-romain, de leur côté, nous offrent de nombreux documents où divers monarques sont exaltés (ou s'exaltent eux-mêmes) comme les initiateurs d'une ère de justice et de prospérité, voire comme les « sauveurs » du monde. — En quel temps, Messieurs, les poètes et les prophètes de cour ont-ils marchandé aux puissants leurs écœurantes adulations? Elever les princes jusqu'aux nues, célébrer les bienfaits de leur administration, même lorsque le menu peuple gémit sous le joug, leur annoncer au nom des dieux les succès qu'ils souhaitent, n'est-ce pas leur moindre péché? Le genre est facile, le métier lucratif. Les ministres de Jahvé, en Israël, ont procédé d'autre manière. Vous rappellerai-je Michée ben-Ymla disant à l'impie Achab, en présence de prophètes qui lui promettent une expédition victorieuse: « J'ai vu le Seigneur sur son trône et les habitants des cieux à sa droite et à sa gauche. Et le Seigneur demanda: « Qui trompera le roi d'Israël, afin qu'il entre en campagne et succombe à Ramoth-Galaad. — Moi, dit l'esprit du mal; j'irai et je mentirai par la bouche de ses prophètes. — Va, dit Jahvé; tu réussiras! — Qu'on le jette en prison, réplique le roi furieux! — Soit, dit Michée, en se retirant! Si tu reviens vainqueur, ce n'est pas le Seigneur qui a parlé

par moi. Peuples, retenez bien! » Achab périt dans le combat^y. Vous citerai-je Jérémie reprochant à Hananias d'égarer les esprits, en annonçant à brève échéance la fin de la captivité? « Tu mens, Hananias! Le Seigneur ne t'a pas envoyé! Sa parole authentique, la voici : cette année même tu mourras », ce qui eut lieu^z. Ainsi durent lutter, contre les ministres des faux dieux et contre les illuminés qui décevaient les rois et le peuple, Elie, Elisée, Isaïe, Jérémie et leurs frères.

Chez les Perses seuls, nous trouvons des conceptions qui se rapprochent vraiment du messianisme juif. Les adorateurs d'Ahura-mazda ont cru à sa victoire définitive sur le prince du mal, Ahriman. Les parties les plus anciennes de leur livre sacré, l'Avesta, indiquent que Zoroastre, leur auteur présumé, espérait en être témoin; les parties plus récentes donnent à entendre que la lutte entre les deux rivaux durera longtemps encore. Un livre postérieur, le Bândâhish, annonce que le triomphe sera obtenu par un héros fort et sage, qui ressuscitera les morts. Après un jugement général et de terribles expiations pour les pécheurs, finalement, tous les hommes seront admis à une éternelle félicité. — On ne peut certes parler de dépendance du judaïsme à l'égard du mazdéisme, parce que l'influence des Perses sur les Juifs n'a pu s'exercer qu'à une époque fort tardive, mais il y a lieu de reconnaître, ici, entre les espérances des deux peuples, des analogies assez frappantes¹⁴.

Nous gêneraient-elles? Nous obligerait-elles à rétracter ou tout au moins à tempérer les éloges que nous avons tout à l'heure décernés à Israël? — En

y. III *Rois*, xxii, 13-28; II *Paralipomènes*, xviii, 12-27.

z. *Jérémie*, xxviii, 5-17; xxix, 21-23, 24-32...

aucune manière, car son messianisme présente quatre caractères qui le classent manifestement hors rang.

Tout d'abord, il est *continu*, c'est-à-dire, d'une part, qu'il est attesté par une série d'écrits nombreux, d'âge différent, d'autre part, qu'il est demeuré constamment identique. Dans le Pentateuque, il apparaît au premier plan, puisque ces livres ne s'intéressent pour ainsi dire qu'aux héritiers des promesses faites à Adam, puis aux patriarches. Il garde cette place par la suite, car sous les rois, comme au temps de la captivité et après l'exil, les prophètes ramènent sans cesse les regards vers la postérité de David, d'où doit sortir le rédempteur. D'âge en âge, des précisions nouvelles sont données sur son caractère, son œuvre, l'époque de sa venue. En substance, rien ne varie; des temps anciens jusqu'à l'ère chrétienne, ce peuple a vécu dans l'attente du « Christ de Dieu ». En est-il un seul autre, fût-ce celui des Perses, qui ait trouvé dans une espérance semblable la source toujours jaillissante de ses énergies?

En second lieu, le messianisme juif est *officiel*. En d'autres termes, les textes qu'on lui oppose, à l'exception peut-être des textes persans, sont l'œuvre de penseurs isolés que rien n'autorise à parler au nom d'une tradition incontestée ou d'un culte national; aussi beaucoup d'entre eux sont-ils demeurés sans influence appréciable¹⁵. Les documents juifs que nous avons cités, au contraire, appartiennent à une collection de livres que l'on nommait dans les derniers temps « l'Écriture » et à laquelle on attribuait la plus haute autorité.

Mais une collection *officielle*, Messieurs, est une collection *contrôlée*. Nous en avons des preuves certaines, puisque les Livres Saints mentionnent fré-

quemment, à côté de vrais prophètes, de faux prophètes dont les propos ont été éliminés comme mensongers et puisque les Juifs ont séparé avec soin de « l'Ecriture » les publications parues peu avant l'ère chrétienne. Quel principe a présidé à ce départ? L'orthodoxie? — Oui, sans doute, mais aussi (le cas est clair pour tous les prophètes de l'Ancien Testament), l'évidence de leur mission et par conséquent le miracle. De manière invariable, en effet, nous voyons les ministres de Jahvé gagner leur crédit et ruiner celui de leurs rivaux par des prodiges ou des prophéties à court terme. A dessein, je vous en ai cité tout à l'heure quelques exemples. Jahvé, d'ailleurs, par la bouche de Moïse, avait proclamé: « Le prophète qui voudra dire en mon nom ce que je ne lui ai pas ordonné de dire ou qui parlera au nom des dieux étrangers sera mis à mort. S'il vous vient à la pensée de répondre: « Comment puis-je discerner la parole que le Seigneur n'a pas dite? », voici le signe que vous aurez: si ce que le prophète aura prédit au nom du Seigneur n'arrive pas... c'est par l'enflure de son esprit qu'il l'a inventé^{a 16}. » La règle, vous l'avouerez, était dangereuse pour les illuminés et les imposteurs; mais elle nous autorise à conclure que les prophètes dont les oracles ont été classés dans l'Ecriture avaient fait leurs preuves. Je vous le demande, Messieurs, nous offret-on rien de pareil, même chez les Perses? Se présente-t-il ailleurs aucune littérature dont le caractère officiel, canonique, présuppose une série de prophéties vérifiées?

Nous voici sur la piste du miracle. Suivons.

Un troisième caractère du messianisme juif est sa *relation intime avec le monothéisme*¹⁷. Il en procède,

a. Deutéronome, XVIII, 20-22.

en ce sens qu'il a pour principe, en Jahvé, créateur et dieu unique, la volonté d'étendre ses bénédictions à « toutes les nations de la terre ». Il y tend, en ce sens que le terme visé, prophétisé, est l'union de tous les peuples dans l'adoration de ce maître souverain. Voyez-vous le miracle, Messieurs? Le touchez-vous? Ce monothéisme est si rigide qu'aucune religion, pas même celle des Perses, ne nous en présente l'équivalent et ce monothéisme apparaît chez un peuple qui se révèle, au cours des siècles, aussi porté au polythéisme que les Héthéens, les Egyptiens, et les Sémites, ses congénères, puisque nous le voyons, à chaque époque, se « prostituer à toutes les idoles » de ses voisins ou de ses vainqueurs. Le monothéisme ne vient pas des tendances profondes de son âme; il lui a été imposé en quelque sorte du dehors, à force de prodiges et de prédictions authentiques, par les hérauts du messianisme, les prophètes. Comme ce messianisme a maintenu chez lui la volonté de vivre, la force de se ressaisir chaque fois qu'il allait disparaître, on peut dire que, si les Juifs sont demeurés monothéistes, c'est à lui qu'ils le doivent.

Ajoutons un dernier trait. Leurs espérances, encore qu'associées à des idées de félicité temporelle, accusent, à un degré unique, *un caractère moral*. Cela s'explique assurément, en quelque mesure, par ce fait que Jahvé, par un privilège exceptionnel, est conçu par eux comme un Dieu sans vices; mais voici qui est plus étrange, chez un peuple que son tempérament et les rites méticuleux de sa loi prédisposaient en quelque sorte à concevoir une justice tout extérieure. La justice qu'il attend de son messie est intérieure et la plus accomplie qui se puisse concevoir, puisqu'elle unit à l'innocence les vertus les plus rares

de l'humilité, de la douceur, de la bonté. Celle qu'il prévoit pour les derniers âges est de même ordre, car les prophètes les plus récents, à tout le moins, lui ont annoncé jusqu'à la disparition de l'Arche Sainte et des sacrifices grossiers auxquels il se complaisait. Enfin, toutes ses conceptions relatives à ce grand dessein sont imprégnées de l'idée la plus rare aussi, à quelques égards la plus élevée qui puisse être : celle de la charité du Très-Haut. On a dit, Messieurs, que Jésus avait révélé à la terre la paternité de Dieu. Ce n'est juste qu'à demi, car, par la bouche de ses prophètes, Jahvé a parlé de la nation choisie comme d'un enfant privilégié; bien plus, c'est en amant jaloux qu'il s'est plaint de ses désordres; c'est comme un pacte éternel de fiançailles qu'il lui a fait entrevoir la réconciliation inaugurée par le Rédempteur. « [Cette infidèle], avait-il dit par la bouche d'Osée, je l'attirerai dans la solitude et je parlerai à son cœur... Je la prendrai pour épouse à jamais, par la justice, par la miséricorde et par les bontés^b. »

En regard de cet ensemble, mettez à présent, je vous prie, les bribes ou les ébauches de messianisme que divers savants ont péniblement dégagées du fatras des autres religions. D'un côté, des textes sporadiques de l'autre, des oracles qui jalonnent la série entière des siècles. Chez les païens, à part un petit nombre de cas, des spéculations individuelles; chez les Juifs, une littérature officielle, sévèrement contrôlée. D'une part, sauf chez les Perses, un polythéisme effréné; de l'autre, le monothéisme le plus sévère. Chez la plupart des païens, une morale accommodante; en Israël, un idéal de sainteté si différent, que nos rationalistes, pour éviter de l'attribuer à des « révélations divines »,

b. *Osée*, II, 14-24.

sont obligés de l'attribuer au moins à des « expériences religieuses » hors de pair. Vous condamnerez, je pense, ces subterfuges, Messieurs. Vous conviendrez que le doigt de Dieu est là, d'autant plus manifeste que, sans les prodiges rapportés par l'Écriture ou sans leur équivalent, jamais ce peuple misérable n'aurait pu garder ses espérances à travers les âges, conserver de façon exclusive, comme expression authentique de sa foi, les livres qu'il a retenus, et maintenir ce monothéisme et cette morale qui le distinguent entre tous. C'est pourquoi, loin de redouter qu'on compare le messianisme d'Israël à celui des autres nations, j'ose le dire, nous souhaitons qu'on s'y applique. Fouillez, ô critiques, les annales du monde! Vous pourrez bien trouver tels ou tels lambeaux de textes qui ressemblent à quelques passages des Livres Saints et par là même troubler ou égarer quelques âmes; mais, sous le quadruple rapport que nous avons étudié, découvrir jamais rien de pareil, il vous en faut désespérer. Dès lors, vous ne pouvez par vos recherches, bon gré mal gré, que travailler en fin de compte pour la gloire d'Israël et du christianisme, son héritier.

III. L'ACCOMPLISSEMENT DES PROPHÉTIES

Examinons à présent, Messieurs, si la promesse solennelle articulée par Jahvé à chaque étape de l'histoire : « Patience! J'enverrai mon serviteur; il établira entre vous et moi une alliance éternelle; vous le reconnaîtrez à tels et tels signes », si cette promesse a été réalisée. Si elle l'a été en Jésus et en lui seul, il nous faudra conclure, fût-ce à ce seul titre, qu'il est bien le porte-parole de Dieu; dans le cas contraire,

nous devons concéder, non pas qu'il n'a reçu aucune mission d'En-Haut, puisque d'autres preuves que nous avons fait valoir ou que nous invoquerons plus tard démontrent surabondamment son autorité surnaturelle, mais au moins que l'argument tiré des prophéties messianiques doit être relégué avec les vieux livres et les armes rouillées, comme dénué de toute valeur scientifique.

Veillez le remarquer toutefois: au point où nous en sommes, cette seconde hypothèse, d'ores et déjà, doit être tenue pour invraisemblable. Comme la prédication des prophètes n'est parvenue jusqu'à nous qu'en raison des prédictions et des prodiges par lesquels ils ont conquis de haute lutte le droit de se faire écouter, comme elle fait corps avec un monothéisme et une éthique qui constituent de vrais miracles de l'ordre moral, elle porte, en effet, le sceau du divin; il est donc impossible de la regarder uniquement comme le rêve d'un mysticisme ou d'un nationalisme exaltés, impossible que, sous une forme ou sous une autre, assez différente peut-être de celle qu'avaient imaginée les Juifs, mais en tout cas très digne de la Sainteté souveraine, elle n'ait pas été vérifiée par l'événement.

Mais enfin qu'en est-il?

— Vérifiée, Messieurs, elle l'est splendidement.

Pour que son intervention fût plus manifeste, Dieu a même permis qu'aux approches et au début de l'ère chrétienne plusieurs individus vinssent dire: « Le Messie, c'est moi! » J'ai nommé, l'an dernier, Simon le mage et Dosithée de Samarie. Nous trouvons encore parmi les Juifs Theudas, Judas le Gaulonite, Bar-Kozêba. Les uns et les autres connaissaient les Ecritures. Les circonstances les favorisaient: une fièvre générale surexcitait les esprits, persuadés que le « jour

de Jahvé » ne pouvait plus tarder; l'orgueil national exaspéré par la domination romaine mettait à leur disposition des énergies presque inépuisables. Cependant à quoi ont-ils abouti? A secouer de quelques frissons ce corps malade et par là même à attirer sur lui le coup de grâce: après la révolte de 132-135, la ruine est consommée; dans la Ville Sainte, un temple de Jupiter remplace le temple de Jahvé, orgueil de la nation¹⁸.

Depuis un siècle déjà, toute attente était vaine. Le Messie était venu. C'était Jésus de Nazareth, personne d'autre.

Les préjugés juifs ne vous troublent pas la vue, Messieurs. Fixez donc vos yeux sur sa personne et sur son œuvre.

Où devait-il naître? A Bethléem, l'une des plus humbles bourgades de Juda. C'est là, en effet, qu'il a vu le jour. — Il devait être fils de David. Il l'était; précisément parce qu'on lui reconnaissait cette origine, à plusieurs reprises on a voulu faire de lui le chef d'un parti politique. — Il devait, d'après Isaïe, prêcher aux humbles. Il l'a fait, comme nul autre. A Nazareth, il a pu dire, après avoir lu le texte même de l'Écriture qui le visait: « L'accomplissement de cet oracle, vos oreilles viennent de l'entendre aujourd'hui^c. » Il devait rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts. Il l'a fait, avec telle évidence qu'il a pu répondre aux envoyés de Jean-Baptiste: « Ne me demandez pas de vous indiquer qui je suis. Regardez^d! » — Il devait être la douceur qui évite cris et disputes, s'abstient de briser le roseau froissé et refuse d'éteindre la mèche qui fume encore. Quel réformateur

c. Luc, iv, 16-30.

d. Matthieu, xi, 4-5.

religieux a mieux rempli ce programme? Ses leçons les plus austères ont été énoncées sous forme de bénédictions: « Heureux ceux qui souffrent! Heureux ceux qui pleurent! » Il a eu pour les pécheurs toutes les condescendances, jusqu'à s'asseoir à leur table pour les gagner, et pour le repentir toutes les délicatesses, jusqu'à prendre la défense des Madeleines converties. — Il devait se soumettre aux épreuves, comme la brebis que l'on traîne au sacrifice. Avec quelle énergie il a supporté la Passion, qu'il avait lui-même prédite! Avec quel calme et quelle bonté souveraine il a toléré les brutalités de ses bourreaux! — Son corps ne devait pas connaître la corruption. Or, après un court sommeil, il est sorti vivant du tombeau. Je vous l'ai prouvé, l'an dernier, par l'accord de toutes les sectes chrétiennes; je l'établirai bientôt, à nouveau, par d'autres voies.

Bornons-nous à ces quelques traits, Messieurs. Ils suffisent. Connaissez-vous dans l'histoire un autre homme, un seul dont la biographie ait été tracée à l'avance, ne fût-ce qu'un siècle plus tôt, qui ait manifesté pareille certitude de la reproduire et qui l'ait reproduite, en effet, dans sa personne, de point en point, de son berceau jusqu'à sa tombe?

A ces correspondances merveilleuses qui concernent sa vie, joignez maintenant celles que présente son œuvre.

Il était prédit qu'il fonderait un royaume destiné à perpétuer celui de David. Eh bien, considérez le globe terrestre. Immense pour notre petitesse, il est plus insignifiant, dans l'infinité des cieux, que ces sphères minuscules placées sur vos tables de travail. Pour l'embrasser d'un coup d'œil, réduisez-le à ces proportions. Voyez son aspect se modifier de siècle en siècle,

comme celui des sables mouvants. Les frontières qui séparent tels et tels peuples tantôt se dilatent, tantôt se resserrent. Républiques, monarchies, empires apparaissent et disparaissent. Mais au milieu de ces variations, une société dont les premières attaches sont à Jérusalem s'étend d'un mouvement continu. Tantôt favorisée par les potentats, tantôt combattue, elle progresse sans cesse. Les messagers qu'elle envoie au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, lui conquièrent chaque année des terres nouvelles. Alors qu'aucun empire de ce monde n'est parvenu à couvrir la superficie totale d'un continent, d'elle seule on peut dire, en toute vérité, que le soleil ne se couche pas sur ses états. Elle n'est pas rivée à une nationalité; elle est la Catholicité, c'est-à-dire l'Humanité, l'Humanité baptisée au nom de Jésus. Et de ce royaume incomparable le chef unique est le successeur de l'apôtre à qui Jésus avait dit: « Tu es Pierre; sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise; les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » C'est le pontife de Rome, le seul qui puisse, par une série ininterrompue de prédécesseurs, remonter vingt siècles en arrière, jusqu'au Christ et, par delà le Christ, dix siècles plus haut, jusqu'à David. La terre qu'il possède en propre est plus exiguë que le verger de ce lointain aïeul, mais le pouvoir qu'il exerce dépasse tout ce que cet aïeul pouvait imaginer. Il courbe les fronts les plus augustes; il atteint jusqu'au plus intime des cœurs; il rayonne sur la terre entière. Qu'il plaise demain à ce pontife suprême, utilisant les dernières inventions du génie moderne, de faire vibrer les ondes à travers les espaces et d'inviter tous ses fils à s'unir à lui pour la prière: « Debout! Saluez avec moi votre roi! », dans le même instant, sur les glaces des pôles, sous les rayons torrides des

tropiques, dans toutes les régions intermédiaires, des milliers de voix répondront à sa voix : « Vive le Christ roi ! »

Au nom de Jahvé, les prophètes avaient en outre annoncé : « Ce royaume nouveau sera mon royaume. Il sera consacré à mon nom. Je serai alors le Dieu du monde entier. Au sein de toutes les nations, je me choisirai des prêtres. » Quelle audace inconcevable ! Imaginez-vous, Messieurs, chez les nomades perdus dans les steppes de l'Asie ou de l'Afrique, des illuminés s'en venant proclamer : « Notre dieu sera quelque jour le dieu de l'univers ! » Cette prédiction folle des Juifs est cependant pleinement réalisée. Sur toutes les terres du monde antique, le monothéisme a balayé les idoles ; sur les terres lointaines, il les fait reculer de jour en jour. Or, veuillez le remarquer, le dieu dont il a instauré le règne n'est pas celui d'une philosophie quelconque, grecque, romaine, persane, babylonienne ou hindoue ; c'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le dieu de David, car la Catholicité reconnaît pour créateur et maître unique celui qu'ont adoré les patriarches hébreux. Elle reçoit pour ses paroles les paroles mêmes qu'il leur a adressées. Elle l'adore sous les noms mêmes qu'il leur a révélés, avec cette seule différence, prédite d'ailleurs elle aussi, qu'une intimité plus grande s'est établie entre elle et lui, que l'amour filial a tempéré la crainte et qu'au lieu de l'appeler Jahvé Sabaoth, le dieu des armées, elle le nomme avec prédilection, comme Jésus lui a appris à le faire : « Notre père qui êtes aux cieux. »

Les voyants d'Israël avaient dit encore : « Le royaume à venir sera un royaume de justice et de sainteté. » Pensez-vous les trouver en défaut sur ce point, Mes-

sieurs? — Regardez la transformation morale opérée par l'Eglise.

Moïse avait admis la polygamie; elle l'a proscrite. Le divorce, cette gangrène de la société, elle l'interdit, même lorsque les Etats les plus policés le tolèrent ou le favorisent. La luxure qui la combat comme elle, sous quelque parure qu'elle se cache? La loi juive sanctionnait la peine du talion: œil pour œil, dent pour dent; à sa place, l'Eglise a proclamé la loi de la charité: « Traitez comme vous voudriez être traités vous-mêmes, sans distinction de races ou de classes, tous ceux qui souffrent. » Elle va jusqu'à dire, avec Jésus: « Aimez vos ennemis; faites du bien à qui vous hait; priez pour qui vous persécute^e. » Les rites méticuleux et les hécatombes, qui favorisaient la conception d'une justice tout extérieure, elle les a supprimés. Elle a ramené la piété aux deux lois essentielles: aimer Dieu de toute son âme; aimer le prochain comme soi-même^f. Le seul sacrifice qu'elle maintienne est l'oblation pure entrevue par Malachie: il consiste à remettre chaque jour sous les yeux du Père Eternel et sous les yeux des fidèles le Christ qui s'offrit sur la Croix pour le salut de ses frères.

Objecterez-vous les fautes dont se rendent coupables bien des croyants? Faites, faites-le donc! Mais dites ensuite si Dieu pouvait supprimer la liberté, s'il avait promis de le faire, s'il convient de reprocher à son Eglise des errements qu'elle condamne comme aucune autorité ne les condamne sur terre et si vous êtes en droit d'oublier ce qu'elle a fait, sous tous les cieux, pour la régénération des familles et des Etats, les myriades d'œuvres charitables qu'elle a

e. *Matthieu*, v, 44-48; *Luc*, vi, 27-36.

f. *Matthieu*, xxii, 37-40.

fait germer, les légions de martyrs, de vierges, de confesseurs qu'elle a suscitées, qu'elle suscite encore pour l'honneur commun de Dieu et de l'Humanité! Pour n'avoir pas abouti à faire de la terre un paradis, cette transformation des mœurs est-elle moins réelle? Est-elle moins étonnante, parce qu'il reste trop aisé de voir vers quels égoïsmes, quelles violences, quelles fanges notre nature tend de son propre poids? Cependant elle a été prédite, quand rien ne permettait de la prévoir. Prédite, elle est aujourd'hui réalisée.

Le Messie enfin devait inaugurer une ère de prospérité et de félicité. — C'est ici que des sceptiques, s'il s'en trouvait parmi vous, Messieurs, pourraient espérer une victoire facile. Entendus au sens matériel qu'ils suggèrent de prime abord, certains oracles messianiques ne sont pas accomplis¹⁹. C'est vrai; mais quelle raison évidente oblige à les interpréter de la sorte? Comme la richesse et les avantages terrestres ne sauraient être le but principal de Dieu, il est clair que l'objet principal des prophéties est ailleurs; et si, quant à l'essentiel, — la fondation d'un royaume spirituel, l'inauguration d'une forme de religion plus pure, — la réalisation est certaine, une erreur même sur des points accessoires est de toute invraisemblance. Le sens véritable doit être différent.

Le voici, ce semble; je vous l'ai fait entendre, dès le début de ce discours.

Défendez-vous à un père, Messieurs, de parler à son enfant le seul langage qu'il comprenne, de lui dire, par exemple, lorsqu'il joue encore sur ses genoux: « Si tu m'obéis toujours, je te donnerai plus tard des jouets plus beaux encore et des friandises plus savoureuses? » Pourrait-il lui faire comprendre vraiment les joies auxquelles il songe, à savoir celles de

l'étude ou celles dont inonde la conscience une vie toute d'honneur et de dévouement?

Dès lors, prétendez-vous interdire à Dieu la même ruse ou plutôt la même prudence à l'égard d'un peuple grossier, opprimé par ses vainqueurs et soucieux avant tout de retrouver ses vergers, ses vignes, ses troupeaux? Vous seriez en droit de le faire, certes, si Dieu ne répandait pas dans les âmes qui lui sont fidèles, et cela dès ici-bas, voire au milieu des pires épreuves amenées par le conflit des passions humaines, des consolations qui compensent toutes les souffrances. Or, j'en atteste ses serviteurs les plus dévoués, les saints, dont le témoignage est seul recevable en cette matière, en est-il un, un seul, qui puisse dire: « La paix promise, je ne l'ai pas connue; Dieu m'a trompé! » Ce démenti donné aux prophéties, je l'ai cherché dans les livres, je l'ai cherché parmi les vivants; je ne l'ai pas encore rencontré.

CONCLUSION

Parvenus au terme de cette étude, ne devons-nous pas conclure, Messieurs: « Jésus ayant réalisé toutes les prophéties est vraiment le messie annoncé aux patriarches, l'exécuteur prédestiné des plans divins? »

De ce raisonnement très simple que pourriez-vous contester?

. Les promesses? — Mais nous les avons empruntées aux ennemis jurés du Christ et de son Eglise, les Juifs. En substance, ils les interprètent comme nous, puisqu'ils attendent encore, sauf dans les cercles pénétrés par le modernisme, un sauveur qui relève le trône de David, établisse le règne universel de Jahvé, un culte saint, des temps de prospérité²⁰.

Nieriez-vous la transcendance de ces oracles, l'inspiration surnaturelle qui a provoqué leur rédaction?

— Mais il ne servirait de rien. Inspirés ou non ces textes existent. Même si vous contestiez qu'ils remontent jusqu'aux auteurs dont ils portent le nom, il vous faudrait avouer qu'ils étaient édités, traduits et vénérés au moins un siècle avant notre ère ²¹.

Refuseriez-vous de reconnaître que ces prédictions ont été réalisées? — Mais la vie, la mort, la résurrection de Jésus, l'expansion de l'Eglise qui se réclame de lui, le règne du monothéisme, la transformation morale que l'Evangile a effectuée et jusqu'à la paix des consciences chrétiennes sont des faits, les faits mêmes qui avaient été prédits et qu'il est impossible de ne pas voir, à moins de porter un bandeau sur les yeux ^g.

C'est le cas des Israélites, Messieurs; mais n'attendez pas qu'après avoir, tout à l'heure, exalté leurs mérites, je vous invite à jeter sur eux l'anathème. Quelque haine que nourrissent contre nous certains d'entre eux, pouvons-nous oublier que nous leur devons ces textes sacrés où notre foi s'alimente, que leur dieu est notre dieu, que le Christ, notre espérance, est issu de leur race, *ex quibus est Christus secundum carnem* ^h? Un crime affreux pèse sur leurs destinées, celui du Calvaire; mais s'ils ont crié dans leur folie: « Que ce sang retombe sur nous et sur nos enfants! », ce sang nous a régénérés, ce sang, le Christ l'a offert pour eux comme pour nous. Héritiers des promesses qui avaient consolé leurs pères, prions plutôt, comme saint Paul, pour que leurs yeux s'ouvrent à la lumière, afin que, le jour où le Fils de l'homme, accomplissant le dernier acte annoncé par les prophètes, reviendra sur les nuées du ciel juger les vivants et les morts, avec nous ils aient part à son triomphe pour l'éternité!

g. II Corinthiens, III, 16.

h. Romains, IX, 5.

BIBLIOGRAPHIE

Dans la conférence qui précède, on ne pouvait évidemment songer à citer (encore moins à commenter) *tous* les textes relatifs au Messie. On a visé seulement à donner une idée exacte du développement des espérances messianiques, au cours des âges, et de *quelques* prophéties caractéristiques. Pour plus de détail, le lecteur peut consulter spécialement:

Mgr MEIGNAN, *Les prophètes d'Israël, quatre siècles de lutte contre l'idolâtrie*, Paris, Lecoffre, 1893; *Les Prophètes et le Messie*, 2 vol., *ibid.*, 1893-1894. A rectifier, en plusieurs points, par les travaux plus récents du R. P. CONDAMIN, *Le livre d'Isaïe*, *ibid.*, 1905; *Le livre de Jérémie*, *ibid.*, 1920; A. VAN HOONACKER, *Les douze petits prophètes*, *ibid.*, 1908; E. TOBAC, *Les prophètes d'Israël*, t. I, Lierre, Van In, 1919, t. II-III, Malines, Dessain, 1921.

Études moins développées, bien informées: J. TOUZARD, article *Juif* (peuple), DAFC, 1915, t. II, col. 1614-1651; *L'argument prophétique*, dans la *Revue pratique d'apologétique*, 1908, t. V, pp. 757-772; 1908, t. VI, pp. 346-357; 906-933, spécialement 1908-1909, t. VII, pp. 81-116; 731-750; L. DENNEFELD, article *Messianisme*, DTC, 1928, t. X, col. 1404-1568; reproduit, avec quelques retouches, dans *Le Messianisme*, Paris, Letouzey, 1929. On voudra bien tenir

compte, pour ces deux auteurs, des rectifications que nous indiquons dans la note 19, au sujet de l'imminence apparente des temps messianiques et des prophéties relatives à la prospérité temporelle.

NOTES

1. Malgré les précautions prises par la Sagesse divine, nombre de faux messies ont égaré certains Juifs. Voir la note 18. Qu'eût-ce été, si Dieu avait agi avec moins de prudence?

2. *Genèse*, XIII, 15. « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité [celle du serpent] et sa postérité; elle te *brisera* la tête et toi tu lui *dresseras des embûches* au talon ». Dans cette traduction, faite d'après la Vulgate, elle peut se rapporter soit à la femme, soit à sa postérité; dans le texte hébreu, le sujet est certainement la postérité de la femme. Dans les deux parties de la phrase, le texte hébreu emploie un même verbe, qui, de fait, a les deux sens, *guetter* et *briser*; la Vulgate a traduit, dans le premier membre, *briser*; dans le second, *dresser des embûches*.

Ce qui est promis en ce passage, c'est: 1° *une certaine amitié* entre l'homme et Dieu, car Dieu ne peut punir le tentateur et procurer qu'il soit haï, à moins que lui-même, principe du bien, ne soit aimé; 2° *une certaine victoire* de l'homme, car s'il s'agissait seulement d'une haine réciproque, le tentateur ne recevrait pas le châtiment spécial que le Créateur entend lui signifier, en raison de sa culpabilité spéciale; au surplus qui guette à la tête écrase, qui guette au talon ne peut guère que blesser. La Vulgate, tenant compte de l'intention manifeste du Créateur, a donc pu légitimement traduire dans le premier membre *briser*, dans le second *dresser des embûches*.

La promesse est très vague. Il est juste d'observer toutefois que *la postérité de la femme* ne peut vaincre, à moins que *l'un de ses représentants* ne parvienne à écraser la tête du serpent. C'est ce qui a conduit les Juifs, dès les

temps anciens, à voir en ce passage l'annonce d'un vainqueur individuel, le Messie.

Sur ce texte, J. CORLUX, *Spicilegium dogmatico-bibli-cum*, 2 vol., Gand, C. Poelman, 1884, t. I, p. 347 sq.; L. DENNEFELD, DTC, 1928, t. X, col., 1409-1412; *Le messianisme*, p. I, c. I, § 1, pp. 15-20.

3. *Genèse*, xxxii, 28. — Le personnage mystérieux avec lequel Jacob a lutté toute la nuit et que le prophète Osée appelle un ange (*Os.*, xii, 3-4), lui dit, avant de le quitter: « On ne t'appellera plus du nom de Jacob, mais du nom d'Israël, parce que, si tu as été fort contre Dieu, combien plus prévaudras-tu contre les hommes! »

4. *Genèse*, xlix, 8-10. — Sur ce texte, J. CORLUX, *Spicilegium*, t. I, pp. 456-474; L. DENNEFELD, DTC, 1928, t. X, col. 1415-1418, *Le messianisme*, p. I, c. I, § 4, pp. 26-30.

5. Je dois la traduction plus précise de ce passage à un hébraïsant très distingué, qui a bien voulu revoir ces pages, le R. P. Jean CALÈS.

6. Voir spécialement les psaumes 2, 15, 21, 44, 68, 71, 109 — et les paroles de David mourant, II *Rois*, xxiii, 1-7. — Sur le messianisme des psaumes, M.-J. LAGRANGE, dans *Revue biblique*, 1905, pp. 39 sq.; 188 sq.; plus brièvement J. TOUZARD, DAFC, 1915, t. II, col. 1630-1631; A. VACCARI, *ibid.*, 1924, t. IV, col. 486-492; L. DENNEFELD, DTC, 1928, t. X, col. 1455-1465, 1505-1510; *Le messianisme*, p. I, c. IV, § 10, p. 95-113; c. V, § 10, p. 181-191.

7. A. VAN HOONACKER, *Les douze petits prophètes*, p. 388-390.

8. A. CONDAMIN, *Le livre d'Isaïe*, p. 58-59, 59-73.

La traduction du texte « *Ecce virgo concipiet, la vierge enfante* », *Is.*, vii, 14, contestée par les critiques rationalistes, a pour elle les raisons exégétiques et historiques les plus graves. Sur ce sujet, voir J. CORLUX, *Spicilegium*, t. I, p. 394-421; A. VAN HOONACKER, *La prophétie relative à la naissance d'Immanu-el*, dans *Revue biblique*, 1904, pp. 213-227; J. CALÈS, *Le sens de Almah, en hébreu*, dans *Recherches de science religieuse.*, 1910, t. I, pp. 161-168;

cf. 1922, t. XII, pp. 169-177; A. CONDAMIN, *Le livre d'Isaïe*, pp. 67-69.

9. A. CONDAMIN, *Le livre d'Isaïe*, pp. 318-323.

10. A. CONDAMIN, *Le livre de Jérémie*, p. 27.

11. D'après cette opinion, le livre de DANIEL, ou du moins une partie de ce livre, par un artifice littéraire qu'on retrouve dans plusieurs apocalypses juives, décrirait des événements passés comme s'ils étaient encore à venir. En fait, il prophétiserait seulement, au cours de l'odieuse persécution déchaînée par ANTIOCHUS EPIPHANE, la fin prochaine de ce prince, la restauration d'Israël, l'imminence des temps messianiques, le triomphe de Jahvé et de son Messie aux derniers jours du monde. L'auteur final du livre serait donc contemporain des Macchabées.

Cette interprétation, dégagée de tout préjugé rationaliste, est soutenue par le R. P. LAGRANGE, *Revue biblique*, 1904, pp. 409-520; M. L. BIGOT, DTC, 1911, t. IV, col. 55-103 (sur les 70 semaines, col. 75-103); à leur suite par MM. J. TOUZARD, DAFC, 1915, t. II, col. 1633; L. DENNEFELD, DTC, 1928, t. X, col. 1497-1505; *Le messianisme*, p. I, c. v., § 9, pp. 168-181.

12. Les textes qui peuvent suggérer l'idée d'un messianisme babylonien, égyptien, gréco-romain, persan, etc. ont été collectionnés et interprétés de façon très critiquable par le prof. H. LIETZMANN, *Der Weltheiland*, Bonn, Marcus, 1909, et surtout par le prof. A. JEREMIAS, *Die ausserbiblische Erlöser-Erwartung*, Berlin, Hochweg, 1927. — On trouvera les plus importants judicieusement étudiés par le Dr E. KREBS, *Heiland und Erlösung*, Fribourg, Herder, 1914, 1^{re} conférence, pp. 5-27; 140-146; le Dr L. DUERR, *Ursprung und Ausbau der israelitisch-jüdischen Heilands-Erwartung*, Berlin, Schwetschke, 1925; L. DENNEFELD, DTC, 1928, t. X, col. 1552-1564, et dans son livre *Le Messianisme* (1929), p. II, c. III, pp. 268-289.

13. Sur la théorie des *avatars*, voir II^e conférence, note 1.

14. Voir L. DENNEFELD, DTC, 1928, t. X, col. 1558-1560;

M. J. LAGRANGE, article *Iran*, DAFC, 1914, t. II, col. 1128-1135.

Quant au prétendu fragment zoroastrien de Turfan utilisé par M. R. REITZENSTEIN dans son livre *Das iranische Erlösungsmysterium*, Bonn, Marcus, 1921, un critique très autorisé, le Dr K. GELDNER, estime que, ni dans sa substance, ni dans son remaniement manichéen, il n'est zoroastrien; *Theolog. Literaturzeitung*, 1922, t. XLVII, col. 124.

15. Un exemple topique est celui de la IV^e églogue de VIRGILE. Elle a bien, en quelques traits, une teinte « messianique »; mais il est difficile de dire quelle influence elle a pu exercer. Voir L. DENNEFELD, DTC, 1928, t. X, col. 1561-1564; *Le Messianisme*, pp. 283-288, et l'explication vraisemblablement définitive de J. CARCOPINO, *Virgile et le mystère de la IV^e églogue*, Paris, 1930: VIRGILE s'inspirerait des spéculations néo-pythagoriciennes sur la Grande Année.

Est-il injuste d'incriminer chez certains savants des tendances extra-critiques ou des préjugés, lorsqu'on lit par exemple les lignes suivantes du Dr O. GRUPPE: « Toute cette direction de pensée [du messianisme gréco-romain] ne nous est attestée que par un poème unique, qui date de l'an 40, la IV^e églogue de Virgile... », puis, après quelques efforts pour trouver à VIRGILE des devanciers: « Si modiques soient les traces que [de telles gens] aient laissées derrière eux, à mon avis toutefois il ne peut faire de doute que, dès le I^{er} siècle avant J.-C., l'attente angoissée d'une amélioration fondamentale du monde devenu mauvais, l'espérance d'une immédiate purification et rédemption du monde par un Homme-dieu, étaient largement répandues, même en dehors du Judaïsme »; *Griechische Mythologie*, Munich, Beck, 1897-1906, pp. 1491-1492.

Est-il bien sûr qu'un poète, désireux de payer à quelque Mécène sa dette de reconnaissance, se fasse nécessairement l'interprète des aspirations profondes de son temps ou des siècles passés?

16. Sur la promesse « d'un prophète » énoncée peu avant ces paroles, *Deutéronome*, XVIII, 15-19, et sur son sens messianique, J. CORLUIX, *Spicilegium*, t. I, pp. 447-455.

Rapprocher de *Deut.*, XVIII, 20-22, ce défi d'ISAÏE aux faux dieux:

Qu'ils approchent et nous prédisent
 Ce qui arrivera !
 Le passé, comment l'ont-ils prédit ?
 Nous l'examinerons !
 Ou l'avenir qu'ils nous l'annoncent !
 Nous en verrons l'issue !
 Annoncez ce qui sera plus tard,
 Et nous saurons que vous êtes des dieux !
 Allons, bien ou mal, faites quelque chose,
 Et nous pourrons nous mesurer !

Isaïe, XLI, 21-24; trad. A. CONDAMIN, *Le livre d'Isaïe*, p. 248.

17. Sur le monothéisme d'Israël et ses relations avec le messianisme, J. TOUZARD, article *Juif*, DAFC, 1915, t. II, col. 1566-1614; 1638-1639.

18. CELSE va jusqu'à dire qu'il y eut « une infinité » de faux messies (grec, *múrioi*). ORIGÈNE critique son exagération et en cite quelques-uns; *Contre Celse*, l. I, n. 57, PG, t. XI, col. 765; édit. P. KOETSCHAU, t. I, p. 108. Il y en eut d'autres dont les noms ne nous sont pas parvenus.

Sur les dernières crises d'Israël et sur le rôle qu'y jouèrent les idées messianiques, voir le R. P. LAGRANGE, *Le Messianisme chez les Juifs*, Paris, Lecoffre, 1909, p. I, c. I, pp. 7-27; p. IV, c. III, pp. 301-331.

Sur les faux messies, A. M. HYAMSON, dans ERE, 1915, t. VIII, p. 581-588. — Sur le messianisme récent, J. BONSIRVEN, *Sur les ruines du temple*, Paris, Grasset, 1928, c. VI, pp. 174-195.

19. Les promesses de félicité temporelle sont particulièrement accentuées dans certains écrits non-canoniques publiés peu avant et peu après l'époque évangélique. Voir, sur cette littérature, le R. P. LAGRANGE, *Le Messianisme chez les Juifs*, pp. I et II, pp. 37-265; M. L. DENNEFELD, article *Messianisme*, DTC, 1928, t. X, pp. 1511-1534; *Le Messianisme*, pp. 193-236. Il serait toutefois exagéré de prétendre que ces conceptions résument à elles seules toutes les idées messianiques ou encore qu'elles aient modelé de façon prédominante la pensée des premiers disciples, préoccupés avant tout de fins religieuses et habitués à invoquer, comme Jésus lui-même, la littérature canonique, « l'Écriture ». Il en faut dire autant des idées eschatologiques

qui tiennent une place très large dans les apocryphes.

Il reste toutefois que l'idée de félicité temporelle est exprimée même dans la littérature canonique et que les textes ne peuvent être considérés comme formulant *toujours* des promesses *conditionnelles*. Une telle solution ne vaut que pour quelques-uns.

Sur cette difficulté et sur celles que soulève l'accomplissement des prophéties en général, voir J. TOUZARD, dans *Revue pratique d'apologétique*, 1908, t. VII, pp. 88-98; et DAFC, 1914, t. II, col. 1639-1651; L. DENNEFELD, DTC, 1928, t. X, col. 1564-1568; *Le Messianisme*, p. II, c. iv. p. 290-297. Nous nous séparons de ces auteurs, on va le voir, sur deux points de quelque importance (l'imminence *apparente* des temps messianiques et la valeur *conventionnelle* des descriptions relatives à la félicité temporelle).

Distinguons tout d'abord les difficultés relatives 1. *au temps* des réalisations, 2. *à l'objet* des prophéties.

1. A lire nombre de prophéties, on pourrait croire que l'époque messianique et les derniers jours du monde suivront *immédiatement* la fin de telle persécution présente. Mais on peut dire que c'est là *pure apparence*, provenant du manque absolu de perspective commun à tous les prophètes: ils voient dans l'avenir la restauration et le jugement des derniers jours comme certains; ils les annoncent comme tels, sans se préoccuper de préciser les intervalles qui les séparent et l'on peut dire même, avec vraisemblance, sans les discerner exactement. Ils parlent donc *comme si* ces divers événements se suivaient de près. Se trompent-ils pour autant et trompent-ils? — On peut concevoir que la révélation divine leur fasse entrevoir la restauration d'Israël et le jugement, *dans l'avenir, comme certains*, et rien de plus. En pareil cas, les prophètes ne trompent pas, à moins qu'ils ne disent plus qu'ils n'ont vu; mais il est peu vraisemblable que ces hommes aient voulu affirmer plus qu'ils ne savaient et l'on constate de fait que les précisions décisives qu'ils apporteraient en pareil cas font absolument défaut. On constate *une apparence*, rien de plus. Cette apparence de réalisation imminente peut exciter leur zèle et celui de leurs auditeurs: c'est, pour Dieu, une raison suffisante de

la permettre, en réservant à plus tard les précisions utiles. D'autres révélations, par exemple sur la conversion des nations et sur la perpétuité du règne messianique, donnent d'ailleurs suffisamment à entendre que de larges intervalles sépareront l'ère messianique et le jugement général ou la parousie.

2. Pour ce qui concerne l'objet des révélations, quelques distinctions paraissent utiles.

a. On concédera vraisemblablement sans peine que des idées comme celles de *restauration davidique*, *royaume davidique*, *perpétuité du culte de Jahvé*, etc., ont pu être révélées aux prophètes et annoncées par eux sous cette forme, alors que Dieu entendait les réaliser dans un sens que peut-être ils ne prévoyaient pas, c'est-à-dire, par un héritier réel de David, le Christ, mais dans ce royaume très spécial qu'est l'Eglise. Ce que nous avons dit plus haut trouve encore ici son application. Les prophètes ne se seraient trompés que s'ils avaient exprimé des précisions propres à exclure ce mode de réalisation. Or, elles font défaut. Si donc leurs auditeurs ont entendu leurs paroles dans un sens trop rigide, eux seuls sont responsables de l'erreur. On conçoit encore que Dieu ait évité des précisions inutiles, voire troublantes pour ce peuple égoïste et grossier; voir plus haut, pp. 130-131.

Les prophètes ont-ils pu partager ces erreurs? — Rien ne prouve qu'ils l'aient fait; mais, ces erreurs supposant une interprétation personnelle, ils n'auraient pu se prononcer en ce sens qu'à *titre personnel*, comme particuliers, non *comme prophètes*. Leur prudence les en dissuadait; si néanmoins ils ont cédé à la tentation, il suffit qu'ils n'aient pas formellement exprimé cette idée pour qu'on ne puisse accuser leurs prophéties. Ils ne l'ont pas exprimée.

b. Restent les promesses de prospérité temporelle.

On pourrait dire que les auteurs des Livres Saints à tout le moins ont usé, en cette matière, consciemment et constamment, d'un langage métaphorique ou figuré. En ce cas, les images les plus matérielles signifieraient, au sens direct visé par les écrivains, donc au sens littéral, *des biens spirituels*. Cette solution est fort commode, mais rien ne prouve qu'elle vaille au moins pour tous les cas.

Elle suppose d'ailleurs gratuitement, chez les prophètes, des idées très précises sur les biens à venir; les images très matérielles dont ils se servent les rendent peu vraisemblables.

S'ils ont pris ces images au sens matériel, évidemment ils se sont trompés et ils ont trompé.

L'hypothèse d'une telle erreur, il convient de le noter, se présente dans des conditions très différentes, selon qu'on la considère du point de vue *critique* ou du point de vue *théologique*.

Du *point de vue critique* (ou purement historique), on pourrait admettre sans inconvénient qu'ils se soient trompés. Comme l'essentiel de leur prédication vise sûrement les intérêts religieux, comme sur ces points essentiels la réalisation de leurs oracles est manifeste, l'erreur ne porterait que sur des points accessoires, secondaires. On pourrait dire que ces images matérielles n'étaient qu'une « gaine provisoire » de leur enseignement, le revêtement humain d'une pensée vraiment divine. Constamment, en matière de critique historique, on est amené à conclure: vérité quant à la substance, erreurs quant aux détails. L'accomplissement des prophéties, quant à l'essentiel, demeurerait un fait humainement inexplicable.

De manière plus judicieuse toutefois, on conclurait: si l'intervention divine est certaine, il est bien peu vraisemblable qu'une erreur formelle se soit introduite, si secondaire qu'elle soit.

Du *point de vue théologique*, toute erreur proprement dite est simplement inadmissible. Du moment, en effet, que l'on tient les Livres Saints pour *inspirés*, il devient impossible d'y supposer aucune assertion formellement fausse: tout ce que l'auteur affirme, au sens même où il l'affirme (et en ce sens seul), est parole de Dieu, donc infailliblement vrai. La difficulté demeure donc tout entière.

Il importe toutefois d'exclure certaines conceptions trop rigides, soit de *la révélation*, par laquelle Dieu communique à ses intermédiaires des connaissances nouvelles, soit de *l'inspiration*, par laquelle il les aide à concevoir correctement et à exprimer sans mélange d'erreur les doctrines ou les faits qu'ils ont pu apprendre par les

voies communes. Dans l'usage théologique, ces deux notions sont distinguées avec soin. Or, il peut y avoir révélation, sans que soient manifestés au voyant les derniers détails des événements à venir. Dieu peut se contenter de lui montrer en plein relief certaines de leurs caractéristiques et le laisser libre de les traduire à sa manière. Cette traduction pourrait être défectueuse. Elle l'est parfois dans les révélations sans caractère officiel ou « privées ». Lorsqu'il s'agit de révélations qui doivent servir de règle à la foi commune et prendre place dans les « Livres Saints », l'inspiration intervient alors pour prévenir ces errements; encore n'est-elle pas nécessairement *une dictée* de chaque mot.

Observons en outre qu'il y a un milieu entre la description (ou la prédiction) *fausse* et la description à la fois *vraie* et *détaillée*. C'est la description *vraie* mais à *quelques égards confuse*.

Notons enfin qu'il y a un milieu entre la *métaphore consciente* ou le style volontairement allégorique et le *sens matériel* des expressions employées: c'est le *style convenu*, consciemment imprécis, parce qu'il emploie des locutions toutes faites, sans expliquer leur portée exacte.

Dans ces conditions, on peut concevoir que Dieu se borne à révéler à ses intermédiaires *l'idée générale de bonheur, de félicité* (comme nous avons dit qu'il pouvait se borner à révéler celle de *restauration future*, sans préciser le temps) et qu'il collabore seulement à l'expression de cette idée, en laissant ses intermédiaires user provisoirement des images banales, les plus aptes à la rendre intelligible et aimable à leurs auditeurs. Celles dont se sont servis les prophètes pour traduire la félicité messianique, comme celles dont ils ont fait usage pour décrire les cataclysmes des derniers jours, sont manifestement de ce genre. Dès lors, les prophètes ne se trompaient pas en les employant: ils ne leur attribuaient qu'un sens général, approximatif, et parlaient le seul langage que leurs contemporains pussent comprendre. Si nous les prenions au pied de la lettre, l'erreur serait donc exclusivement notre fait, comme il arriva à la plupart des Juifs.

20. Sur les spéculations juives relatives à l'avènement du Messie, voir l'exkursus très érudit de H. L. STRACK et P.

BILLERBECK, *Kommentar zum Neuen Testament*, t. IV, Munich, Beck, 1928, p. II, pp. 986-1015, le livre de Abba H. SILVER, *A History of messianic speculation in Israel, from the first through the seventeenth centuries*, New-York, Macmillan, 1927, et les réserves formulées à son sujet par le R. P. LAGRANGE, RB, 1929, pp. 138-140.

Pour une vue sommaire, J. BONSIRVEN, *Sur les ruines du temple*, c. VI, pp. 174-195.

21. Voir E. MANGENOT, article *Septante* (version des), DB, 1911, t. V, col. 1630-1634.

V° CONFÉRENCE

LA RÉSURRECTION DE JÉSUS
ET LA CRITIQUE

6 avril 1930

*Solvite templum hoc et in tribus diebus
excitabo illud.*

Détruisez ce temple ; en trois jours je
le relèverai.

S. Jean, II, 19.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

Les évangélistes et les apôtres ont été d'une maladie insigne ou d'une conviction vraiment extraordinaire, puisqu'ils se sont manifestement exposés à ruiner leur cause, alors qu'ils étaient assurés de la faire triompher. Pour démontrer que leur maître était le Messie, ils pouvaient en effet se contenter d'établir ou bien, — nous l'avons vu, — qu'il avait expressément revendiqué ce titre et qu'il avait accompli les prophéties, ou bien, — nous le prouverons l'an prochain, — qu'il avait opéré des miracles éclatants. Cependant, avec la dernière insistance, ils ont attiré l'attention sur sa résurrection. Ils ont même tout risqué, peut-on dire, sur la vérité de ce prodige, puisqu'ils ont affirmé, à maintes reprises, que Jésus l'avait prédit et l'avait présenté comme un signe décisif de sa mission¹. Dès lors, ou le Christ n'a jamais tenu ces propos — et l'imprudence même d'un tel mensonge, aussi bien que l'évidente loyauté de ses disci-

ples, nous interdit de le supposer, — ou, les ayant tenus, il ne peut être regardé ni comme envoyé de Dieu ni, à plus forte raison, comme Fils de Dieu, s'il n'est pas sorti vivant du tombeau.

Est-il nécessaire, Messieurs, de souligner davantage la gravité du problème qui va nous occuper? Si le miracle de Pâques n'a pas eu lieu, la foi chrétienne est une illusion, puisque Jésus et ses disciples les ont intimement associés comme une preuve à sa conséquence. La certitude que nous pensions avoir acquise, après nos dernières conférences, ne peut être que l'effet d'un mirage. Nous nous sommes trompés!

Ces raisons vous expliquent pourquoi nous abordons la résurrection de Jésus avant ses miracles et ses prophéties. Il le faut, semble-t-il, tout d'abord, en raison de l'importance que lui-même et ses disciples lui ont attribuée; il le faut, en outre, parce que ce point éclairci en éclairera d'autres : le vainqueur de la mort, en effet, ne pourra plus être considéré comme un prédicateur quelconque, voire comme un illuminé; de sa part d'autres prodiges deviendront à tout le moins vraisemblables. Enfin, — cette assertion vous étonnera peut-être, — cet ordre est préférable, parce que le prodige de Pâques, à plus d'un égard, est plus facile à établir. Pour démontrer un miracle quelconque, en effet, il est indispensable de prouver, premièrement, que l'événement, en tant que fait sensible, est strictement historique, secondement, que les forces naturelles sont impuissantes à l'expliquer. Or, dans le cas de la Résurrection, cette seconde preuve est superflue, parce que, à son sujet, croyants et incroyants, pratiquement, sont en plein accord. Pensez-vous, en effet, que, depuis vingt siècles, les discussions sur la résurrection de Jésus seraient si passionnées, si ses

adversaires comme ses partisans ne jugeaient une explication surnaturelle inévitable, dès que la réalité du fait est concédée? Tout est là, par conséquent: oui ou non, Jésus, après une mort certaine, est-il réapparu plein de vie?

Dans ce débat capital, qu'attendez-vous de moi, Messieurs? Que je vous expose avec chaleur mes convictions personnelles? Que je trouve quelques accents lyriques pour célébrer cette merveille d'un cadavre arraché soudain à la corruption ou la gloire du crucifié rendu à l'amour enthousiaste des siens? Que je me répande en invectives véhémentes contre les mensonges stupides des Juifs, affirmant, sur le témoignage de gardes endormis, que son corps a été volé, ou contre les fantaisies de l'exégèse rationaliste? Non, vraiment, je ne le puis croire! Ne seriez-vous pas aussi peiné que moi, si vous voyiez, au sortir de cette conférence, tels et tels incrédules, auxquels votre affection souhaite l'incomparable bonheur de la foi, baisser la tête avec tristesse ou murmurer avec ironie: « Nous pensions qu'il voulait prouver quelque chose! » Un seul point vous intéresse, je pense, un seul, celui que je dégageais tout à l'heure en pleine lumière: oui ou non, après l'avoir enfermé mort dans le sépulcre, a-t-on revu le Christ vivant, en chair et en os?

Pour l'honneur de la cause que je défends, comme par respect pour vous-mêmes, permettez-moi donc, aujourd'hui plus que jamais, de parler raisons et d'éviter développements et digressions oratoires. Allons aux preuves!

Nous considérerons successivement, si vous le voulez, trois arguments, trois arguments suffisants chacun à part. Ce sera la démonstration positive et directe. Nous la compléterons, dimanche prochain,

en examinant les théories et les objections principales qu'on lui oppose.

I. LE TÉMOIGNAGE DES ÉVANGILES

Nombre d'écrivains traitent la question de la Résurrection comme si les évangiles étaient les seuls documents que nous possédions sur le sujet, les seuls tout au moins dont il y ait à tenir compte.

Occupons-nous donc de ces textes d'abord¹.

Pour rendre nos conclusions plus acceptables même à des esprits prévenus, évitons de nous appuyer sur des opinions discutées. Les exégètes catholiques considèrent les trois premiers évangiles comme publiés, avant l'an 70, par saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, le quatrième vers la fin du 1^{er} siècle, par saint Jean. Nous n'arguerons ni de ces dates, ni de cette attribution. L'authenticité de divers passages est contestée; nous renoncerons à invoquer aucun d'entre eux, par exemple les derniers versets du troisième évangile, ou le dernier chapitre du quatrième. Voulez-vous davantage? Nous nous abstiendrons de faire valoir certains détails des textes qui nous rendraient la preuve beaucoup plus aisée, mais dont la précision même peut éveiller, chez certains esprits, quelque défiance, comme ce fait que saint Thomas, l'apôtre incrédule, a pu mettre le doigt dans les plaies de Jésus².

Ces concessions vous semblent-elles suffisantes?

Je les fais, Messieurs, par pure condescendance, mais aussi par fierté. La foi chrétienne n'en est pas réduite à ergoter sur des syllabes ou à marchander sur des dates. Rien ne l'oblige même à user de tous

ses avantages. Elle ne réclame qu'une seule chose: la rigueur critique.

Prenons-en les règles chez les historiens profanes, voire chez les adversaires de l'Eglise, et procédons comme ils le font, lorsque des intérêts confessionnels ne sont pas en jeu.

Une hypothèse est-elle proposée pour expliquer une série de témoignages, ils examinent si les caractères de ces récits lui sont ou non favorables. Agissons de même.

Personne aujourd'hui n'ose plus accuser les apôtres d'imposture, les évangélistes de mensonge réfléchi. Les rationalistes prétendent seulement que les uns et les autres ont été victimes d'illusions: sans doute, disent-ils, quelques disciples à la foi ardente *ont cru voir* le Christ, après la Pâque; les visions de leurs cerveaux exaltés ont été prises pour réelles; l'enthousiasme qui suivit n'a pas d'autre cause.

Soit, Messieurs! Mais, si cette hypothèse était fondée, le rôle prépondérant qu'aurait joué l'imagination dans les croyances des communautés primitives devrait se trahir par quelques indices, et d'abord par l'accumulation de détails merveilleux dans la description de la Résurrection. A quelle heure précise, par quelle action subite ou lente, au milieu de quelle assemblée d'anges ou de saints, l'âme du Christ avait-elle réveillé son corps lacéré? De telles questions devaient faire travailler les esprits... Or, du plus ancien des évangiles au plus récent, elles demeurent sans réponse. A l'aurore, disent-ils, la terre a tremblé; les gardes ont fui; on a trouvé le tombeau vide. C'est tout. Pour obtenir des renseignements plus précis, d'ailleurs fantastiques, il faut s'adresser aux écrits apocryphes que l'Eglise a rejetés³.

Si la théorie rationaliste était exacte, les apparitions du Christ devraient se ramener à un type bien caractérisé : celui de visions ou d'hallucinations collectives, telles qu'il s'en produit en des heures d'exaltation... Les évangiles nous présentent, au contraire, des fidèles découragés. A coup sûr, rien n'est plus vraisemblable que ce désespoir, trois jours après l'orage qui avait emporté le Maître; par ailleurs, rien ne prédisposait moins les esprits à imaginer un retour miraculeux de Jésus: l'attente angoissée peut en rigueur se donner ce dont elle rêve; mais la désolation ne peut suggérer que l'idée des pires malheurs. En outre, ce milieu, qui devrait être en effervescence et devrait accueillir avec transport l'annonce d'une résurrection, nous est décrit tout différent: les premières relations sur la disparition du corps et sur l'apparition du Christ à Madeleine le trouvent incrédule; il ne se rend que lorsque des hommes, Pierre en particulier, ont vu à loisir de leurs yeux⁴. Cela encore est naturel et fort croyable: une joie inespérée ne paraît jamais assez sûre à des esprits abattus par la fatigue, la tristesse et la peur; de plus, si tant est que les saintes femmes aient jamais eu le tempérament que gratuitement on leur prête, les gens grossiers qu'étaient les apôtres devaient être très peu portés à prendre leurs délires pour des réalités; enfin, les privilégiés habituels de Jésus, les Douze, devaient tenir pour suspectes des faveurs dont ils n'auraient pas été les premiers à bénéficier.

L'opposition entre ce que l'hypothèse de visions imaginaires nous faisait prévoir et ce que les textes nous offrent est si nette, que divers rationalistes ont cherché à rendre leur théorie plus acceptable. Peu à peu, disent-ils, on a retouché les récits primitifs, pour donner à la preuve quelque chose de plus consistant;

on a rendu les visions plus matérielles et plus convaincantes... Prêter aux évangélistes ces modifications malhonnêtes, — n'est-il pas vrai? — cela revient à dire: « Les textes évidemment nous contredisent; mais il suffit de les corriger pour qu'ils nous deviennent favorables et, pour les corriger, il suffit de revenir subrepticement aux accusations de duplicité et de mensonge ». N'insistons pas! Cela revient à dire d'ailleurs: « Ces temps étaient très crédules, puisqu'ils ont pris pour des apparitions des visions imaginaires; toutefois, pour que ces visions parussent des preuves acceptables, il a fallu leur donner l'aspect d'apparitions bien réelles, entourées de toutes les garanties que nous exigerions nous-mêmes. » C'est moins odieux, mais cela frise la plaisanterie!

Au surplus, si l'hypothèse rationaliste, même retouchée, répondait à la réalité, le nombre de ces prétendues apparitions devrait être considérable, puisque tout cerveau malade aurait pu avoir la sienne ou les siennes et puisqu'on les aurait rapportées, collectionnées, sans contrôle. Or, ce nombre est au contraire très restreint; les derniers venus des évangélistes ne paraissent nullement préoccupés d'enrichir leur série, mais seulement de citer quelques exemples probants; ce qui est plus étrange encore, la série la plus riche se rencontre précisément dans un texte qu'on s'accorde à regarder comme antérieur aux évangiles : l'épître de saint Paul aux Corinthiens⁵.

Vous en conviendrez, Messieurs, l'examen que nous venons d'entreprendre n'est guère favorable aux théories qu'on nous oppose.

Venons à la preuve décisive.

Les maîtres de la critique historique regardent comme démontrée avec certitude la substance d'un

récit, à la double condition qu'elle soit garantie, quelles que puissent être leurs divergences sur certains détails, par des témoins *indépendants et unanimes*⁶. Or, tels sont les évangélistes.

Leur indépendance est manifeste : écrivant à des époques et en des régions différentes, ayant chacun leur originalité et leur but propre, libres de choisir entre les traditions des diverses églises, traditions forcément très dissemblables si l'imagination a joué un rôle prépondérant, ils présentent les événements chacun à leur manière, sans utiliser ni la vision de saint Paul à Damas, ni même toutes les apparitions que cet apôtre avait couvertes de son autorité.

Leur accord toutefois demeure évident sur les points essentiels : sur la découverte du tombeau vide, tout d'abord (et ce fait est des plus graves, parce que, à lui seul, il est à peu près inexplicable, si le Sauveur ne s'est pas lui-même libéré de ses entraves, ni les Juifs, ni les fidèles n'ayant pu faire disparaître son corps), — ensuite sur le retour du cadavre à la vie, car tel est le sens très clair des prophéties qu'ils ont pris soin de rapporter, le sens qu'avaient compris ses ennemis et qui les décida à placer des gardes près du sépulcre; — ils sont d'accord enfin sur la réalité d'apparitions très calmes, prolongées, variées, convaincantes pour des gens de sens rassis, comme Pierre et les Douze.

De tels indices, Messieurs, suffiraient à déterminer une certitude partout ailleurs; mais ce qui rend unique le cas des évangélistes, le voici: c'est que ces quatre témoins ont été approuvés par les communautés chrétiennes les plus disparates, approuvés *uniformément*, c'est-à-dire partout, sans exception, *spontanément*, c'est-à-dire sans intervention de l'autorité suprême, *exclusivement*, c'est-à-dire alors que les églises rejetaient

des livres apocryphes bien plus séduisants par leurs légendes; — c'est encore que les hérétiques eux-mêmes, à l'exception des marcionites, n'ont pas cru pouvoir contester la véracité des évangiles. Tout cela je vous l'ai longuement exposé l'an dernier ⁷. Vous me dispenserez, je pense, d'en reprendre aujourd'hui le détail. Dès lors, convaincus par cet ensemble, vous avouerez que la vie et la mort de Socrate et de César elles-mêmes sont loin d'être garanties par des témoignages comparables à ceux qui entourent la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

Vous m'arrêtez, Messieurs. Sans mort incontestable, pas de résurrection assurée. Or, n'ai-je pas oublié précisément de prouver que le Christ avait expiré sur la Croix? C'est vrai; et voilà tout remis en question, au moment où nous pensions aboutir... Cette difficulté, toutefois, ne nous retiendra pas longtemps. Pour vous démontrer la mort de Jésus, je ne vous rappellerai ni le geste du centurion, ouvrant d'un coup de lance le cœur du supplicié ^a, ni les aromates déposés dans le tombeau en telle quantité qu'à eux seuls ils devaient provoquer l'asphyxie ^b. Ces détails, parce qu'ils sont trop probants, paraîtraient peut-être à quelques-uns d'entre vous inventés après coup, pour emporter conviction ⁸. Mais alors, direz-vous? — Alors, la mort demeure certaine pour une raison bien simple. C'est que nul homme n'a jamais été aimé comme Jésus l'a été. Jamais donc il n'eût été enveloppé de bandelettes, couché sur la pierre et scellé dans son sépulcre, si le moindre souffle de sa poitrine, le moindre battement de ses veines avaient laissé à ses intimes l'espoir le plus ténu de le sauver. Doutez-vous encore? Il me

a. Jean, xix, 31-37.

b. Luc, xxiii, 56; Jean, xix, 39-40.

reste un argument qui dispense de tout autre : jamais homme n'a été honni et redouté comme celui-là ; sur son agonie veillait la haine ; partant, quelle qu'ait pu être, en d'autres circonstances, la négligence des bourreaux, vous pouvez être assurés que les pharisiens et les scribes, qu'ils aient ou non suivi le cadavre jusqu'à la grotte où il fut déposé, ne purent quitter leur proie avant d'avoir acquis la conviction que la dernière parole ou le dernier râle entendu par eux-mêmes ou par leurs sbires, le dernier spasme perçu par leurs yeux ne seraient plus suivis d'aucun autre⁹.

Concluez, je vous prie. Nous nous sommes placés dans les conditions les plus défavorables ; nous avons emprunté nos principes de critique à la science profane la plus avérée ; nous avons évité toute subtilité d'exégèse. Malgré tout, comme garant de la mort du Christ, nous avons la haine, comme garants de son retour à la vie en chair et en os, des récits qui démentent par leurs caractères les hypothèses rationalistes, — une tradition qui, loin de s'accroître avec les années, se fige, — quatre témoins indépendants en plein accord, — derrière eux, sanctionnant leur parole si sobre, tandis qu'elles rejettent les rêveries des apocryphes, toutes les églises primitives, quels que soient leurs fondateurs. Si votre critique n'a pas deux poids et deux mesures, n'êtes-vous pas obligés de dire : « Le nombre et l'ordre des apparitions demeurent matière à discussion ; la chose est de moindre importance ; mais le fait capital, le fait que Jésus a été vu mort et vu vivant, vivant dans la même chair, ce fait s'impose comme un point d'histoire certain ! »

II. LE TÉMOIGNAGE DE SAINT PAUL

S'en trouverait-il parmi vous, Messieurs, pour refuser d'accepter les documents que nous venons d'étudier : les évangiles ? Il reste, grâce à Dieu, un témoin plus ancien, d'une autorité à quelques égards plus indiscutable : saint Paul. Il va nous conduire aux mêmes conclusions.

Par pure complaisance encore, renonçons à utiliser celles de ses épîtres dont certains critiques, rationalistes ou protestants, contestent encore l'authenticité. Nous demeurons à l'aise.

L'Apôtre, en effet, signale la Résurrection comme un des articles de foi que prêchent sans exception tous ses frères^c, article si essentiel qu'il ose écrire : « Si ta bouche confesse que Jésus est Seigneur et si ton cœur croit que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé^d. »

Comprenons cette insistance. Disciple des pharisiens, Paul a longtemps partagé leurs préventions. Il attendait un messie qui restaurât le royaume d'Israël et lui soumit les nations ; le programme de Jésus, tout différent en apparence, sa mort ignominieuse, surtout, l'ont révolté ; mais un jour la certitude de la Résurrection lui a ouvert les yeux ; à ce moment, il a compris le mystère de la Croix, le rachat du monde par la souffrance, et le mystère de Pâques, la glorification du Christ par sa victoire sur la mort. Ce dernier acte du grand drame, marqué par une intervention divine si manifeste, lui est apparu dès lors comme

c. I Corinthiens, xv, 1-11.

d. Romains, x, 9 ; iv, 24.

le sceau de Jahvé sur l'œuvre de Jésus, la consécration solennelle de sa mission.

Tenant la Résurrection comme un fait d'histoire indéniable, il en a fait, de façon très logique, le fondement de sa théologie et de sa mystique : Jésus, explique-t-il, né de David selon la chair, a été déclaré Fils de Dieu par son rappel à la vie, non qu'il ne possédât pas antérieurement cette dignité, mais en ce sens qu'elle a été promulguée au monde par ce coup d'éclat^e ; — puisqu'il est ressuscité, la rédemption n'est pas seulement chose faite, mais parachevée, consommée dans sa plénitude: nos âmes sont régénérées par la foi qui nous unit à lui^f et nos corps seront rendus à la vie à l'exemple du sien^g ; — l'immersion des néophytes dans les eaux du baptême peut donc être regardée comme une union symbolique à la sépulture de Jésus, et la renaissance sacramentelle qui la suit comme une union à sa résurrection^h.

Il est difficile, vous l'avouerez, de donner au miracle de Pâques un relief plus accusé¹⁰.

Soit, direz-vous. Mais ces bouts de phrases glanés dans quelques lettres, ces rognures de textes peuvent-elles nous autoriser, nous, à tenir pour assuré ce fait formidable d'un cadavre vidé de son sang, glacé par la mort, scellé dans sa tombe et restitué soudain à la pleine santé? — Bouts de phrases, rognures de textes! Oui, Messieurs, si vous découpez aux ciseaux, dans les écrits de saint Paul, les quelques passages que j'ai

e. Romains, I, 4; VIII, 34.

f. Romains, IV, 24-25; VIII, 10; X, 9-13.

g. I Thessaloniens, IV, 13-14; I Corinthiens, XV, 12-33; II Cor., IV, 14; Romains, VIII, 11.

h. Romains, VI, 4-6.

cités, si vous les placez dans le plateau d'une balance, à peine son fléau oscillera-t-il; si vous entassez d'autre part vos difficultés et vos doutes, de toute évidence leur poids l'emportera. Mais est-ce là de la critique! Pesez, je vous prie, au poids du sanctuaire, je veux dire avec un souci religieux de probité et de prudence, puisqu'il est au moins possible que Dieu soit intervenu en faveur de cet homme orné de tant de vertus, si merveilleusement annoncé par d'indubitables prophéties. Bouts de phrases et rognures de textes! Mais, regardez mieux: c'est presque toute la théologie de saint Paul que j'ai mise dans le plateau, oui, sa théologie entière, puisque j'ai résumé plusieurs de ses idées maîtresses. Regardez avec plus de soin encore. C'est un apostolat de trente ans, l'apostolat d'un homme qui, pour défendre ses idées, a peiné et souffert comme nul autre, de la part des païens, des Juifs et de quelques « faux frères », chrétiens judaïsants. Plus exactement, ce sont trente années de la vie de l'Eglise, puisque ces idées, quant à l'essentiel, ont constitué le fonds commun de la prédication primitive et puisqu'elles ont été ratifiées partout, même quant à leurs modalités accessoires, comme l'expression et la règle de l'orthodoxie. Dès lors, de quel côté doit pencher la balance, je vous prie?

Toutefois, si vous souhaitez une discussion plus serrée, nous allons l'entreprendre.

Le corps du Docteur des Gentils repose à Rome, sous l'autel majeur de la basilique dédiée à son nom, Saint-Paul-Hors-les-Murs. Réveillons-le.

Paul, témoin du Christ, souffrez que nous vous interroguions comme aux assises! Daignez nous répondre.

Passez-moi cette fiction, Messieurs. Elle serait puérile, si je ne m'obligeais à formuler précisément les

questions que vous souhaiteriez poser vous-mêmes et à ne mettre sur les lèvres du saint que des réponses ou consignées expressément dans ses écrits ou manifestement conformes aux pensées qu'il y exprime. Je m'y astreindrai; vous allez le voir.

Chétif, mais énergique et ardent comme aux jours de sa vie mortelle, le voici, je suppose, devant vous.

— Vous avez dit, ô apôtre, que Jésus était ressuscité. Vous vouliez signifier, assurément, qu'en dépit de l'excommunication dont le sanhédrin l'avait frappé, malgré la ruine apparente de son œuvre au soir de la Passion, il avait été reçu dans le sein du Père, qu'il y vivait couronné de gloire, intercédant pour ses disciples et les protégeant jusqu'au jour triomphal de son retour, la Parousie?

— Non pas! Cette survie glorieuse est le sort commun d'Abraham, le père des croyants, de Moïse, l'auteur de la Loi, des prophètes, de tous les justes. J'ai voulu dire, j'ai dit que l'âme du Christ, après trois jours, avait repris le corps même qu'elle avait quitté sur la Croix; j'ai parlé, au sens strict et pour Jésus seul, d'un retour physique à la vie.

— Cependant vous avez exprimé vous-même que son corps ressuscité était différent, glorieux, immatériel, spirituel ¹¹.

— En ce sens qu'il était doué de propriétés nouvelles, impassible et immortel, oui, certes! En ce sens que le Sauveur aurait repris une apparence de corps ou un autre corps, nullement! Sinon, me serais-je appliqué à prouver aux Thessaloniens et aux Corinthiens, par le fait évident de sa résurrection, que nous verrions, au jour du jugement dernier, nos propres corps, ces corps mêmes avec lesquels nous aurions souffert, res-

susciter incorruptibles et immortels comme le sienⁱ ?

— Espérance de votre foi, ô Paul ! Rêve de votre âme affamée d'immortalité !

— Dites plutôt chimère et folie, si Jésus n'a pas vaincu la mort ! N'ai-je pas averti les fidèles, dans les termes les plus clairs, que leurs espérances étaient sans fondement, si le Christ n'était pas sorti du tombeau, — que leurs parents défunts, baptisés au nom de Jésus, n'avaient rien à attendre de l'autre vie et que la foi chrétienne était vaine, si le miracle de Pâques n'était pas un fait avéré, — que nous étions, nous, apôtres, de faux témoins, des parjures, puisque nous attestions à la face de Dieu qu'il avait glorifié son messie, alors qu'il l'aurait abandonné à la pourriture^j !

— Votre sincérité n'est pas en cause, généreux apôtre ; mais notre critique a des exigences que votre temps n'a pas connues. Nous voulons être informés des détails, contrôler les traditions, et vous ne nous apportez que l'affirmation d'un fait : Jésus est ressuscité. Vous n'avez rien d'autre à dire. Cette première preuve si grave que mentionnent les évangélistes, la découverte du tombeau vide, vous, vous l'ignorez.

— Pouvez-vous conclure que je l'ignore, parce que je n'en parle pas dans mes lettres ? Après avoir enseigné de vive voix, devais-je, chaque fois que j'écrivais, reprendre le détail des événements ? Affirmant la preuve décisive, les apparitions, avais-je, moi, à mentionner cette preuve préliminaire et insuffisante, la découverte du tombeau vide ? Sur le point capital, les apparitions, me suis-je contenté d'à peu près ? J'en ai dressé une liste plus complète que tous les autres.

i. I *Corinthiens*, xv, 12-58 ; II *Cor.*, iv, 14 ; *Romains*, viii, 11 ; I *Thessal.*, iv, 13-14.

j. I *Corinthiens*, xv, 12-19.

J'ai précisé en quel ordre elles s'étaient produites. Ai-je invoqué des témoins suspects? De propos délibéré, j'ai exclu toute femme; je n'ai cité que des hommes de premier plan; j'ai pris soin de noter que, parmi les cinq cents frères témoins de la grande apparition, il en était encore de vivants? Ne devez-vous pas convenir que pareille manière de faire suppose un choix, un contrôle, des recherches ^k ?

— Nous le croirions, ô Paul, si vous n'aviez compté, parmi ces manifestations décisives, celle qui vous éblouit sur le chemin de Damas. Les autres apparitions du Christ ne sont donc, elles aussi, que des visions!

— Ma vision de Damas, pouvais-je la passer sous silence, quand on me reprochait de n'avoir pas vu le Christ? Mais, si je l'ai citée pour ce motif, en dernier rang d'ailleurs et comme la plus récente des apparitions, ai-je prétendu que celles dont bénéficièrent Pierre, Jacques, les Douze, les cinq cents, antérieures à l'Ascension, fussent à tous égards de même nature? Si j'ai énuméré ces manifestations successives, n'était-ce pas pour démontrer la Résurrection de façon évidente et pour que la foi des convertis ne dépendît pas d'une expérience qui m'était personnelle et que mes ennemis au moins pouvaient contester?

— Sans doute, Paul, sans doute! Mais ces apparitions à Pierre, à Jacques, aux Douze, aux cinq cents, vous les avez énumérées, parce qu'on les admettait autour de vous. Vous étiez d'autant moins porté à les discuter que votre expérience personnelle, par avance, vous inclinait à les juger authentiques. Dès lors, comment deviendraient-elles certaines pour nous, à ce seul titre que vous les avez rapportées?

k. I Corinthiens, xv, 3-9. Voir la note 1.

— Moi, après avoir partagé les préventions et l'incrédulité des pharisiens, exiger la foi pour des raisons que je n'aurais pas sues de tous points convaincantes! Moi, affirmer à la face de Dieu comme certains des faits douteux, peut-être faux! Ma doctrine et ma conduite ne sont-elles pas là pour protester contre une supposition si injurieuse? Mais ce contrôle, encore une fois, je me le suis imposé. Vous en avez la preuve dans le choix que j'ai fait parmi les apparitions, dans les précisions que j'ai apportées. Vous est-il d'ailleurs si difficile de voir quand et comment j'ai pu me renseigner? Dès ma conversion et au cours de mes voyages, j'ai pu connaître de nombreux récits et les comparer; neuf ans seulement après la Résurrection, j'ai passé deux semaines à Jérusalem, près de Pierre; je l'y revis encore avec Jacques quelques années plus tard. Au moins pour les apparitions que j'ai attribuées à ces deux apôtres, vous devez admettre, à supposer même qu'aucun de leurs disciples ne m'en eût jamais parlé, que j'ai pu les apprendre directement de leur bouche. Par une chaîne continue de témoignages, vous désirez remonter jusqu'aux faits. La chaîne que voici est ferme et courte: Paul, Pierre et Jacques, Jésus¹².

Arrêtons ici cet interrogatoire, Messieurs. Ayant porté sur les points essentiels, il suffit à éclairer votre jugement.

Hélas, si le grand apôtre, en toute vérité, avait pu se présenter devant vous, avec une ardeur plus passionnée il eût défendu sa cause! Il vous eût convaincus, comme il a convaincu tant de Juifs, de Grecs et de Romains moins bien disposés que vous. Mais sa voix s'est éteinte! Il ne subsiste de lui, selon son expression, que cette lettre indélébile, inscrite par sa

main dans le cœur de ses convertis et transmise jusqu'à nous, d'âme à âme, la foi des églises en la Résurrection, et le texte de ses épîtres copié et recopié d'âge en âge avec amour. Cette lettre vivante, vous pouvez, contre toute prudence, la tenir pour négligeable; ces textes morts vous pouvez, à votre fantaisie, les disséquer, les déformer. Laissez-moi le dire toutefois à ceux d'entre vous qui se permettraient de pareils procédés: ce jeu coupable ne peut avoir qu'un temps. Un jour viendra, à n'en pas douter, où le héraut du Christ que nous avons traité en accusé, revêtu lui aussi de sa chair glorifiée, se dressera contre vous comme un accusateur: « O critiques, dira-t-il, ô savants, vous réclamiez, pour vous laisser convaincre, des hommes étrangers aux illusions de la foi chrétienne. J'ai partagé, moi, les préjugés et les haines des pharisiens jusqu'à me faire persécuteur des premiers fidèles. Vous exigiez des individus proches des événements. Je vous ai cité, dès l'an 56, ceux que j'alléguais, depuis vingt ans déjà, dans mes prédications, ceux qu'invoquaient avec moi les premiers messagers de l'Evangile, Pierre et Jacques, que j'ai consultés moi-même, neuf ans après la Passion, et bien d'autres dont j'étais sûr. Vous souhaitiez des témoins, non pas isolés, obscurs, anonymes, mais de premier plan, discutés et contrôlés par d'autres. Or, qui donc, après Pierre, a été plus en vue que moi dans l'Eglise primitive? Qui plus jalouse, plus épié et cependant, quant à ces dogmes essentiels de la religion chrétienne, plus appuyé par le suffrage des Douze, par celui même des adversaires les plus acharnés de mon apostolat, les judaïsants? Vous vouliez des dépositions mûries, réfléchies? J'ai proclamé trente ans la même doctrine, au prix de souffrances sans égales; je l'ai finalement signée de mon sang. Cependant, vous

avez traité mes paroles comme les sornettes de la mythologie, le verbiage des rabbins ou les rêveries de dévotes. De cette légèreté ou de cette insincérité, comme j'en ai appelé jadis au tribunal de César, j'en appelle aujourd'hui contre vous au tribunal de Dieu ! »

Prévoyez ce réquisitoire, Messieurs. Sous une forme ou sous une autre, il sera formulé contre les négateurs de la Résurrection. Quand les apôtres et les martyrs ne réclameraient pas vengeance, la Justice Eternelle qui leur a imposé de subir de si redoutables souffrances, pour rendre témoignage à la Vérité, ne peut tolérer qu'on traite ensuite leurs croyances comme les illusions de cerveaux malades et des songes creux.

III. LE TRIPLE CHANGEMENT DANS JÉRUSALEM

Quelques-uns d'entre vous, Messieurs, estimeraient-ils peu décisifs les deux arguments que nous venons d'étudier ? — C'est peu probable ; mais enfin supposons-le. En pareil cas, un catholique pourrait leur dire : « Qu'à cela ne tienne ! Arrachez du Nouveau Testament et les épîtres de saint Paul et les derniers chapitres des quatre évangiles. Je consens à ne pas m'en servir. »

Cette concession est bien près de vous paraître excessive. En présence de ce livre mutilé dont le récit s'arrête à la Passion et reprend, avec les Actes des apôtres, aux débuts de l'Eglise, la situation de l'apologétique n'est-elle pas presque désespérée ? — Nullement, Messieurs ; elle demeure excellente, parce qu'il est aisé de démontrer que, pour rétablir la continuité entre les événements du Vendredi saint et ceux qui suivirent la Pentecôte, il est indispensable d'admettre, sinon toutes et chacune des apparitions rapportées par les évangé-

listes et par saint Paul, du moins le retour indubitable de Jésus à la vie. La situation reste même si favorable que nous pouvons l'aggraver de parti pris, en renonçant à utiliser les renseignements fort précieux que nous offrirait le livre des Actes. Empruntons uniquement à ce texte la date de la Pentecôte, qui marque le commencement de la prédication apostolique, et laissons-le¹.

Pour fixer notre opinion, il nous suffira de constater, tout d'abord, trois changements reliés par d'étroits rapports et survenus en même temps, chez les apôtres, dans le peuple de Jérusalem, chez les pharisiens, et d'observer, ensuite, qu'aucune explication ne peut rendre compte des trois changements à la fois, hormis le prodige qu'affirment précisément saint Paul et les évangélistes.

En premier lieu, examinons les faits avec grand soin.

Au soir de la Passion, apôtres et disciples sont découragés. Ils devaient l'être, vu le caractère pusillanime qu'ils avaient montré durant trois ans, — vu la disparition de leur maître, orateur, thaumaturge, gagnepain, âme et soutien de tous, — vu le discrédit qui s'attachait à sa cause, après l'excommunication lancée contre lui par le sanhédrin, sa mort ignominieuse, l'abandon total de ses amis, la poussée formidable de haine qui l'avait emporté, — vu surtout la ruine des espérances messianiques. On attendait de lui qu'il relevât le trône de David; pour trône, il avait obtenu la croix! Quelle désillusion! Quel échec irrémédiable, puisqu'il était mort, bien mort et que la pierre avait été scellée sur son sépulcre!

Or, cinquante jours plus tard, changement à vue! Ces pusillanimes, contre tout espoir humain, se remet-

1. Actes, II, 1-41. Voir la note 13.

tent à prêcher « le royaume » et cela (sans que rien les y oblige, puisque aucun réformateur religieux, aucun faux messie n'avait fait appel à pareil miracle) au nom de la résurrection de Jésus, — cela, avec une telle assurance que, durant une douzaine d'années, au lieu d'aller publier leurs rêveries dans quelque contrée lointaine, ils demeurent sur place, en présence des juges les plus aptes à les confondre: habitants de Jérusalem, Romains et pharisiens, auteurs responsables de la Passion, — cela, avec une telle obstination que ni la prison, ni les fouets, ni le martyre subi par quelques-uns d'entre eux ne peuvent les décider au silence¹⁴.

Ainsi, le Vendredi saint, l'Eglise semblait morte, descendue avec le Christ dans le tombeau. A quelques semaines de là, un afflux de sang a fait pénétrer dans ses veines l'ardeur, l'audace, l'enthousiasme. Comment? Pourquoi? Laissons ces questions pour l'instant. Un seul fait importe: l'Eglise est ressuscitée. Or, ce fait est incontestable. Il est hors de doute en effet que la prédication de l'Evangile est partie de Jérusalem, que de cette ville elle s'est propagée dans toutes les directions, non seulement par la voix de quelques apôtres, mais par celle de messagers nombreux, et que tous ont mis au premier plan le message de Pâques: « Jésus est réapparu plein de vie! »

Une transformation parallèle et aussi nette se discerne parmi les habitants de Jérusalem. Au jour du grand forfait, la foule est si lâche qu'elle laisse aux meneurs et à leurs suppôts toute liberté. Elle compte dans ses rangs des miraculés du Christ, des Galiléens gagnés à sa doctrine; cependant pas une voix ne prend sa défense. Rien de plus naturel, en somme: la suprême autorité religieuse avait excommunié Jésus et la faiblesse même dont il avait fait preuve justifiait en quel-

que sorte cet arrêt. On avait cru qu'il rétablirait le royaume d'Israël! C'était bien fini!

Or, cinquante jours après, quand les Douze annoncent la Résurrection, au cœur même de la Ville Sainte, les conversions se multiplient. Une communauté se forme qui devient, pour de longues années, le centre du mouvement chrétien. Ce revirement soudain s'opère, malgré l'évidence des faits récents, sous l'œil des sanhédrites, en dépit de la doctrine sadducéenne qui nie la résurrection des corps, nonobstant les persécutions immédiates, et voici plus étonnant peut-être, malgré l'abandon des espérances séculaires d'Israël, car si les apôtres présentent expressément Jésus comme le Messie, aucun d'eux cependant ne parle plus de royaume temporel. C'est un royaume spirituel qu'ils proclament; c'est la loi d'un prophète déshonoré par le supplice des esclaves... Et on les croit ¹⁵!

Un changement aussi curieux se constate parmi les princes des prêtres, les pharisiens et les scribes.

Leur puissance était telle, il y a un mois, qu'ils osèrent se saisir de Jésus, malgré l'afflux de pèlerins dont un bon nombre lui étaient favorables, et qu'ils parvinrent à obtenir une sentence de mort. Après la Pentecôte, ils ne sont plus que faiblesse et timidité. Ils avaient dit, quand ils réclamaient du procureur la permission d'aposter des gardes près du sépulcre: « Si l'on arrive à faire passer cet homme pour ressuscité, l'erreur sera pire que jamais! » Or, l'erreur abominable se répand. La fureur de ces gens doit être au comble; leur zèle pour les intérêts de Dieu doit les exciter à poursuivre les apôtres coupables d'avoir dérobé le corps, coupables, en toute hypothèse, d'une faute autrement grave: celle de présenter le Crucifié comme le Messie, bien plus comme le Fils de Dieu. L'enquête

est facile, sur les lieux mêmes, à si proche distance des événements, après les précautions prises. Non, ces audacieux n'oseront ni l'entreprendre, ni l'exiger de Pilate, ni même maintenir en prison ceux qui prêchent effrontément sous leurs yeux. Des scrupules de délicatesse les arrêteraient? Est-ce croyable? Alors, d'où viennent l'indécision et l'incohérence de leur conduite¹⁶?

Voilà les faits, Messieurs.

Il nous reste à trouver une explication vraiment satisfaisante, c'est-à-dire — veuillez le remarquer, car toute la difficulté du problème, comme aussi toute la force de la preuve, sont là exactement, — une solution qui rende compte des trois changements à la fois. Ainsi en va-t-il dans toute enquête historique ou judiciaire: si séduisante ou si plausible qu'elle soit à quelques égards, une hypothèse doit être déclarée strictement inadmissible, si elle ne rend pas compte, non seulement de quelques faits, mais de tous.

Dans le cas présent, toutes les hypothèses possibles peuvent se ramener aux trois suivantes: mensonge prémédité, illusion inconsciente de la foi ou de l'amour, réalité de la résurrection. Discutons-les brièvement¹⁷.

Celle d'un mensonge prémédité n'explique réellement aucun des trois changements: ni le regain de courage des disciples, ni la conversion des foules, ni l'impuissance soudaine des ennemis, si intéressés à démasquer l'imposture et si bien armés pour y réussir. Aussi est-elle communément abandonnée. N'en parlons plus.

Celle d'une illusion a toutes les sympathies des rationalistes. D'aucuns, pour exposer la puissance créatrice de l'amour ou de la foi, trouvent, à l'occasion, des accents romanesques ou lyriques. Il importe peu. Au

fond, leur théorie se ramène à ceci: les amis de Jésus ont cru le voir; en fait ils ne l'ont pas vu. Or, Messieurs, est-il besoin d'insister longuement pour montrer que pareille illusion ou n'explique rien, ou du moins n'explique pas tout?

Si on la rapproche avec quelque soin du caractère positif des apôtres, pêcheurs de Galilée, comme Pierre et André, Jacques et Jean, percepteurs d'impôts, comme Matthieu, de leur découragement certain après la Passion, des espérances auxquelles ils ont dû renoncer, des contradictions qu'ils ont dû prévoir et qu'ils ont en fait rencontrées, de l'audace inconfusable qu'ils ont montrée, il devient évident qu'elle a tout juste la valeur d'un mot. La foi, l'instinct, le sens de l'infini, les intuitions de la conscience, quel abus l'on fait de ces termes vagues et commodes! Mais enfin, soyons généreux. Admettons que les apparitions du ressuscité ne soient rien d'autre que des visions ou des intuitions de la foi et qu'elles expliquent le changement, non seulement de quelques-unes des saintes femmes, mais de toute la troupe apostolique. Qui osera prétendre qu'elles expliquent celui des pharisiens et des scribes? Pourquoi ces gens sont-ils devenus tout à coup si impuissants ou si négligents? Contre des hallucinés ils avaient pourtant la partie belle! Il leur suffisait d'exhiber le cadavre du crucifié, ou de prouver ou de rendre au moins probable qu'on l'avait dérobé, ou d'établir que, jeté dans la fosse commune, il était simplement méconnaissable. Tout simplement, si le corps était devenu introuvable à la police de ce temps-là, ou plutôt aux actives recherches de la haine, il suffisait de citer les apôtres devant le tribunal et de leur faire raconter leurs visions: l'enquête se fût terminée par un formi-

dable éclat de rire dont les échos auraient maintenu Jérusalem dans le bon sens.

Qui osera prétendre enfin que les illusions de quelques rudes pêcheurs, — si tant est qu'ils fussent capables ou de se croire favorisés de prétendues visions ou de s'en rapporter à l'imagination de quelques femmes, — qui osera prétendre que ces illusions puissent expliquer le changement survenu dans le peuple de Jérusalem et le succès immédiat de la prédication apostolique, en tel temps, en tel lieu, à de telles conditions, c'est-à-dire au prix d'un abandon complet d'espérances messianiques dès longtemps accréditées et sous la menace des persécutions? Eh quoi, pour gagner les âmes à la religion du Christ, si odieuse à tous les égoïsmes, à toutes les cupidités, à toutes les sensualités, il nous faut aujourd'hui, bien que vingt siècles de christianisme aient assaini en quelque mesure et l'air que nous respirons et les corps que nous portons, tant de soin, tant de peine, tant d'arguments, et pour convertir ces Grecs empoisonnés par leur paganisme, ces Juifs entichés d'une justice tout extérieure, alourdis par leurs désirs terrestres, rêvant d'hégémonie temporelle, il aurait suffi de leur affirmer: « L'homme qui exige de vous de tels sacrifices, ce roi couronné d'épines qui vient de périr sur la Croix, on a cru le voir dans quelque lueur ou dans quelque vapeur légère; on a cru l'entendre dans un courant d'air! » — Ne voyez dans ces paroles, Messieurs, aucune exagération. Elles expriment exactement ce à quoi se réduisent les visions dont le rationalisme concède la réalité, car d'admettre que Jésus ait conversé avec ses disciples, qu'il ait été touché, palpé, qu'il ait bu et mangé en leur présence, jamais, jamais! De vrai, il ne faut rien moins que des preuves aussi solides, pour que la foi des disciples ait

été si ardente, si tenace, si convaincante pour leurs auditeurs; mais en convenir, c'est leur reconnaître le bon sens, et vous entrevoyez les conséquences! De toute nécessité, le bon sens doit être réservé aux négateurs de la Résurrection.

Eh bien, Messieurs, que la « haute critique » raisonne comme elle l'entend; mais qu'elle nous laisse, à nous qui prétendons aussi penser et réfléchir, le droit de conclure que l'hypothèse de visions imaginaires, apte tout au plus à expliquer vaille que vaille le changement intervenu chez quelques femmes, est de tous points insuffisante à justifier celui que nous avons observé dans le peuple et chez les ennemis du Christ!

Dès lors, la troisième hypothèse se révèle seule admissible. En d'autres termes, pour que ces trois transformations simultanées et solidaires des apôtres, de la foule, des pharisiens, aient pu se produire, il est indispensable, d'abord, que le tombeau ait été trouvé vide et que tout soupçon de fraude ait paru invraisemblable, — ensuite, que Jésus ait fourni à ses disciples, d'une manière ou d'une autre, des preuves capables de déterminer chez eux une persuasion absolue et de faire impression sur des esprits sans préventions, — enfin, qu'il ait entouré sa résurrection de circonstances telles que ses adversaires les plus passionnés aient été impuissants à convaincre les apôtres d'imposture ou d'illusion. En conséquence, pour combler le vide entre le drame de la Passion et les débuts de l'Eglise, tels que nous les présentent soit le livre des Actes, soit les premiers documents chrétiens, il nous faut restituer aux évangiles les pages que tout à l'heure nous avons spontanément abandonnées. Quelque difficulté que nous éprouvions à concilier entre eux certains détails, la substance des quatre récits doit être considérée comme

acquise à l'histoire, puisque sans elle la suite des événements est inintelligible ¹⁸.

CONCLUSION

La gravité du sujet que nous venons de traiter m'excusera, je l'espère, Messieurs, d'avoir abusé de votre attention. Votre patience d'ailleurs aura trouvé sa récompense: la pleine lumière.

Successivement, trois groupes de faits, — l'accord de quatre écrivains indépendants, — la prédication, la vie et la mort de saint Paul, — la résurrection même de l'Eglise, morte avec son fondateur et bouillonnante de vie quelques semaines après, — nous ont imposé une conclusion identique. Ces trois arguments, nous les avons considérés chacun à part; mais est-il besoin de vous montrer comment chacun d'eux vient éclairer ce que les autres laissaient subsister d'obscurité et par conséquent quelle certitude invincible résulte de leur convergence ¹⁹, du moins au regard de tout esprit qui aborde l'histoire sans parti pris, pour apprendre d'elle ce qui s'est passé et non pour réformer en quelque sorte le passé au gré de ses propres idées? Oui, Jésus est ressuscité.

Prenez garde, diront peut-être quelques-uns d'entre vous! Vous vous engagez trop. Qu'advierait-il de vos arguments et de votre foi, si les fouilles de Rome ou de Palestine venaient à nous rendre quelque rapport de Pilate aux empereurs où nous lirions par exemple « Le corps du Christ, c'est moi qui l'ai enlevé; sa disparition a fait croire à sa résurrection; pour me venger des Juifs j'ai pris plaisir à favoriser l'erreur ²⁰. » — Oh, ce jour-là, Messieurs, la presse anticléricale exultera,

des articles paraîtront avec des titres fulgurants: « La vérité sur la résurrection de Jésus! » Ce jour-là, des jeunes filles seront inconsolables de voir se dissiper leur beau rêve: le Sauveur se dégageant radieux des ombres du tombeau, tant d'êtres chéris ressuscitant comme lui au dernier jour! Que dis-je, des jeunes filles? Bien d'autres fidèles, sans doute, pleureront. Or, ce jour peut venir assurément. Il peut venir parce que, à côté d'incrédules incapables d'une déloyauté, il en est d'autres assez malhonnêtes pour falsifier les textes ou pour en forger de toutes pièces, assez fous pour s'imaginer que leur supercherie ne sera pas découverte. Il s'en est trouvé; il s'en trouvera encore²¹. Mais, ce jour-là, j'ose le dire, il n'y aura pas un homme sérieux pour s'émouvoir, tellement il est impossible que la simple disparition du Christ ait pu accréditer la croyance en sa résurrection, que la prédication des apôtres, appuyée sur une illusion si grossière, soit parvenue à conquérir le monde, que les récits des évangiles, entourés de tant de garanties, soient convaincus d'erreur. Ce jour-là, soyez-en sûrs, si les catholiques renonçaient à démasquer le fourbe, quelque rationaliste se chargerait de cette tâche écœurante et nécessaire.

Un odieux mensonge reste toujours possible. oui! Mais qu'on puisse jamais présenter un document propre à infirmer les conclusions que nous venons d'établir, non pas! Il est aussi déraisonnable de le craindre que de l'espérer.

A l'aurore de la Pâque, près du sépulcre entr'ouvert, la Madeleine a pu dire, au milieu de ses sanglots: « Ils ont ravi mon maître et je ne sais pas où ils l'ont mis^m! » Encore son angoisse n'a-t-elle duré qu'un instant. Cette

angoisse ceux-là l'éprouveront peut-être dont la foi est fondée sur un pur sentiment, qui ont reculé devant l'étude ou qu'on a négligé d'instruire; mais qu'elle vienne à effleurer ceux qui ont soupesé à leur juste valeur les grands faits sur lesquels nous avons insisté, c'est bien impossible. Voilà pourquoi, Messieurs, j'ai préféré m'adresser, avant tout, à vos intelligences, de telle sorte que vous puissiez dire, vous aussi: « A présent ma conviction est faite et pour jamais! »

Textes relatifs à la Résurrection

S. Paul	S. Matthieu	S. Marc	S. Luc	S. Jean
---------	-------------	---------	--------	---------

I. — *Jésus prédit sa résurrection*

<i>a</i> Temple	xxvi, 61	xiv, 57-58		ii, 13-22
<i>a'</i> »	xxvii, 40	xv, 29-30		
<i>b</i> Jonas	xii, 38-40		xi, 29-30	
<i>b'</i> »	xvi, 1-4	viii, 11-13		
<i>c</i>	» 20-23	» 30-33	ix, 21-22	
<i>d</i>	xvii, 9	ix, 8-9		
<i>e</i>	» 21-22	» 29-31		
<i>f</i>	xx, 17-19	x, 32-34	xviii, 31-34	
<i>g</i>	xxvi, 31-32	xiv, 27-28		

II. — *Découverte du tombeau vide*

<i>h</i> Marie M.				xx, 1-2
<i>i</i> Femmes	xxviii, 1-8	xvi, 1-8	xxiv, 1-11	
<i>j</i> Pierre, Jean			[» 12]	» 3-10

III. — *Apparitions en Galilée*

<i>k</i> Prédites	xxviii, 7-10	xvi, 7		
<i>l</i> Douze	» 16-20			
<i>m</i> 500	i cor. xv, 6			

IV. — *Apparitions à Jérusalem*

<i>n</i> Marie M.		[xvi, 9-11]		xx, 11-18
<i>o</i> Femmes	xxviii, 9-10			
<i>p</i> Pierre	» xv, 5		xxiv, 34	
<i>q</i> Emmaüs		[» 12-13]	» 13-35	
<i>r</i> Jacques	» xv, 7			
<i>s</i> Douze	» xv, 5	[» 14-20]	» 36-51	» 19-25
<i>t</i> »	» xv, 7			» 26-29
<i>u</i> »				[xxi, 1-24]
<i>v</i> »			Act., I, 4-8	
<i>x</i> Paul	» xv, 8			

BIBLIOGRAPHIE

On lira avec profit Mgr LADEUZE, *La résurrection de Jésus*, Paris, 1910 (brochure); — JACQUIER et BOURCHANY, *La résurrection de Jésus-Christ et les miracles évang.*, conférences apol., Paris, Lecoffre, 1911, pp. 1-125; — L. de GRANDMAISON, article *Jésus-Christ*, DAFC, 1915, t. II, col. 1472-1514; *Jésus-Christ*⁹, 2 in-8°, Paris, Beauchesne, 1929, t. II, l. V, c. iv, pp. 369-449. — L'étude la plus fouillée est celle de l'abbé E. MANGENOT, *La résurrection de Jésus*, Paris, Beauchesne, 1910.

NOTES

1. Le tableau que nous donnons à la page précédente rassemble uniquement les textes relatifs à la Résurrection qui se rencontrent dans les évangiles et le texte capital de l'Épître aux Corinthiens. Ces textes sont disposés, de gauche à droite, dans l'ordre chronologique. On sait toutefois que la plupart des rationalistes regardent l'évangile de saint Marc comme antérieur à celui de saint Matthieu, et que beaucoup d'entre eux considèrent comme plus ancien un document utilisé par saint Matthieu et saint Luc, « la source Q » (voir *Jésus et l'Histoire*, p. 185, notes 3, 4).

Les passages mis entre [] sont contestés, comme n'appartenant pas aux éditions primitives des évangiles.

Nous nous bornons à suggérer sur chaque section (I, II, III, IV) et sur chaque série de textes (a, b, c, d...) quelques observations. Les auteurs cités permettront de les approfondir.

1. Les prédictions. — On conviendra sans doute aisément que l'insertion de prédictions si nombreuses suppose chez les évangélistes la pleine conviction de leur accomplissement, — qu'elles sont d'ailleurs insérées de façon trop naturelle et dans des circonstances trop variées, pour qu'on soit autorisé à soupçonner qu'elles ont été imaginées après l'événement (ce qui d'ailleurs supposerait une égale certitude du fait), — que le sens du mot « résurrection », d'après les divers contextes, ne peut être que « retour à la vie, en chair et en os ».

a, a'. — La prophétie « Détruisez ce temple; je le rebâtirai en trois jours » a une importance spéciale, car le sens en est si clair qu'elle a déterminé les Juifs à placer des gardes près du sépulcre. Les trois premiers évangélistes ont seulement rapporté les allusions qu'y avaient faites les ennemis du Christ; le 4^e, comme en d'autres cas semblables, a tenu à préciser les circonstances dans lesquelles elle avait été prononcée; L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ* ⁹, t. II, pp. 441-444.

b, b'. — Cette prédiction appartient à la source Q (Q 30). Il est pour autant peu vraisemblable que ce document n'ait rien de la Résurrection. — Parce que *Luc*, xi, 29-30, ne parle pas des « trois jours et des trois nuits, etc. », d'aucuns concluent que ces paroles furent ajoutées par s. Matthieu, pour accentuer le parallèle entre Jonas et Jésus. L'eût-il fait qu'il aurait simplement développé, explicité, le sens de la prédiction très clair pour ceux qui connaissent l'Écriture: Jonas ne pouvait être « signe » ni par sa seule personne, ni par sa seule prédication; il l'était par le miracle qui avait précédé; cf. KNABENBAUER, *Evang. sec. Matthaeum*, Paris, 1892, t. I, pp. 499-502; FILLION, *Evang. selon s. Matth.*, Paris, 1898, pp. 251-252. — Quant aux « trois jours et trois nuits », on ne peut en arguer pour prouver que la prophétie n'a pas été accomplie à la lettre: c'est une expression toute faite, dont on a d'autres exemples; cf. KNABENBAUER et FILLION, *l. c.*; LAGRANGE, *S. Matthieu*, pp. 249-250; L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ* ⁹, t. II, pp. 435-441.

II. La découverte du tombeau vide. — Sur cette question,

E. MANGENOT, *La résurrection de Jésus*, p. II, c. I, pp. 188-239.

j. Le verset *Luc*, xxiv, 12, manquant dans les manuscrits occidentaux, semble une interpolation destinée à résumer *Jean*, xx, 3-8.

III. *Les apparitions en Galilée.* — k. A la suite de ROHRBACH, divers auteurs insistent sur ce verset, pour prouver que la tradition primitive connaissait uniquement la ou les manifestations de Jésus en Galilée. Plus tard seulement, on aurait imaginé des apparitions à Jérusalem, pour les besoins de l'apologétique, et les rédacteurs des évangiles auraient simplement compilé toutes les légendes, en les harmonisant tant bien que mal.

La théorie, on le voit, suppose la thèse rationaliste, que les évangiles sont des compilations sans contrôle, thèse que nous avons réfutée par l'ensemble des conférences de 1929, spécialement par la V^e. Elle va jusqu'à l'invraisemblance, en affirmant que les derniers compilateurs n'ont pas vu la contradiction qu'ils laissaient subsister dans leur texte, en racontant des apparitions en Judée, après avoir annoncé que Jésus apparaîtrait *uniquement* en Galilée.

Elle est fausse en outre, parce que tout porte à croire que les apparitions à Jérusalem sont déjà mentionnées chez le témoin le plus ancien, saint Paul (*p*, *r*, *s*, peut-être *t*), qui a vu personnellement Pierre et Jacques.

Elle est toute gratuite, parce que rien n'oblige à donner aux paroles de l'ange, « C'est là que vous le verrez », le sens exclusif: « C'est là *seulement* que vous le verrez. » Par le seul fait qu'elle était annoncée d'avance, à la différence de toutes les autres, cette apparition prenait le caractère d'un rendez-vous *officiel*. Or, dire à telle classe d'hommes: « Je vous donne rendez-vous en tel endroit », est-ce jamais s'interdire des visites *officieuses* à tels ou tels individus ou à tel groupe? Au surplus, il se pourrait que la formule « C'est là que vous le verrez » soit *rédactionnelle*, c'est-à-dire due à l'évangéliste lui-même, non à l'ange, Marc voulant insister sur une apparition plus importante, en raison des ordres que Jésus devait donner à ses disciples à cette occasion.

Pour plus de détails, JACQUIER, *op. cit.*, pp. 115-123; spécialement MANGENOT, *op. cit.*, p. II, c. II, pp. 240-276.

l, m. Selon leurs tendances personnelles à concilier ou à opposer les traditions, les critiques identifient ou distinguent les apparitions ici mentionnées. En réalité, aucune des deux opinions ne peut exclure l'autre par des arguments décisifs. En particulier, rien ne s'oppose, vu ses procédés habituels, à ce que *Matth.*, xxviii, 16-20, ait mentionné les Douze presque comme s'ils étaient seuls, pour appuyer sur les paroles capitales qui les concernaient, xxviii, 18-20, alors que s. Paul, omettant ces paroles, n'a eu en vue que le grand nombre des témoins. Nous disons « presque »; il est en effet plus vraisemblable que les témoins qui doutèrent (*Matth.*, xxviii, 17) soient des nouveau-venus, plutôt que des apôtres déjà convaincus par les apparitions *p, q, r, s, t, u*, ou tout au moins par quelques-unes d'entre elles.

IV. Apparitions à Jérusalem. — Sur la conciliation des séries III et IV, voir note *k*.

Les derniers versets du III^e évangile (xvi, 9-20) sont considérés par un grand nombre de critiques comme n'appartenant ni à son texte primitif, ni au même auteur, vu la différence des styles. Sans trancher ce débat, l'Eglise les tient pour canoniques et inspirés. Voir MANGENOT, *La résurrection*, p. II, c. II, pp. 255-258, et les auteurs cités, p. 255, note 1; pour plus de détails, LAGRANGE, *S. Marc*⁴, pp. 456-468. Le III^e évangile, ayant si souvent annoncé la résurrection (*a, c, d, e, f, g*) et si nettement la grande apparition (*k*), on concédera à tout le moins qu'il suppose un auteur certain du prodige et que cet auteur ne pouvait terminer son livre sur le verset xvi, 7.

n, o. Il est fort vraisemblable, vu les libertés que prend d'ordinaire s. Matthieu, que *n* et *o* n'expriment pas deux apparitions distinctes, mais une seule: celle de Jésus à Madeleine: le I^{er} évangile dit, en gros, « les femmes »; le IV^e a précisé: cf. LÉVESQUE, RB, 1916, p. 13; LAGRANGE, *S. Matthieu*, p. 541.

p, r. S. Paul a pu apprendre ces apparitions de Pierre et de Jacques eux-mêmes; voir la note 12. La place qu'il

donne à *p*, comme Luc, interdit de l'identifier avec *u*. A plus forte raison, puisqu'il distingue *p* et *r*, après avoir entendu Pierre et Jacques, ne peut-on ni identifier ces deux manifestations, ni les tenir l'une et l'autre pour des légendes tardives.

q. Le récit de l'apparition aux disciples d'Emmaüs est si développé et d'ailleurs si vivant, qu'il donne l'impression de souvenirs personnels. Aussi beaucoup d'exégètes ont-ils cru que Luc était l'un des deux témoins; la conjecture est plausible, non certaine. Il est seulement certain que l'auteur n'insisterait pas sur ce fait, s'il n'avait des renseignements directs et sûrs.

s, *t*. La correspondance indiquée entre Paul, Luc, Jean, n'est que probable. Comme *s*. Paul emploie pour *s* l'expression « les Douze », pour *t* « tous les apôtres », il est probable que *t* désigne une apparition à laquelle assistaient, avec les Douze, d'autres apôtres, au sens large du mot.

Il est fort vraisemblable que *Luc*, xxiv, 44-53, a relié à *s* des paroles prononcées par Jésus avant de quitter ses apôtres; *Act.*, i, 1-8. On voit donc que, loin de chercher à rapporter le plus d'apparitions possibles, il en omet qu'il connaît sûrement (*Act.*, i, 3; 4-11) et insiste surtout sur les enseignements reçus, tout comme *Matth.*, xxviii, 16-20, et *Jean*, xxi, 1-24.

u. Le texte n'appartient sûrement pas à la première rédaction du livre, vu la double clausule xx, 30-31; xxi, 24-25; mais il est aisé d'établir qu'il est dû soit aux disciples de *s*. Jean, soit à Jean lui-même; cf. LEPIN, *IV^e évangile*, p. 285 sq.; RB, 1908, p. 91 sq.; JACQUIER, *Histoire des livres du N.-T.*, t. IV, p. 280 sq. Le ton du récit donne l'impression de souvenirs personnels; on notera surtout que cette apparition « nouvelle » n'est nullement apportée pour démontrer la résurrection, mais pour mettre au point des racontars motivés par la longévité de l'apôtre et pour mentionner, en même temps, la prophétie relative au martyre de *s*. Pierre. En ce sens, c'est un hasard qui nous en a valu le récit, et non le désir de surenchérir sur les preuves antérieures.

V. *Remarques générales sur les apparitions.* — α L'auteur des *Actes*, 1, 3, les affirme nombreuses. Elles devaient l'être, si Jésus voulait procurer à ses disciples une conviction inébranlable. Si elles n'étaient qu'illusion, elles devaient être innombrables, puisque tout cerveau faible pouvait s'imaginer avoir eu la sienne ou les siennes. D'où l'évidente sobriété des écrivains sacrés qui en ont rapporté si peu.

β On notera que, parmi les passages incontestés (Matth., Marc, Luc), pas une apparition à des femmes n'est donnée comme décisive, cf. *Luc*, xxiv, 11, 22; *Jean*, xx, 2-8. On croit, quand Pierre a vu de ses yeux; *Luc*, xxiv, 34. L'apparition à Madeleine ne prend quelque relief qu'au dernier stade de la tradition; *Jean*, xx, 11-18. D'où la faute évidente de RENAN, qui écrit: « La gloire de la résurrection appartient à Marie de Magdala. Après Jésus, c'est Marie qui a le plus fait pour la fondation du christianisme »; *Les Apôtres*, Paris, 1866, c. 1, p. 10 sq.

S. Paul, le premier témoin, ne cite même aucune femme.

γ Si l'on maintient l'attribution des évangiles aux auteurs dont ils portent les noms, il est fort aisé de retrouver la chaîne continue des témoins. C'est l'avantage dont on se prive, en renonçant par condescendance à faire état de cette attribution. Les évangélistes, quels qu'ils fussent, pouvaient toutefois comparer les traditions des églises primitives et des prédicateurs itinérants. La sobriété dont ils ont usé et l'approbation unanime qu'ils ont reçue suffisent à prouver qu'ils ont procédé à un contrôle.

2. Renoncer à utiliser des détails comme ceux-ci — que Jésus a mangé en présence de ses disciples (*Luc*, xxiv, 41-42; *Jean*, xxi, 12-13), que Thomas a pu toucher ses plaies (*Jean*, xx, 16-29) — ce n'est pas concéder qu'ils soient dépourvus de valeur historique. C'est uniquement tenir compte des préventions que de tels détails éveillent chez certains critiques, précisément parce qu'ils semblent destinés à forcer la conviction (voir VI^e conférence, note 12) et parce qu'ils manquent d'ailleurs dans les récits les plus anciens.

Observons: 1. qu'il est gratuit d'affirmer, comme le font

les partisans de la méthode morphologique ou *Formgeschichte* (voir notre *Etude comparée des religions* ³, t. II, § 378^a, pp. 136-137) que toute apologétique se donne les preuves dont elle a besoin, — 2. que l'hypothèse de semblables altérations, soit conscientes, soit inconscientes (en collectionnant sans critique des récits tendancieux) est contredite par les preuves de sincérité que fournissent les évangélistes et par le contrôle évident qu'ils ont dû exercer pour faire un choix si sobre parmi les traditions, — 3. que la précision des récits plus récents ne saurait être à elle seule une preuve d'inauthenticité, car il est tout naturel que des témoins très scrupuleux, appelés à déposer les derniers, s'appliquent à fournir des preuves *historiques* plus probantes, étant donné qu'ils comprennent mieux les difficultés qui arrêtent encore certains esprits (si l'on devait à priori rejeter comme inauthentique tout renseignement plus précis que les informations données par les premiers témoins, il serait à jamais inutile d'exiger, comme on le fait constamment, des « suppléments d'enquête »), — 4. que les détails nouveaux procurés par les évangélistes plus récents, en tant que relatifs aux faits et gestes des Douze, offrent une garantie particulière, puisque tout ce qui avait trait à ces acteurs de premier plan devait être mieux connu dans les communautés primitives, plus choquant et plus sûrement contesté en cas d'erreur.

3. Sur les récits de la Résurrection dans les évangiles apocryphes, L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ* ⁹, I. V, c. IV, t. II, pp. 393-398; du même auteur, DAFC, 1915, t. II, col. 1484-1487.

4. Voir la note 1, Section V, Remarques générales, β

5. Ni les évangélistes, ni s. Paul ne visent à dresser la liste complète des apparitions, puisqu'ils en omettent qu'ils devaient connaître, soit par la tradition orale, soit par les écrits de leurs devanciers.

Au total, s. Paul en énumère un choix de 6, sûrement distinctes, — les trois premiers évangélistes 7, au maximum 8, qui peuvent se ramener à 6, selon l'interprétation qu'on donne à certains textes, — le dernier évangéliste 3 dans sa première rédaction, 4 dans la seconde.

Voir le tableau de la note 1 et les explications données aux § III, IV, V.

6. Ch. LANGLOIS et Ch. SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*², Paris, Hachette, 1899, l. II, c. VIII, p. 168 sq.; cf. Ch. LANGLOIS, *La méthode historique dans les sciences sociales*, Paris, Alcan, 1909, pp. 86-93; E. BERNHEIM, *Lehrbuch der historischen Methode*⁶, Leipzig, Duncker, 1908, pp. 195 sq., 80 sq., 524 sq., etc.

On voudra bien noter que l'indépendance *formelle* ou effective des témoins peut se concilier parfaitement avec des dépendances *matérielles* ou rédactionnelles. La première est assurée, même quand les narrateurs ont utilisé telles ou telles expressions de leurs devanciers (dépendance matérielle), lorsqu'ils ont pu contrôler leur valeur, parce qu'ils avaient leurs sources propres d'information (observations personnelles, traditions ou documents) et lorsqu'ils prouvent qu'ils les ont en fait contrôlées, par la liberté avec laquelle ils traitent le texte de leurs prédécesseurs, soit pour le corriger, soit pour le compléter, soit pour toute autre raison. Tel est le cas des évangélistes.

7. Carême de 1929, *Jésus et l'histoire*, V^e conférence, p. 151 sq., et les trois conférences précédentes.

8. Voir la note 2 de la présente conférence.

9. « La meilleure garantie que possède l'histoire sur un point de cette nature, dit à bon droit RENAN, c'est la haine soupçonneuse des ennemis de Jésus... Quelle qu'ait pu être à certaines époques la négligence des anciens en tout ce qui était ponctualité légale et conduite stricte des affaires, on ne peut croire que, cette fois, les intéressés n'aient pas pris, pour un point qui leur importait si fort, quelques précautions », *Vie de Jésus*¹³, Paris, Lévy, 1867, c. xxvi, pp. 444-445.

RENAN insère dans son texte cette réflexion, remplacée plus haut par trois points : « Il est très douteux que les Juifs fussent dès lors préoccupés de la crainte que Jésus ne passât pour ressuscité », p. 444. — Les évangélistes disent pourtant expressément (voir la note 1 a et a' et les remarques correspondantes) que les Juifs connaissaient la prophétie « Détruisez ce temple, etc. » ; Jésus d'ailleurs

avait si souvent prédit sa résurrection qu'ils pouvaient bien en avoir appris quelque chose. RENAN oublie d'expliquer pourquoi la préoccupation des Juifs est *très douteuse*. Il ajoute : « Les besoins de l'argumentation chrétienne portèrent plus tard à exagérer ces précautions, surtout quand les Juifs eurent adopté pour système de soutenir que le corps avait été volé, *Matth.*, xxvii, 52 sq., xviii, 11-15 », p. 445, note 1. — On demandera pourquoi ce propos des Juifs n'est pas *aussi douteux* que le reste et pourquoi, si les Juifs ont eu *la moindre crainte* d'une résurrection, ils n'auraient pas pris le moyen le plus simple d'empêcher toute fraude : celui d'aposter des gardes. Les seules raisons sont évidemment « les besoins de l'argumentation rationaliste » : si des gardes ont été apostés, ni la fraude des disciples, ni même leur illusion ne sont admissibles.

10. Sur le texte capital I *Cor.*, xv, 1-58, voir F. PRAT, *La théologie de s. Paul*, Paris, Beauchesne (t. I, 15^e édit., 1927, t. II, 13^e édit., 1927), t. I, pp. 157-167; E. MANGENOT, *La résurrection de Jésus*, pp. 19-26. — Sur les rapports de la résurrection du Christ avec la nôtre, F. PRAT, t. I, pp. 157-167; t. II, pp. 434-449; — sur son rôle dans l'économie du salut, t. II, pp. 250-256; — sur la conception mystique du baptême chez s. Paul, t. I, pp. 265-266; t. II, pp. 308-312.

11. Sur la nature du corps du Christ ressuscité, E. MANGENOT, *La résurrection de Jésus*, p. I, c. III, pp. 142-176, avec discussion des thèses rationalistes et modernistes.

12. Si l'on accepte comme plus probable l'année 29 comme date de la mort de Jésus, et l'année 36 comme celle de la conversion de S. Paul, le premier voyage de l'Apôtre à Jérusalem, pour voir Pierre (*Gal.*, I, 18 sq.; *Act.*, ix, 26 sq.), se placerait en 38; le second, « au temps de la famine (*Act.*, xi, 26-30), en 44; le troisième, « pour comparer son évangile avec celui des apôtres » (*Gal.*, II, 1-10; *Act.*, xv, 1-34), en 49.

Sur la chronologie de l'apostolat de s. Paul, F. PRAT, *Théologie de s. Paul*¹⁵, t. I, pp. 471-485; — sur celle de l'Eglise naissante, F. PRAT, dans L. PIROT, *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Letouzey, 1928, t. I. col. 1279-1304; E. JACQUIER, *Les Actes des Apôtres*, Paris, Lecoffre, 1926, pp.

287-305 de l'Introduction, avec tableau comparatif des diverses opinions, p. 305.

13. Le livre des *Actes* contient des passages fort importants sur la Résurrection: conversation de Jésus avec ses apôtres avant l'Ascension, I, 1-8; discours divers de s. Pierre au peuple ou devant les pharisiens, II, 22-41; III, 12-26; IV, 5-22; V, 27-32; X, 30-43; discours de s. Paul, XIII, 26-41; XVII, 2-4, 18-31; XXVI, 23. Voir VI^e conférence, note 1.

La valeur historique des *Actes*, très contestée par les rationalistes et les protestants, a cependant pour elle les plus solides arguments. Sur ce point, E. JACQUIER, *Les Actes des Apôtres*, pp. 220-286 de l'Introduction. L'archéologue qui a le plus fait pour contrôler l'exactitude du livre, Sir W. RAMSAY, dont nous avons déjà relevé le témoignage dans *Jésus et l'Histoire*, p. 187, note 8, signale que les érudits non-théologiens utilisent ce livre « sans hésitation », tandis que les théologiens [entendez exégètes et théologiens non-catholiques], lui déniaient toute autorité, *as utterly untrustworthy; The bearing of recent discovery on the trustworthiness of the New Testament*⁴, Londres, Hodder, 1920, c. VI, p. 85. Le fait est significatif.

14. Pierre, le renégat, trouve la force de répondre aux sanhédrins qui le menacent de châtimement: « A vous de voir s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu! Pour nous, ce que nous avons vu et entendu, il nous est impossible de ne pas le publier »; *Act.*, IV., 19-20; V, 29-32.

15. Le livre des *Actes* note que, le jour de la Pentecôte, on put compter environ 3000 conversions (II, 41), et que le nombre des disciples s'éleva peu après à 5000 (IV, 4). Sur ces chiffres, E. JACQUIER, *Actes*, p. 121.

Les fidèles « vendaient leurs terres et leurs biens et en partageaient le prix entre tous, selon les besoins de chacun », II, 45; IV, 32-35; V, 1-11. — La perspective d'avoir à partager son patrimoine était-elle bien de nature à favoriser certaines conversions?

16. On peut dire « incohérence », puisque nous savons qu'il y eut vexations et persécutions, et que ces persécutions durent être malhabiles, puisqu'elles ne parvinrent

pas à fournir la seule preuve qui les eût justifiées : celle de l'imposture. Le livre des *Actes* nous révèle qu'on se contenta d'interdire aux apôtres, sous menace de châtiement, de prêcher la Résurrection et, qu'au moment où l'on allait passer à des répressions graves, une crainte religieuse arrêta scribes et pharisiens. Après avoir rappelé l'échec des faux messies, GAMALIEL leur dit : « Laissez aller ces gens. Si cette idée ou cette œuvre vient des hommes, elle périra d'elle-même; mais si elle vient de Dieu, vous ne sauriez la détruire. Ne courez pas le risque d'avoir lutté contre Dieu même ». Cet avis prévalut. Le sanhédrin fit fustiger les apôtres, leur interdit de prêcher au nom de Jésus et les relâcha; *Actes*, v, 33-39; E. JACQUIER, *Actes*, pp. 175-183.

Ce récit présente les plus sérieuses garanties: le discours de GAMALIEL correspond au caractère de ce docteur; — l'auteur des *Actes* n'enregistre pas une approbation des apôtres, qui serait invraisemblable, mais une décision inefficace et incohérente qui se recommande comme historique par ces deux caractères à la fois: si la répression avait été violente et tenace, le christianisme se fût difficilement développé à Jérusalem; par ailleurs, si l'imposture des apôtres était certaine, il était déraisonnable de s'en tenir à la sanction des verges et aux menaces. Que la décision des juges doive être expliquée par la lassitude, l'impuissance, ou quelque scrupule religieux, toujours est-il qu'elle correspond, comme toutes les demi-mesures, à une situation singulièrement complexe. Elle est très facile à comprendre, si les pharisiens étaient sûrs que le corps n'avait pas été volé ou ne restait pas dans la fosse commune, inintelligible dans le cas contraire.

17. Ou les apôtres disent vrai ou ils disent faux; point de milieu. S'ils s'écartent de la vérité ce ne peut être encore que consciemment ou inconsciemment. Les trois hypothèses indiquées (mensonge prémédité, illusion de la foi ou de l'amour, réalité de la résurrection) résument donc bien, quant à l'essentiel, tous les cas possibles. Pour le détail, voir la conférence suivante.

18. Faute de temps nous avons dû abréger la discussion de la 3^e hypothèse. En fait, on pourrait objecter que les

trois changements exigent bien *quelque prodige* apte à relever le courage des apôtres, voire même à confirmer leur opinion sur la survie de Jésus, opinion fondée peut-être sur quelque vision illusoire, mais qu'ils n'exigent pas nécessairement *la résurrection*. En ce sens, on pourrait insister sur le témoignage du livre des *Actes*, d'après lequel les disciples ne se sont décidés à prêcher qu'après le miracle de la Pentecôte, II, 1-40, et ont dû leur succès, pour une large part, aux guérisons qu'ils opéraient, III, 1-IV, 23, etc.

On peut répondre: 1. que le prodige de la Pentecôte rend à lui seul assez invraisemblable que les disciples aient pris pour une apparition de Jésus n'importe quelle manifestation apparemment surnaturelle, puisqu'ils ont rapporté formellement à l'Esprit-Saint, non au Christ, les phénomènes merveilleux de cette journée; — 2. que ce prodige et les autres pourraient être regardés comme suffisants à expliquer le regain de leurs énergies (à tout le moins si les apôtres avaient moins insisté sur la résurrection et sur les apparitions), mais qu'ils sont incapables à rendre compte de l'accueil fait par la foule à la prédication des Douze et de l'impuissance des pharisiens à la réprimer, alors qu'ils le voulaient, le devaient, et le pouvaient aisément, en cas d'illusion ou de fraude; — 3. que la vérité de la résurrection et des apparitions, dans les circonstances expressément décrites par les évangiles, est plus apte, voire seule apte à expliquer les trois changements. Les Juifs ayant aposté des gardes ne pouvaient ni les confronter avec les apôtres, ni s'exposer à une confrontation, en recourant à Pilate, ni retrouver le corps, etc. Par ailleurs, les précisions apportées par les divers témoins des apparitions ont seules pu décider des conversions; les miracles des apôtres ne faisaient que confirmer l'autorité de leur parole.

19. Les trois arguments permettent de suivre la tradition à trois époques différentes: le premier entre 70 environ et 110, d'après les rationalistes, avant 70, date des trois premiers évangiles, pour les catholiques; — le second, entre 51, date de la 1^{re} épître aux Thessaloniens, et 67, date de la mort de s. Paul; — le troisième, aux débuts mêmes de l'Eglise, en 29 (ou 30), date de la mort de Jésus. — Le

second permet de mieux saisir le sens et l'importance attribués au dogme de la Résurrection. — Le troisième montre mieux les difficultés que cette croyance a dû vaincre pour s'imposer, partant le contrôle qui a dû s'exercer; il éclaire notablement le premier.

20. La supposition de la découverte possible d'un rapport où PILATE avouerait la fraude dont il aurait usé a été faite explicitement, en 1906, par un des chefs du symbolo-fidéisme, E. MÉNÉGOZ. Il entendait démontrer par là que la foi, tout en retenant l'idée de la résurrection de Jésus, devait prudemment s'abstenir de se lier trop strictement à l'histoire. « Certes, disait-il, ces hypothèses sont tout ce qu'il y a de plus improbable. Mais on ne saurait dire cependant qu'elles soient absolument en dehors du domaine des possibilités. Dès lors, il est bien dangereux de faire dépendre toute la foi et toute l'espérance chrétiennes de la croyance à un récit dont l'historicité n'est pas soustraite à toutes les possibilités du doute. »

Le pasteur E. DOUMERGUE, représentant du protestantisme conservateur ou positif, réplique fort justement: « Que la foi chrétienne soit la même, dans le cas où Jésus a dit d'avance la vérité [en prédisant le miracle de Pâques], où les évangélistes sont des historiens exacts, où l'Eglise n'a pas eu tort de se fonder sur la foi en la résurrection, et dans le cas où Jésus s'est trompé sur son avenir, où les évangélistes ont recueilli des fables, où les apôtres sont, selon le mot de saint Paul, de « faux témoins », et où l'Eglise s'est fondée sur la sottise de quelques femmes, sur la sottise de quelques apôtres, sur un expédient, sur une ruse de Ponce-Pilate se moquant de tous ces faibles d'esprit; que la foi chrétienne ne soit solidaire, à aucun degré, ni de ce fait, ni de cette mystification, et que le croyant envisage très tranquillement, avec sérénité, la possibilité d'une pareille découverte archéologique, voilà qui me dépasse! Le jour où la mystification de Pilate serait découverte... il ne serait pas nécessaire qu'il n'y eût plus de foi en Dieu, plus de vie divine dans le monde; mais évidemment c'en serait fait du Dieu et du christianisme de l'Evangile » ; *Le dernier mot du fidéisme*, petit in-8°, Toulouse, s. d., pp. 44-49.

Le « modernisme », ajouterons-nous, peut s'accommoder

du symbolo-fidéisme; il y a entre eux étroite parenté; mais la foi catholique, en tant que foi raisonnée, présuppose des preuves soit immédiates (comme celles que nous venons de proposer ou d'autres, peut-être meilleures), soit médiates, comme l'autorité de l'Eglise établie par quelque autre voie. Elle les requiert certaines (voir 1^{re} conférence note 1). Dès lors, avoir la foi et admettre la possibilité d'une erreur, non quant à la valeur de tel argument subsidiaire, mais quant à l'objet même de la foi, c'est un pur non-sens. Le doute toutefois reste possible chez des personnes insuffisamment instruites.

21. En 1868, Louis JACOLLIOT, ancien magistrat dans l'Inde française, publiait *La Bible dans l'Inde; Vie de Jezeus Christna*, Mgr DE HARLEZ prit la peine de le réfuter: « L'auteur, dit-il, va jusqu'à inventer de longs textes, qu'il attribue à des auteurs qui n'en ont jamais composé une ligne. Le tout est émaillé d'erreurs que l'on ne pardonnerait pas à un élève des classes inférieures »; *La Bible dans l'Inde*, Bruxelles, Vromant, p.7. — En 1894, le journaliste russe N. A. NOTOVICH obtenait un succès au moins égal avec sa *Vie inconnue de Jésus-Christ*: pour démontrer que Jésus, sous le nom de Issa, avait passé seize ans près des brahmes et des bouddhistes, il forgeait de toutes pièces un soi-disant document indien. — En 1921, le romancier E. E. VON DER PLANITZ, utilisant les notes de l'égyptologue munichois F. J. LAUTH, provoquait un enthousiasme inouï chez les libres penseurs et les francs-maçons d'Allemagne, en éditant une prétendue lettre du médecin égyptien BENAN, où se trouvaient exposées les études de Jésus en Egypte et la suite de sa vie: *Ein Jugendfreund Jesu*, 1911; *Jesus von Anu*, 1921. Le Dr C. SCHMIDT a démasqué le faux: *Der Benanbrief*, Leipzig, Hinrichs, 1921, et *Theolog. Literaturzeitung*, 1922, t. XLVII, col. 469-470.

On peut classer dans la même catégorie, en raison des libertés qu'ils prennent avec l'histoire, nombre d'ouvrages théosophiques, par exemple les *Grands initiés* de E. SCHURÉ, parvenus en 1920 à leur 58^e édition française (réfutés par L. ROURE, *La légende des grands initiés*, Paris. Beauchesne, 1926), et nombre de publications qui se réclament de la Science des religions. Voir notre *Etude comparée des religions* ³, t. I, p. 510, note 1.

VI^e CONFÉRENCE

**LA RÉSURRECTION DE JÉSUS
ET LE RATIONALISME**

13 avril 1930

Multi testimonium falsum dicebant adversus eum et convenientia testimonia non erant.

De faux témoins nombreux déposaient contre lui et leurs témoignages ne s'accordaient pas.

Marc, xiv, 58.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

Les apôtres étaient si convaincus que leur maître était sorti du tombeau, à l'aurore de la Pâque, qu'ils se sont présentés au monde comme les témoins irrécusables de ce prodige¹. Ils l'ont fait avec une telle conscience de leur responsabilité, que saint Paul n'a pas craint de dire, en leur nom : « Si le Christ n'est pas ressuscité, nous ne sommes que des menteurs; la foi chrétienne est vide de sens^a. »

Cette croyance, veuillez le remarquer, est née dans une ville où la secte des sadducéens niait expressément la résurrection des corps; quand elle se propagea dans les milieux hellénistiques, elle rencontra des esprits si peu préparés à l'accepter, bien qu'ils connussent les fables de la mythologie, qu'à Corinthe même certains convertis contestaient encore que les

a. I Corinthiens, xv, 14-15.

morts pussent revenir à la vie et que saint Paul, à Athènes, devant l'Aréopage, eut à peine prononcé le mot de résurrection qu'aussitôt on lui répliqua avec moquerie: « C'est bien; nous t'entendrons sur ce sujet une autre fois^b ! » Cependant, peu à peu, la foi des Douze s'est imposée, en dépit des persécutions, non seulement au menu peuple, mais aux plus raffinés des Grecs et des Romains.

De tels faits sont gênants pour le rationalisme. Voulez-vous voir, Messieurs, par un exemple topique, avec quelle aisance il les explique ? Je cite, en l'abrégeant seulement, une page d'un grand historien, d'un profond critique, d'une des gloires de la libre pensée. Renan écrit: « Les portes étaient fermées, car on redoutait les Juifs... Le silence était par moments très profond; tous les petits bruits qui se produisaient par hasard étaient interprétés dans le sens de l'attente universelle. L'attente crée d'ordinaire son objet. Pendant un instant de silence, quelque léger souffle passa sur la face des assistants. A ces heures décisives, un courant d'air, une fenêtre qui crie, un murmure fortuit arrêtent la croyance des peuples pour des siècles. En même temps que le souffle se fit sentir, on crut entendre des sons. Quelques-uns dirent qu'ils avaient discerné le mot « *shalom* », bonheur ou paix. C'était le salut ordinaire de Jésus... Nul doute possible; Jésus est présent... C'est sa voix chérie; chacun la reconnaît... Ce fut donc une chose reçue que, le dimanche soir, Jésus était apparu devant ses disciples assemblés². »

Dans ce petit groupe de névropathes ou d'hallucinéés, avez-vous reconnu les Douze, Messieurs? Avez-

b. Actes, xvii, 32-34.

vous entendu parfois des fenêtres qui grincent murmurer ce mot délicieux: « *schalom*, bonheur ou paix » ? Ceux d'entre vous qui connaissent mieux l'histoire de tous les temps pourraient-ils nous citer un seul exemple de ces courants d'air « qui arrêtent la croyance des peuples pour des siècles » ? Renan en connaît.

Ne souriez pas ! L'homme qui, vingt fois, cent fois, au cours de ses écrits, en chaque circonstance où les documents l'auraient obligé à affirmer le surnaturel, s'est tiré d'affaire au moyen de telles plaisanteries, cet homme avait une excuse, la plus attristante qui puisse être, en vérité: il savait que les savants de son temps et de son bord ne lui demandaient rien d'autre; il en avait l'évidence, puisque toutes les distinctions, tous les honneurs venaient à lui.

Des explications de ce genre, nous pourrions en glaner à discrétion dans les publications de ses disciples et de ses émules; mais je renonce à vous égayer à leurs dépens. Railler est trop facile; c'est prouver qui importe. Voilà pourquoi, dimanche dernier, j'ai pris soin de vous exposer d'abord trois séries de considérations qui suffisent à prouver chacune à part, à plus forte raison par leur ensemble, le retour de Jésus à la vie.

Toutefois, il peut sembler à quelques-uns d'entre vous que nous avons trop négligé certaines difficultés, écarté trop sommairement des hypothèses plausibles. Eh bien, Messieurs, ces difficultés, ces hypothèses, nous nous appliquerons aujourd'hui loyalement à les examiner. De toute évidence, la réfutation de préjugés ou d'opinions erronées ne peut constituer à elle seule une démonstration; du moins a-t-elle la valeur

d'une contre-épreuve très apte à confirmer les conclusions que nous avons précédemment établies.

Qu'allons-nous constater en effet chez les adversaires de la foi chrétienne ? — Le voici : dans les systèmes une fantaisie extrême, — dans les objections beaucoup de légèreté, — dans les exigences l'arbitraire. Fantaisie, légèreté, arbitraire, ces trois accusations sont graves. Discutons-les l'une après l'autre. A vous de voir, Messieurs, si oui ou non elles sont justifiées.

I. LA FANTAISIE DES SYSTÈMES

Remontons seulement jusqu'au xviii^e siècle.

Préparée par le principe protestant du libre examen, la lutte contre les dogmes révélés prit naissance, en Angleterre, sous le nom de déisme, et se développa ensuite, en France et en Allemagne, sous ceux de philosophisme et de rationalisme.

Les grands ancêtres de l'incrédulité contemporaine ne se mettaient guère en frais d'ingéniosité, de psychologie subtile et d'érudition : l'hypothèse d'un grossier mensonge leur suffisait. En 1729, l'Anglais Woolston affirmait que le récit évangélique était un tissu « d'absurdités, d'impossibilités et d'incrédibilités ». Le Juif à qui il donnait la parole se déclarait « prêt à accepter un châtiment plus cruel que celui que Jésus endura pour ses fraudes, s'il ne prouvait que l'histoire de la Résurrection est l'imposture la plus effrontée qui ait jamais été mise au monde ». A ces diatribes firent écho les voltairiens, en attribuant, contre toute honnêteté, leurs propres élucubrations à des auteurs disparus, et Lessing, en publiant comme

« fragments d'un inconnu » les dissertations de Reimarus, qu'il connaissait bien ³.

Cette théorie de l'imposture était bien le dernier mot de l'invraisemblance. Comment supposer les apôtres assez fins pour concevoir un plan si compliqué, assez fous pour espérer le succès, assez audacieux pour risquer une telle aventure et pour mettre précisément au premier plan de leur prédication, dans Jérusalem même, une fausse résurrection ! Comment cette fourberie aurait-elle pu faire tant de dupes, animer ses auteurs eux-mêmes d'un tel enthousiasme et les laisser capables d'imaginer ou de prêcher la morale de pureté et de loyauté qu'ils ont enseignée ?

Les rationalistes qui suivirent se crurent donc plus avisés, en affirmant que la mort du Christ n'avait été qu'apparente ⁴. De la sorte du moins, après la Pâque, on avait pu le voir et le palper ; son retour à la vie avait pu paraître aussi indubitable que sa mort. D'après Bahrdt la comédie aurait été combinée entre Jésus et Luc, le médecin. Venturini, Paulus, Wegscheider, K. von Hase, Schleiermacher, sous des formes diverses, se contentèrent de dire que Jésus, guéri de ses blessures, avait seulement exploité la situation. — Voyez-vous, Messieurs, ce convalescent débile qui se fait passer pour ressuscité par le Tout-Puissant ! Imaginez-vous des disciples assez stupides pour accepter de lui ou pour inventer eux-mêmes pareille explication, alors qu'ils sont obligés de lui prodiguer leurs soins ! Pensez-vous que les Juifs, au premier bruit de ce miracle, pussent négliger de rechercher le pseudo-ressuscité et que leur police ne l'eût pas finalement découvert, s'il avait dû demeurer au milieu des siens ! Négligez toutes ces difficultés, si vous voulez. Il reste, à tout le moins, que le Christ et ses disciples sont coupables d'une

odieuse mystification. Or, quel esprit judicieux pourra jamais croire que de telles gens aient pu prêcher la morale de l'Evangile, vivre et mourir comme ils l'ont fait !

Estimant la précédente hypothèse inacceptable, Frédéric Strauss s'engagea dans une autre voie. Les apôtres, expliqua-t-il, ne purent admettre l'échec total de leur maître. L'Ancien Testament leur suggéra l'idée de résurrection. C'est grande merveille, car il fallait certes de bons yeux pour l'y découvrir ! Mais enfin, d'après Strauss, ils l'y trouvèrent. Quelques fidèles exaltés, des femmes surtout, crurent revoir celui qu'on pleurait. C'en fut assez. Bientôt, tous furent persuadés que Jésus était revenu à la vie. La foi de Pâques repose ainsi sur des visions imaginaires. L'idée du critique allemand fit fortune. Elle est encore à la base de presque toutes les théories modernes⁵.

Certains rationalistes, comme Holsten, Lang, Hilgenfeld, ne cherchèrent guère plus loin. D'autres, au contraire, jugèrent l'explication un peu courte, voire franchement insuffisante, si l'on ne supposait que l'illusion des disciples avait été favorisée par quelques phénomènes extérieurs, interprétés dans le sens de la foi naissante. Strauss lui-même imagina que les apôtres avaient pu prendre pour Jésus quelque personnage inconnu, rencontré par hasard. Renan, plus subtil, fit intervenir ses courants d'air et le grincement mystérieux des fenêtres. Le moyen de douter, quand on avait senti passer sur soi ces souffles légers ou perçu vaguement un son qui ressemblait à la salutation du Maître bien-aimé, « *Schalom !* » Quelles preuves plus convaincantes des Juifs auraient-ils pu exiger pour se convertir et pour mettre tous leurs biens, comme

l'indique le livre des Actes, au service de la communauté !

Mais quoi ! Si les visions des disciples, appuyées ou non par quelques méprises, n'étaient dues qu'à leur imagination, si elles étaient en ce sens toutes « subjectives », il n'était guère de tête légère qui ne pût prétendre en avoir eu au moins une. D'après les rationalistes, dans le milieu apostolique, toutes les têtes étaient quelque peu déséquilibrées, crédules à l'excès. En conséquence, saint Paul et les évangélistes devraient rapporter des apparitions nombreuses et plus ou moins fantastiques. Or, ils n'en citent que quelques-unes, très sobres. Il faut donc qu'ils aient fait un choix entre douteuses et certaines, entre vraies et fausses. Par ailleurs, si les apparitions ne sont qu'illusion, la foi des apôtres ne correspond à rien. Pourtant certains critiques souhaitent en retenir au moins quelque chose. Ces réflexions et ce vœu intime les ont conduits à accepter de Spinoza l'idée de « visions objectives ». Des visions du corps réanimé, proprement ressuscité ? — Vous n'y songez pas ! Il s'agit uniquement d'expériences ou d'impressions individuelles qui ne seraient pas tout à fait illusoires, en ce sens que Dieu et peut-être Jésus lui-même seraient intervenus dans leur production, pour inculquer aux âmes la foi en la survie glorieuse du Messie, en la persistance de son action. Pour cette solution se prononcèrent, chacun à leur manière, Weisse, Lotze, Elwald, Keim, Stapfer, Sabatier. A parler clair, ces visions dites objectives sont objectivement fausses ; mais à parler cette langue spéciale dans laquelle se complaisent certains représentants du protestantisme et du modernisme, elles sont

vraies, parce qu'elles suggèrent une vérité supérieure. N'objectez pas que les apôtres et les évangélistes ont employé la langue de tout le monde et n'ont jamais pensé à de telles subtilités ! Réjouissez-vous plutôt d'apprendre que leurs visions sont objectives, tout en étant subjectives, et que leurs assertions sont vraies, tout en étant fausses, oui fausses, puisque le corps du Christ n'est nullement revenu à la vie.

Veillez le remarquer, Messieurs. Les auteurs précédents, sans exception, semble-t-il, admettaient au moins comme historique la découverte du tombeau vide. De vrai, à peine peut-on comprendre comment les messagers de l'Evangile auraient pu employer le mot de « résurrection », s'ils avaient cru que le cadavre détaché de la Croix gisait encore dans son sépulcre. Tout l'effort des rationalistes consistait donc à expliquer, sans ombre de miracle, comment le corps avait disparu. Renan l'imaginait enlevé par Madeleine, Holtzmann par Joseph d'Arimathie, Albert Réville par les Juifs. Chacune de ces hypothèses se heurtait à plus d'une invraisemblance ; du moins respectait-elle, en quelque mesure, le texte des Ecritures et laissait-elle possible, en quelque mesure, l'illusion des apôtres. Il y a quelques années, en France, un critique s'est trouvé pour surpasser les audaces de ses devanciers. Par un glissement progressif, il en est arrivé aujourd'hui à mettre à la place du Maître qu'il avait jadis servi et aimé, l'Humanité, « le vrai Christ éternel, dit-il, toujours souffrant, toujours mourant, toujours ressuscitant ». Le récit de la sépulture ne lui paraît mériter aucun crédit. Reprenant une suggestion de Strauss que Renan lui-même n'avait pas cru pouvoir utiliser, il estime que le corps du Sauveur a été jeté dans la fosse commune ; peu de jours après, dit-il, il

était impossible de le reconnaître; dès lors les disciples ont pu le croire ressuscité, tandis que les Juifs étaient incapables de les détromper. Acceptez sans discussion ces affirmations sans preuves. C'est « la Science » qui parle. Si vous voulez au moins savoir pourquoi les apôtres se sont ressaisis après la mort ignominieuse de leur maître, elle vous l'apprendra: « Ils avaient été trop profondément remués par l'espérance, dit le même auteur, pour que le coup du malheur qui les avait d'abord accablés ne fût pas suivi d'une réaction puissante », — en d'autres termes, parce qu'ils avaient espéré, ils devaient espérer encore, sans que rien fût nécessaire pour raviver leur espoir, pas même la découverte du tombeau vide. Pierre, que le souvenir de son reniement devait moins prédisposer à attendre pareille faveur, Pierre eut le premier sa vision, convainquit ses frères et ranima leur foi. C'est fort simple et voici plus simple encore: « L'impulsion étant donnée, cette foi grandit par le besoin même qu'elle avait de se fortifier », — en d'autres termes elle s'affermît sans preuves valables, parce qu'il était nécessaire qu'elle s'affermît⁶.

Mais comme elle a mille têtes, « la Science » a mille voix. Ayez encore la patience d'écouter au moins l'une d'entre elles. Pour tel érudit allemand des plus en vue, la foi de Pâques s'explique par le souvenir de la Transfiguration du Christ sur le Thabor. Pierre aurait été si frappé de cette scène, qu'après la Passion il crut revoir son maître sur les bords du lac. Les fidèles de Jérusalem, par rivalité, attribuèrent aussi une apparition à leur apôtre préféré, saint Jacques. Quant à la manifestation de Jésus aux cinq cents frères réunis, elle correspond à la scène de la Pentecôte⁷. La tradition chrétienne, il est vrai, distingue les deux

événements; bien plus, au lieu de voir dans le second une apparition de Jésus, comme les apôtres l'auraient fait assurément, s'ils avaient été capables de prendre des courants d'air pour des apparitions, elle le donne expressément pour une manifestation de l'Esprit-Saint; mais y a-t-il rien en cela qui puisse arrêter la Critique? Son rôle n'est-il pas de dépecer les textes, de les interpréter, de découvrir entre leurs lignes, comme Renan l'a fait de façon si prestigieuse, le contraire de ce qu'ils affirment ?

La Critique, Messieurs, mais quelle idée pouvons-nous nous en faire ?

Elle n'a d'interprètes authentiques que les seuls adversaires de l'Eglise. Puisqu'on nous le répète sur tous les tons, soit ! Parmi ses interprètes, il en est de plus doctes et de moins experts. Soit encore ! Pour ce motif, nous avons interrogé uniquement ses représentants les plus qualifiés. Mais, parmi cette élite même, quel désaccord merveilleux et révélateur !

Certes, chez ces « savants », le libre examen et la libre pensée sont à l'honneur. Comment pourrions-nous le nier, puisque chacun d'eux, lorsqu'il s'agit des origines chrétiennes, va jusqu'à s'arroger des libertés que la méthode historique interdit partout ailleurs: attention presque nulle aux dispositions morales qui règlent pourtant la conduite des hommes, comme sont le découragement produit par l'insuccès, la crainte des contradictions prévues, la répugnance éprouvée pour un idéal tout spirituel, quand on a longtemps rêvé d'un royaume temporel, la lassitude en présence d'obligations pénibles qu'aucune autorité indiscutable ne paraît plus imposer, — attention nulle, ou peu s'en faut, aux témoignages externes, si indépendants, si anciens qu'ils soient, à celui de saint

Paul, à celui des communautés orthodoxes ou hétérodoxes qui proclament à l'envi l'exactitude des récits évangéliques, — bref, recours presque exclusif à la critique interne et prétention sûrement abusive à interpréter les textes en écartant dès l'abord tout ce qui serait propre à les éclairer.

Libre examen, pensée libre ! Nous le voyons bien ; mais la Vérité ne peut avoir qu'une formule, l'Histoire qu'un seul jugement. Or, sur cette question de la Résurrection, autant de têtes autant d'avis. C'est trop, beaucoup trop !

Libre examen, libre pensée ! Mais, Messieurs, est-il bien sûr que l'un et l'autre aient droit de s'exercer ici ? Sur ce sujet par exemple, — Napoléon est-il mort à Sainte-Hélène ? En est-il jamais revenu ? — la liberté individuelle a-t-elle des droits ? Or, remarquez-le, je vous prie, dans le cas qui nous occupe, il ne s'agit pas de problèmes métaphysiques ou de dogmes spéculatifs. Il s'agit aussi d'histoire. Jésus est-il mort ? Est-il apparu en chair et en os ? Il s'agit, sur ces deux points, d'expérience sensible. Les témoignages sont-ils assez nombreux, assez clairs, assez fermes, pour qu'on puisse exclure l'hypothèse d'une hallucination ? Ils le sont ; bien plus, l'ébranlement que nous observons dans le monde à l'époque précise dont ils parlent confirme éloquemment leur exactitude, car cet ébranlement est inexplicable, s'ils ne disent vrai.

Sans doute, les solutions historiques ne s'imposant jamais avec l'évidence des solutions mathématiques, de multiples désaccords sont possibles, surtout sur le détail des faits, sans qu'il y ait lieu, pour cette seule cause, d'incriminer la mauvaise foi. Nous éviterons donc pareille accusation. Mais, quand des solutions varient à l'extrême, du blanc au noir, en passant par

toutes les nuances intermédiaires, pouvons-nous croire que toutes soient vraies à la fois, que toutes soient dictées uniquement par la prudence ? Le pouvons-nous surtout, quand les fautes commises sont manifestes : oubli des considérations morales, rejet de la critique externe ?

Vous nous fatiguez, ô critiques, par vos déclamations sur la liberté de la science. Aucune science n'est libre, aucune, en ce sens, à tout le moins, qu'aucune ne permet au chercheur de suivre sa fantaisie. Or, si sommaire qu'ait été la revue que nous avons faite de vos systèmes, une conclusion s'impose, en présence de leur bigarrure et de leurs variations : ce n'est pas l'Histoire qui parle par votre bouche ; c'est la fantaisie. On peut être hypnotisé par votre érudition, séduit par votre ingéniosité ou par le charme de vos phrases, lorsqu'on entend seul à seul l'un d'entre vous ; dès qu'on prête l'oreille à quelque autre de vos confrères, l'illusion se dissipe ; un mot vient inévitablement sur les lèvres : « Jonglerie de textes ! » ou « Fantaisie ! »

II. LÉGÈRETÉ DES OBJECTIONS

Irons-nous jusqu'à prétendre que les textes du Nouveau Testament relatifs à la Résurrection du Sauveur ne présentent aucune difficulté ? — Non, Messieurs ; ils en présentent, comme tous les textes historiques d'ailleurs, quels qu'ils soient. Les unes, susceptibles d'une solution ou certaine ou sérieusement probable, s'expliquent par l'indépendance et la sincérité des écrivains sacrés ; les autres, inextricables à vrai dire, ont une origine toute différente. Vous allez le voir.

Celles sur lesquelles insistent les incrédules, depuis

le II^e siècle, constituent ce qu'ils appellent « les contradictions » des Livres Saints. En fait, les évangélistes et saint Paul rapportent tous des apparitions de Jésus ; mais, à première vue, ils ne semblent pas s'accorder en ce qui concerne le temps et le lieu où elles se seraient produites. Ces divergences apparentes, nous les reconnaissons. Les apologistes chrétiens ont proposé divers essais de conciliation ; aucun ne s'impose de façon incontestable ; nous l'avouons encore très volontiers. S'ensuit-il, en aucune façon, qu'on puisse parler d'erreur ou de mensonge ?

-- Nullement.

Supposons que les témoins de la Résurrection se soient trompés en quelques cas. L'hypothèse d'une erreur proprement dite est évidemment inacceptable pour un théologien, parce qu'il tient les évangiles pour inspirés. Elle est, par contre, très admissible pour un historien qui examine les Livres Saints comme n'importe quel autre texte ; mais est-il un seul professionnel de la critique qui puisse accepter cette règle : « Dans un document, tout est vrai ou tout est faux ; pas de milieu ! » Est-il rien de plus fréquent que de voir des savants déclarer un document de grande valeur, bien qu'il contienne, à leur avis, quelques erreurs ou certaines ou probables ? De même manière par conséquent, fût-il prouvé que tel ou tel évangéliste s'est trompé sur un point ou sur un autre, rien n'autoriserait à contester la substance de son témoignage, confirmée, corroborée par l'attestation de ses confrères, car tous sont d'accord sur les points essentiels : mort réelle, découverte du tombeau vide, apparitions en chair et en os⁶.

Mais il est une autre solution dont les historiens profanes font aussi un usage constant : sans s'écarter de

la vérité, des témoins ont pu l'exprimer chacun avec des approximations variables. Dion Cassius nous apprend, par exemple, que l'empereur Claude interdit aux Juifs de Rome de se réunir pour observer leurs rites traditionnels, Suétone qu'il chassa les Juifs de la ville. Les deux assertions sont en désaccord. Un critique prudent cependant n'en déduira pas que le décret de l'empereur n'a jamais été porté, ni dans un sens, ni dans l'autre. « Non, dira-t-il ; tout peut s'expliquer aisément : Dion Cassius a sans doute exprimé plus fidèlement la teneur ou la lettre de l'édit : défense aux Juifs de se réunir ; Suétone aura marqué seulement ses conséquences : ne pouvant vivre selon leurs coutumes, les Juifs ont quitté la cité. » La solution est au moins fort vraisemblable⁹. Ainsi en va-t-il très habituellement : chaque narrateur cite uniquement les faits qui l'intéressent davantage ou lui semblent plus dignes d'attention ; il insiste tantôt sur un détail, tantôt sur un autre, résume les discours à sa manière, prend en somme, même quand il est des plus sincères, nombre de libertés que rien n'autorise strictement à condamner, à moins qu'il n'ait affirmé l'intention de décrire toutes choses, jusque dans les moindres détails, exactement comme elles se sont passées. Seulement, lorsque divers écrivains ont ainsi rapporté les événements « à leur manière », il devient souvent impossible de concilier entre elles chacune de leurs assertions et de reconstituer, avec une entière certitude, la série authentique des faits. En pareil cas, l'historien peut se trouver amené à déclarer la substance des récits ou leurs assertions capitales solidement établies, certains détails plus ou moins douteux. En pareil cas, veuillez le noter, dans une enquête judiciaire, les juges n'hésiteront pas à prononcer contre

un accusé, fût-ce la peine de mort, parce qu'ils sont sûrs de son crime, bien que la pleine lumière ne soit pas faite sur la manière dont il l'a exécuté.

Eh bien, Messieurs, les solutions de ce genre sont d'autant plus recevables, lorsqu'il s'agit des témoins de la Résurrection, que l'ensemble de leurs écrits manifeste avec plus d'évidence et leur pleine sincérité et les libertés dont ils ont usé : aucun d'eux ne s'est soucié de suivre de façon rigoureuse et uniforme l'ordre des événements ; aucun ne s'est astreint à rapporter tous les miracles de Jésus, ou tous ses discours, ou ses paroles expresses en quelque circonstance que ce soit ; ils omettent ; ils transposent ; ils interprètent parfois, autant qu'ils estiment pouvoir le faire sans rien dire de faux. Qu'il nous soit impossible, dans de pareilles conditions, d'accorder toujours chacune de leurs affirmations, rien de plus naturel, rien non plus qui permette de considérer leurs écrits comme erronés ou mensongers. Laissez-moi vous répéter à ce sujet le principe que j'empruntais, l'an dernier, à un maître de la Sorbonne : « La tendance naturelle est de regarder la concordance [des témoignages] comme une confirmation d'autant plus probante qu'elle est plus complète ; il faut au contraire adopter la règle paradoxale que la concordance prouve davantage, quand elle est limitée à un petit nombre de points. Ce sont les points de concordance de ces affirmations divergentes qui constituent les faits scientifiquement établis ¹⁰. » Pour dénoncer chez les évangélistes et chez saint Paul d'évidentes contradictions, pour rejeter sans autres preuves leur témoignage sur les manifestations sensibles du Sauveur ressuscité, il faut donc, à tout le moins, ou beaucoup d'inexpérience ou beaucoup de légèreté : légèreté, car c'est réclamer

une sorte de miracle que d'exiger des relations minutieuses comme des rapports de police, à une époque où nul écrivain ne s'astreignait à tant d'exactitude ; — légèreté d'imaginer que les écrivains chrétiens aient senti le besoin de fournir aux générations suivantes des narrations complètes et détaillées, alors qu'ils étaient eux-mêmes convaincus par l'évidence de faits tout récents et que chacun d'eux ne s'est même pas préoccupé de transcrire ce qu'il aurait pu trouver à peu de frais dans les textes déjà publiés : — légèreté enfin de présenter saint Paul et les évangélistes comme des compilateurs de légendes, alors que les caractères et l'histoire de leurs écrits protestent contre une telle accusation.

Mais alors où sont les objections *décisives* ?

Constatons-le une fois de plus, Messieurs. Elles se réduisent à une seule, encore ne vient-elle pas des textes, mais d'un principe qu'on voudrait les obliger de vivre force à respecter : tout miracle est impossible ; le rationalisme l'a décrété.

C'est de là, de là seulement que proviennent les difficultés inextricables dont nous parlions tout à l'heure. Le principe est « intangible » ; — c'est le cas de le dire ; — donc la résurrection corporelle de Jésus ne peut pas être vraie. Seulement, si le résultat de l'enquête est ainsi commandé, les moyens dont les critiques disposent, pour bâtir une démonstration quelconque, sont forcément limités : opposer les textes entre eux comme contradictoires et retenir uniquement ceux qu'on préfère, — imaginer des divergences, puis des mélanges, des altérations de traditions et déterminer à son gré leur résidu authentique, — conférer quelque vraisemblance aux « reconstructions historiques » qu'on propose, en signalant ou l'in-

fluence des mythologies païennes, ou des évolutions psychologiques analogues, fût-ce dans les milieux les plus disparates. C'est bien ainsi que procèdent les rationalistes, — n'est-il pas vrai ? — quitte à se réclamer, selon leur goût personnel, de la méthode comparative, de la méthode historico-religieuse, de la méthode morphologique ou d'autres encore. Mais les textes et les faits résistent à toutes ces tentatives et, ce qui complique la situation, l'audace et la fantaisie ont des mesures fort variables selon les individus : tel degré semble acceptable à l'un, inadmissible à un autre. Il faut faire violence à l'histoire et tous ne peuvent s'entendre sur le degré de violence qui demeure tolérable. Chacun donc abonde dans son sens et tous se querellent. C'est à désespérer ! Voilà, Messieurs, ce qui nous autorise à dire : les difficultés réelles sont en somme légères ; mais celles que les rationalistes se créent sont inextricables. Entre eux, l'accord sur les solutions est impossible.

Continuez, ô savants critiques ! Inventez, chaque année, de nouveaux systèmes ! Nous vous défions d'arriver jamais, non pas seulement à une entente unanime, mais à une entente relative. Cela pour deux raisons : la première, parce que les témoignages sur lesquels s'appuie la résurrection de Jésus sont trop solides, pour que vous puissiez jamais en fournir une réfutation vraisemblable, — la seconde, parce que, si quelques-uns d'entre vous, par suite d'une illusion trop fréquente chez les inventeurs d'inédit, s'imaginaient avoir découvert la réfutation décisive que vous attendez, — nous tenons à vous rendre justice, — il est trop de gens intelligents parmi vous pour ne pas remarquer par où son système pèche, trop de

gens consciencieux pour ne pas le lui dire catégoriquement. Accordez-vous !

En attendant, nous catholiques, que vous traitez en parias de la science, parce que nous avons le tort d'affirmer, au nom de l'Histoire, des conclusions dont votre histoire ne s'accommode pas, — nous dont les conclusions, nous en sommes sûrs, rallieront encore le suffrage des esprits vraiment libres, quand on ne parlera même plus de vos théories, entendez bien, loin de nous incliner devant vos injustes arrêts, nous vous accusons. Nous vous accusons de parti pris d'abord, car le désaccord de vos solutions est l'évidente conséquence de votre postulat fondamental : pas de miracle ; donc pas de résurrection ! Nous vous accusons de promouvoir une fausse science, car les talents que nous reconnaissons de plein gré à certains d'entre vous, littérateurs, philologues ou psychologues, ne peuvent autoriser personne à regarder comme une science authentique une discipline dont les thèses sont dictées par une philosophie. J'abrège. Nous vous accusons de légèreté, parce que vous donnez pour péremptoires des difficultés que vous tenez vous-mêmes pour accessoires en toute autre enquête historique ou judiciaire, — de légèreté encore et enfin, parce que vous ergotez, vous épiloguez sur des bouts de textes, alors que vous négligez des faits colossaux : l'enthousiasme des premières générations chrétiennes, proches témoins du grand prodige, leur constance devant le martyre, la conversion de ce monde gréco-romain qui eût cédé tout au plus au christianisme, si les apôtres et leurs émules avaient eu à lui rapporter, en tout et pour tout, les hallucinations que vous imaginez, quelques femmelettes, quelques névrosés, quelques hystériques, et qui, de fait, vaincu par leur témoignage,

s'est décidé à jeter à terre les temples de ses dieux, bien plus, à abandonner la morale de l'Olympe pour la morale de Jésus-Christ.

III. L'ARBITRAIRE DES EXIGENCES

Vous me reprocherez peut-être, Messieurs, de n'avoir pas encore signalé une objection qui revient, presque invariablement, sur les lèvres des incrédules. « Le Christ, disent-ils, aurait dû se montrer à ses juges, à tout le peuple, voire à quelque académie de gens éclairés. Hélas, il ne l'a pas fait; il s'est bien gardé de le faire ¹¹ ! »

L'objection est certainement habile, car elle permet de s'attribuer une loyauté entière. « Nous voudrions croire, disent même quelques-uns. C'est chose si consolante d'avoir la foi ! Mais la prudence nous arrête. » De telles paroles sont difficilement sincères, à tout le moins, lorsque, par avance, on tient tout miracle pour impossible et pour nulle par conséquent, quelle qu'elle puisse être, toute preuve qu'on pourrait alléguer en faveur du prodige de Pâques. Mais passons. Ces paroles, en tout cas, sont loin d'être prudentes, car les exigences qu'elles formulent sont pleinement arbitraires. C'est le point unique sur lequel nous allons insister.

L'attitude que je viens de décrire, tout me porte à le croire, Messieurs, n'est pas la vôtre. Permettez-moi donc de m'adresser aux seuls rationalistes.

Le contrôle que vous réclamez, leur dirai-je tout d'abord, était inutile.

Il l'était pour les juges du Christ. De sa mort ils étaient certains, ayant eux-mêmes exécuté leur propre sentence. Sur son retour à la vie, ils savaient à quoi

s'en tenir, puisqu'ils avaient aposté des gardes près du tombeau. Si vous niez, en dépit des textes, qu'ils aient pris cette précaution, à tout le moins devez-vous concéder que les pharisiens et les princes des prêtres avaient le devoir et tous les moyens de faire la lumière : ils étaient la force et l'autorité. S'ils n'ont pu ni prouver que le cadavre avait été volé, ni établir au moins qu'il gisait toujours dans quelque fosse commune, ni se saisir d'un convalescent qui se serait fait passer pour un ressuscité, pouvaient-ils douter que Jésus ne fût revenu à la vie dans des conditions exceptionnelles ?

Une manifestation en présence de tout le peuple n'était pas moins inutile, d'abord parce que Jésus était apparu, non seulement à quelques femmes et aux Douze, mais à d'autres disciples encore et jusqu'à cinq cents frères en une seule fois, ensuite parce que l'impuissance des pharisiens et l'incohérence de leur conduite en disaient assez aux hommes de bon sens. La preuve en est que les premières prédications des apôtres décidèrent de conversions fort nombreuses.

Nous sommes trop modestes, Messieurs. Ce qu'il faut dire aux rationalistes, le voici. Un contrôle plus large ou plus minutieux était inutile, même pour vous. Inutile, oui, totalement. Ce contrôle, en effet, comment le connaîtriez-vous ? Par les textes qui nous le rapportaient, ou par les faits qui en seraient la conséquence. Or, ni textes, ni faits, ne compteraient à vos yeux.

Supposons en effet que, d'après un document analogue aux évangiles, Jésus soit venu trouver Anne, Caïphe et leurs assesseurs ? Que feriez-vous ? Vous rejetteriez ce témoignage dès l'abord : « Quelle invraisemblance, diriez-vous ! Cet envoyé du Très-Haut qui va se soumettre au contrôle ! La tendance apologé-

tique est-elle assez manifeste ! » Vos historiens des religions ajouteraient : « C'est la loi de toutes les légendes, dans tous les cultes ! La foi se donne toutes les preuves dont elle a besoin ! Naturellement ! » Si, par un hasard extraordinaire, vous ne pouviez contester le contrôle, vous lui dénieriez au moins toute valeur. Jésus aurait-il été examiné par les plus habiles rabbins d'Israël : « La belle preuve, objecteriez-vous ! Ce que valait la science de ce temps-là, nul ne l'ignore. Au reste, n'était-il pas trop tentant pour les Juifs de pouvoir revendiquer à l'honneur de leur nation un prestidigitateur plus étonnant qu'Elie, Elisée et les prophètes des temps passés ! » — Ne répliquez pas que j'exagère, ô rationalistes ; car ce que j'affirme que vous feriez, c'est exactement ce que vous faites. D'après les évangiles, Jésus a bu et mangé devant ses disciples ; Thomas l'incrédule a mis le doigt dans ses plaies. Pour prouver la réalité de son corps, cela vaut bien les vérifications d'une académie. Or, vous rejetez ces affirmations, et sans autre raison décisive que ces deux allégations aussi gratuites l'une que l'autre : « Inventions apologétiques ! » ou « Hallucinations ¹² ! »

Si le Christ se fût conformé à vos exigences, à défaut des textes que vous condamnez ou corrigez si arbitrairement, il resterait les conséquences de ces manifestations publiques, par exemple le nombre et l'enthousiasme des prosélytes qu'il aurait conquis. Or, ces faits vous les nieriez, ou vous n'y prêteriez aucune attention. Ne dites pas non ! C'est ce que vous faites, actuellement. Le livre des Actes affirme que les premières prédications de la Résurrection, dans Jérusalem même, décidèrent trois mille hommes à se joindre aux apôtres, puis deux mille, puis d'autres encore. Ces

convertis ne pouvaient être tous des hallucinés. Le témoignage est donc accablant. « Exagération manifeste, répliquez-vous ! Réduisez les chiffres, pour rester dans le vraisemblable ! » Soit, mais alors quels sont les chiffres que vous consentirez à ne pas réduire ? A ces réductions nous opposons l'exactitude de l'auteur des Actes vérifiée en tant de points ; nous opposons l'intensité du mouvement d'évangélisation dont Jérusalem fut le centre, le témoignage unanime des communautés les plus anciennes, quels que fussent leurs fondateurs. Cela vous gêne. Aussi, excluant ce genre d'argumentation, vous prétendez vous en tenir à l'étude directe des textes, bref à la critique interne. Soit, mais alors, avouez-le franchement, il n'est ni faits, ni textes que vous ne puissiez amener, par des réductions, des corrections, des transpositions, des interprétations, à dire exactement, ni plus ni moins, ce que vous voulez qu'ils disent. En tout état de cause, vous aboutiriez aux mêmes conclusions. Dès lors, la Providence avait-elle à se soucier de vos caprices ?

Allons plus loin. Les manifestations plus amples et les contrôles plus sévères que vous réclamez étaient non seulement inutiles, mais, à plus d'un égard, nuisibles.

Admettons votre hypothèse. Le Christ apparaît devant les sanhédrites : « Voyez mes mains, mes pieds, la plaie de mon côté. C'est bien moi ! » Imaginez-vous ces juges, après un instant de stupeur, enfonçant les bras dans leurs manches et se recueillant pour étudier le cas en toute équité ? Mais non ; la jalousie et la haine les aveuglaient. Comme ils avaient attribué les miracles du Sauveur à Belzébuth, le prince des démons, ils ne pouvaient manquer de voir dans son retour l'effet de quelque supercherie ou de quelque prestige. De ces

forcenés les pires avanies étaient à craindre. Comment dès lors se fût terminée cette scène ? — Ou Jésus se fût laissé garrotter à nouveau et la Passion recommençait, plus douloureuse pour lui, plus criminelle de la part de ses bourreaux. Ou Jésus se fût dégagé par de nouveaux miracles et, dans ce cas, plus nombreux et plus extraordinaires ils seraient, moins vous les accepteriez. « Surcharge évidente, diriez-vous ! Amas d'in-vraisemblances ! » Au prix de telles concessions, la Sagesse Eternelle aurait donc obtenu, pour tout résultat, d'augmenter la responsabilité des Juifs et de rendre plus incroyable le récit des événements. C'en était assez, vous l'avouerez, pour incliner son choix dans un autre sens¹³.

Devant son regard, se présentaient à coup sûr comme possibles de multiples combinaisons et nul d'entre nous, s'il a quelque prudence, n'oserait préciser avec assurance pourquoi elle s'est prononcée en faveur de celle que nous voyons réalisée. Toutefois, il n'est pas très difficile de discerner certaines raisons qui pouvaient la lui rendre préférable.

Préférable ! — Oui, Messieurs. Le plan dont les évangiles nous retracent l'exécution se recommandait en effet par sa sobriété même et par sa décence. Aucun étalage de prodiges ; Jésus donne des preuves suffisantes de son retour à des gens de sens rassis ; il boit et mange devant eux ; il leur parle et leur apprend précisément ce qu'il est plus invraisemblable qu'ils aient inventé eux-mêmes : le caractère tout spirituel et universel de leur mission : « Allez, enseignez toutes les nations de la terre¹⁴ ! » Il évite par contre des exhibitions publiques, qui pourraient provoquer des scènes tumultueuses, et des manifestations trop fréquentes,

qu'on attribuerait plus aisément aux illusions de l'imagination.

Préférable, cette manière d'agir l'était encore, parce qu'elle prenait le double caractère d'une punition et d'une récompense. Punition pour les pontifes et les princes des prêtres : trois fois le Christ s'était présenté devant eux ; trois fois, contre toute justice, ils l'avaient condamné. Assez de ces comédies ! L'autorité prévaricatrice doit être rejetée à son tour. Récompense pour les apôtres : c'est à eux, juges et prêtres du nouvel Israël, que sera remis le contrôle et qu'iront toutes les faveurs. Détenteurs de la doctrine révélée, ils seront recommandés au respect de tous par ce fait même qu'ils ont été les témoins non pas exclusifs, mais manifestement privilégiés, du grand miracle.

Préférable, ce plan l'était enfin parce qu'il continuait de façon très fidèle la conduite que la Providence semble avoir adoptée depuis l'origine des temps : pour les âmes de bonne volonté, toutes les condescendances ; — pour les intelligences obstinées, des preuves suffisantes, mais non les preuves que réclament leur caprice et leur orgueil. Les preuves suffisantes, Dieu les doit certes, s'il entend nous imposer l'obéissance et la foi ; mais qui sommes-nous pour avoir le droit de lui dire : « Non, pas celles-ci ! D'autres ! Après celles-là, d'autres encore ! » A-t-il donc besoin de nos hommages, pour en être réduit à se plier aux plus arbitraires de nos exigences !

Pardonnez cet accent de colère, Messieurs. Une telle colère serait légitime après tout ; mais Dieu, dans sa bonté, fait bien les choses. Ce ne sont pas seulement des preuves suffisantes qu'il nous a données ; ce sont des preuves abondantes et décisives pour tout esprit sans préjugé, sans parti pris, à la seule condition, — c'est

ici que la bonne foi trouve son excuse, — à la seule condition qu'elles lui soient convenablement proposées.

Vous voulez les revoir dans un bref raccourci ? Les voici : pour nous rendre indubitable la mort du Christ, Dieu en a remis le contrôle aux Juifs ; pour nous garantir son retour à la vie, il nous a donné ces mêmes Juifs, qui désiraient, qui pouvaient, qui devaient découvrir l'erreur ou la fraude et qui, depuis vingt siècles, n'ont pu apporter une objection vraisemblable ; — il nous a donné, en outre, le témoignage de rudes pêcheurs et de paysans galiléens, apôtres et disciples, aussi étrangers aux illusions des névrosés modernes qu'aux légendes de la mythologie et aux spéculations des écoles, — des milliers de convertis, au cœur même de Jérusalem, gens prévenus contre le Christ par l'excommunication dont il avait été frappé et par l'ignominie de son supplice, détournés de lui par l'irrémissible échec de leurs espérances séculaires, par l'orientation nouvelle de la piété qu'il avait prêchée, par la menace des persécutions, — sortis de leur sein, une nuée de missionnaires bravant fatigues et périls et, contre toute vraisemblance, imposant aux nations les plus diverses ces deux choses aussi difficiles à accepter l'une que l'autre : la foi en la Résurrection et la morale de l'Evangile, — en dehors d'eux, un persécuteur imbu tout d'abord des préjugés les plus hostiles, saint Paul, — un peu plus tard les quatre évangiles, le livre des Actes, les épîtres des apôtres, canonisés par le suffrage spontané, unanime et exclusif de toutes les églises, — enfin, pour compléter la preuve, la cacophonie des systèmes rationalistes, tous semblables par le principe qui les inspire : la Résurrection est impossible — et par la conclusion qu'il amène : la

Résurrection n'a pas eu lieu, — tous dissemblables par les explications qu'ils proposent et rappelant à merveille, par leur esprit comme par leur désaccord, ces voix passionnées qui accusaient le Christ aux heures de sa passion, voix dont l'évangéliste, en quatre mots, a marqué la valeur : « *Convenientia testimonia non erant* ; ces faux témoins ne s'entendaient pas entre eux ^{d.} »

CONCLUSION

Jugez, Messieurs. Les trois griefs que nous avons formulés contre le rationalisme au début de cette conférence, — fantaisie, légèreté, arbitraire, — sont-ils justifiés oui ou non ? Après notre entretien de dimanche dernier et celui de ce jour, ne sommes-nous pas en droit d'affirmer que la résurrection du Sauveur, au regard de tout esprit réfléchi, a pour elle deux preuves opposées et complémentaires : d'une part, la solidité des arguments que développent ses défenseurs, de l'autre, la faiblesse des objections qu'on leur oppose ?

— Je me tiens assuré de votre réponse, Messieurs : « Oui, Jésus est ressuscité. »

Dès lors, immédiatement, je puis ajouter : « C'est lui qui vivifia son propre corps ; il s'est ressuscité. »

Ce brusque passage d'une assertion à l'autre, — il est ressuscité, — il s'est ressuscité, — vous surprend peut-être. Il est cependant rigoureusement légitime.

Si vous en doutez, venez au sépulcre, comme vous l'auriez pu faire, il y a deux mille ans. Ecartez la pierre qui ferme l'entrée. Pénétrez dans la grotte. Voyez ce corps rigide, enveloppé de bandelettes, et attendez...

d. Marc, xiv, 56.

Soudain, un léger mouvement se produit. Les linges se distendent ou s'écartent. Jésus se relève. Là voici plein de vie. Qui l'a réveillé, dites-moi ? Qui ? L'un de ses apôtres ? La pensée ne vous en vient même pas. Lui alors ou son Père ? Lequel des deux ? Vous hésitez ! Le fait se produit sous vos yeux et vous ne pouvez répondre !

Nul ne peut répondre en effet, Messieurs, à considérer les seules apparences sensibles. Quel que soit l'agent du prodige, l'âme du Christ ou le Tout-Puissant, son intervention demeure indiscernable à des yeux humains. Seul le résultat nous est perceptible.

Cependant, en toute assurance, il nous faut affirmer : « L'agent, c'est le Christ lui-même. »

Pourquoi ? — Parce que, avant de laisser ses ennemis perpétrer leur crime, il a parlé. Il a dit : « Détruisez ce temple et je le rebâtirai^e. » Il a dit : « Personne ne m'enlève la vie ; je la dépose et je la reprends, quand il me plaît^f. » Il a dit : « Je suis la résurrection et la vie^g. » De deux choses l'une par conséquent : ou ces paroles sont bel et bien un blasphème, car elles attribuent à un mortel une puissance que tous estiment réservée au Très-Haut, — ou ces paroles expriment l'exacte vérité : ce que cet homme s'est dit capable de faire, il pouvait l'exécuter. Mais si, par orgueil ou par folie, cet homme avait blasphémé, pensez-vous que jamais le Père Éternel l'eût rendu à la vie ? S'il avait blasphémé, de toute évidence, il ne resterait aujourd'hui de sa chair que ce qui subsiste de toute autre, quand les vers et le temps ont fait leur œuvre : un peu de cendres, rien ; Dieu ne peut consacrer.

e. Matthieu, xxvi, 61; Marc, xiv, 58; Jean, ii, 19.

f. Jean, x, 18.

g. Jean, xi, 25.

crer l'imposture. Or, comme il l'avait annoncé, le Christ est sorti du tombeau. Il est ressuscité ; donc il s'est ressuscité ¹⁵. Aucune autre preuve n'est possible ; mais celle-là dispense de toute autre ; celle-là vaut, même en l'absence de tout témoin, parce qu'aucun témoin, par ses sens matériels, ne pouvait la contrôler.

O Jésus, voici donc que, par trois voies différentes déjà, vous nous avez manifesté vos prérogatives et vos droits.

Si jamais enfant des hommes, par l'éclat de ses vertus, a mérité d'être cru sur parole, c'est vous. Vous avez affirmé : « Je suis le Messie. » Vous l'êtes.

Les siècles antérieurs à votre naissance ont annoncé votre venue, décrit votre vie, prophétisé vos œuvres. Vous avez réalisé tous ces oracles. Le Messie promis, c'est vous !

Vous avez dit : « En garantie de la mission que j'ai reçue, quand on aura détruit ce temple, je le rebâtirai en trois jours. » Vous l'avez fait ; le Messie, c'est vous !

O docteur incomparable, centre des temps, vainqueur de la mort, gage et promesse de résurrection pour chacun de nous, comme vous avez illuminé de votre gloire l'aurore de la Pâque, comme vous avez rempli d'une ardeur indicible vos apôtres apeurés et défaillants, pénétrez des rayons de votre grâce et ceux qui déjà croient en vous, pour qu'ils croient avec plus d'énergie et de fierté, et ceux que les objections de la fausse science, ses sophismes, ses fantaisies ont jusqu'ici détournés de vous. Nous n'avons encore considéré ni vos prophéties, ni les miracles que vous avez accomplis lors de votre passage sur la terre, ni ceux qui leur font écho dans la suite des temps, ni la profondeur, ni la sublimité de votre doctrine, ni les traits

distinctifs de votre Eglise, sa stabilité, sa fécondité, sa sainteté ; mais déjà la prudence nous conduit à une affirmation certaine : l'envoyé de Dieu, le porte-parole du Père, c'est vous !

Vous voyez, mes chers auditeurs, quel progrès nous avons réalisé d'une année à l'autre. Nous ne sommes encore qu'au début de notre chemin ; cependant des clartés décisives sont descendues jusqu'à nous. Où chercher les paroles de la vie éternelle, désormais nous le savons. Que Jésus, le Bon Maître, soit votre maître à tous !

BIBLIOGRAPHIE

Voir les études indiquées à la fin de la V^e conférence.

NOTES

1. *Actes des Apôtres*, I, 21-22; II, 32; III, 15; IV, 33; V, 30-32; X, 39-42. Cette conception de l'apostolat comme un témoignage est expressément rapportée à Jésus: *Luc*, XXIV, 45-48; *Actes*, I, 8. — Voir V^e conférence, note 13.

2. E. RENAN, *Les apôtres*, Paris, M. Lévy, 1866, c. I, pp. 21-22. — RENAN ajoute: « Cette imagination était d'autant plus facile à accepter que Jésus avait dit [à ses disciples] que, toutes les fois qu'ils se réuniraient en son nom, il serait au milieu d'eux ». — Cette promesse sûrement comprise d'une présence *toute spirituelle*, puisqu'elle devait se renouveler toutes les fois (*Matth.*, XVIII, 20), ne dispensait-elle pas au contraire les apôtres d'attendre une présence *corporelle*? — RENAN ajoute: « Quelques-uns prétendirent avoir distingué dans ses mains et ses pieds la marque des clous et dans son flanc la trace du coup de lance. » — Ils ont pu le prétendre, uniquement après avoir senti « un courant d'air »! Qu'on veuille bien relire *Jean* XX, 19-25; *Luc*, XXIV, 36-43. On pourra juger le procédé de RENAN.

L'apparition d'Emmaüs s'explique de façon aussi simple. Deux disciples rencontrent un homme pieux, versé dans les Ecritures. Ces trois bonnes personnes se lient d'amitié et soupent ensemble. Les deux disciples ne pensent qu'à Jésus. « Pleins d'une douce tristesse, ils oublient l'étranger, c'est Jésus qu'ils voient tenant le pain, puis le rompant et le leur offrant. Ces souvenirs les préoccupent à un tel point,

qu'ils s'aperçoivent à peine — [cet « à peine » est délicieux; RENAN, comme on le voit, est tout en nuances] — que leur compagnon, pressé de continuer sa route, les a quittés. Quand ils furent sortis de leur rêverie... la conviction — [nous soulignons] — des deux disciples fut qu'ils avaient vu Jésus ». Les braves gens! *Ibid.*, pp. 20-21.

« Un jour que les frères étaient réunis, un orage éclata. Un vent violent ouvrit les fenêtres; le ciel était en feu... Soit que le fluide électrique ait pénétré dans la pièce même, soit qu'un éclair éblouissant ait subitement illuminé la face de tous, on fut convaincu — [rien moins] — que l'Esprit était entré et qu'il s'était épanché sur la tête de chacun sous forme de langues de feu. » C'est tout le miracle de la Pentecôte. *Ibid.*, c. iv, pp. 62-63.

La conversion de saint Paul doit s'expliquer aussi probablement par un orage; c. x, pp. 177-183.

Nous avons relevé quelques autres plaisanteries de cet éminent critique, dans notre *Etude comparée des religions*³, t. II, c. III, pp. 146-150.

3. Sur les thèses de Th. WOOLSTON (1669-1731), voir F. VIGOUROUX, *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, t. II, Paris, Roger et Chernoviz, 1886, l. II, c. v, p. 99 sq. — Sur les écrits de H. S. REIMARUS (1694-1768), et sur leur exploitation par G. E. LESSING (1729-1781), sous ce titre *Fragments d'un inconnu ou Fragments de Wolfenbüttel*, même ouvrage, l. IV, c. III, p. 349 sq.

Le baron P. D'HOLBACH (1723-1789) publia nombre d'ouvrages contre le christianisme. Nous visons spécialement son *Histoire critique de Jésus-Christ*, Amsterdam, 1770, très judicieusement réfutée par l'abbé BERGIER, *Traité de la vraie religion*, 8 vol., Besançon, 1843, t. VI, pp. 309-340. — Peut-être est-ce encore la prose du même D'HOLBACH qu'on peut lire dans le *Christianisme dévoilé*, attribué à N. A. BOULANGER (1722-1759): *Œuvres de Boulanger*, 4 vol., Amsterdam, 1794, t. IV, pp. 27-28. — Les « philosophes » ont mis de même sous le nom de N. FRÉRET (1688-1749), savant très réputé, nombre d'ouvrages qui ne peuvent lui appartenir et la thèse de l'imposture des apôtres; dans *Œuvres de N. Fréret*, 4 vol., Paris, 1792; *Lettres à Eugénie*, t. I, p. 85 sq., *Examen critique du N. T.*, Supplément, t. II p. 329 sq.

4. Les thèses des auteurs que nous citons dans cette partie de la conférence ont été résumées et critiquées, du point de vue protestant par A. SCHWEITZER, *Von Reimarus zu Wrede*, Tubingue, Mohr, 1906; 2^e édit., 1913; — du point de vue rationaliste, par E. NICOLARDOT, *La résurrection de Jésus et la critique depuis Reimarus*, dans *Revue de l'histoire des religions*, 1909, t. LIX, pp. 318-332; — du point de vue catholique, par l'abbé Cl. FILLION, *Les étapes du rationalisme*, Paris, Lethielleux, 1911.

5. L'hypothèse de visions illusoires est déjà formulée, au II^e siècle, par CELSE; voir ORIGÈNE, *Contre Celse*, l. II, n. 60, PG, t. XI, col. 889 sq; édit. KOETSCHAU, t. I, p. 182 sq.

Les théories de Fr. D. STRAUSS (1808-1873) ont été réfutées avec une spéciale érudition par le protestant Fr. THO-LUCK, *Die Glaubwürdigkeit der evang. Geschichte*, 1836; traduct. franç. par H. DE VALROGER, *Essai sur la crédibilité de l'histoire évangélique*, Paris, 1847, — et par l'abbé Fr. CHASSAY, *Défense du christianisme historique* ², 2 vol., Paris, 1851. — Bref aperçu dans F. VIGOUROUX, *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, t. II, l. IV, c. vi, pp. 432-463.

Comme la formation des mythes et légendes réclame du temps, STRAUSS avouait que son système croulerait, si l'on parvenait à établir que les évangiles ont été écrits par des témoins assez proches des événements. De nos jours, les critiques rationalistes eux-mêmes sont obligés de reconnaître que ces textes sont beaucoup plus anciens que ne le pensait STRAUSS, les grandes épîtres de s. Paul plus encore. Ils maintiennent toutefois sa thèse fondamentale: l'altération de la tradition.

6. M. LEPIN, *Les théories de M. Loisy*, Paris, Beauchesne, 1908, c. v, pp. 209-219; c. vi, pp. 341-358; *Le Christ Jésus*, Paris, Bloud, 1929, p. III, c. vii, pp. 346-364.

Sur l'hypothèse de la fosse commune, voir spécialement E. MANGENOT, *La sépulture de Jésus*, dans *Revue pratique d'apologétique*, 1907, t. IV, pp. 405-412; t. V, pp. 341-348; *La résurrection de Jésus*, p. II, c. i, pp. 189-213. — Sur la sépulture des condamnés en général, H. STRACK et P. BILLERBECK (*Kommentar zum N. T.*), *Das Evang. nach Matthäus*, Munich, Beck, 1922, p. 1047 sq. On notera toutefois

que, dans le cas présent, la sentence ayant été prononcée par le procureur de Rome, les usages romains devaient prévaloir. Renan et les autres critiques l'ont bien compris.

7. A. VON HARNACK, *Die Verklärungsgeschichte Jesu*, dans *Sitzungsberichte der preuss. Akademie der Wiss.*, Philos.-histor. Klasse, 1922, pp. 62-80. — Après avoir exposé la théorie du savant professeur, le Dr A. JUELICHER, protestant lui aussi, ne peut s'empêcher d'observer: « Ce qui toujours et encore m'empêche de donner mon assentiment, c'est le sentiment que les textes sont ici — de façon magistrale en vérité, mais enfin en dépit de la justice qui leur est due — mis à la torture »; dans *Theologische Literaturzeitung*, 1922, t. XVII, col. 364-366.

8. Voir V^e conférence, p. 178.

9. Telle est la solution d'un historien éminent, Emile SCHUERER, *Geschichte des jüdischen Volkes* ⁴, 3 vol., Leipzig, Hinrichs, 1901-1909, t. III, p. 62 sq.

Des solutions de ce genre doivent intervenir fréquemment dans la vie courante. En 1908, par exemple, deux de mes amis assistent aux obsèques de S. E. le Cardinal RICHARD. « La basilique de Notre-Dame, affirme l'un d'eux, au retour, était si remplie de fidèles qu'il eût été impossible d'y placer une aiguille de plus! — Oh, réplique l'autre, il y avait encore place pour plusieurs centaines de personnes! » Une demi-heure de discussion ne put les mettre d'accord. Y avait-il lieu de conclure qu'ils se trompaient ou mentaient et que la cérémonie n'avait pas eu lieu, comme le feraient certains critiques, s'il s'agissait de textes évangéliques? — Nullement, les deux affirmations étaient vraies *à la fois*. L'un des témoins était entré par le grand portail, l'autre par la porte du transept. Pour dégager la vérité, il suffisait d'ajouter à leur témoignage: « Autant que j'ai pu voir de ma place ».

10. Ch. LANGLOIS et Ch. SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques* ², Paris, Hachette, 1899, l. II, c. VIII, p. 173.

11. L'objection est formulée, au II^e siècle, par le néopythagoricien CELSE; cf. ORIGÈNE, *Contre Celse*, l. II, n.

63 sq., PG, t. XI, col. 896 sq.; — au III^e par HIÉROCLÈS; cf. C. BLONDEL, *Macarii Magnetis quae supersunt*, Paris, 1876, c. xiv, p. 23; c. xix, p. 33 sq.

La réponse d'ORIGÈNE est peu satisfaisante, celle de MACAIRE plus judicieuse. Voir plus loin celle de s. JEAN CHRYSOSTOME, note 13.

12. Les procédés reprochés ici au rationalisme peuvent paraître invraisemblables à bon nombre de lecteurs. Ils sont cependant courants; ils sont même érigés en système par les représentants de la *formgeschichtliche Methode*, méthode morphologique ou des genres littéraires; voir E. FASCHER, *Die formgesch. Methode*, Giessen, Toepelmann, 1914; A. CULLMANN, *Les récentes études sur la formation de la tradition évangélique*, dans *Revue d'histoire et de philosophie protestantes*, 1925, t. V, pp. 459-477, 564-579.

Citons au moins un exemple, d'un critique relativement modéré, en soulignant librement: « La critique, écrit M. Maurice GOGUEL, a spécialement insisté sur le rôle capital qu'ont joué les préoccupations apologétiques. On le constate, quand on envisage certains récits étrangers à la tradition primitive, comme celui de Matthieu sur la garde mise au sépulcre (*Matth.*, xxvii, 62-66; xxviii, 11-15). Il y a là un exemple caractéristique de récit imaginé — de bonne foi certainement — pour répondre à une objection des Juifs. Ceux-ci expliquaient la découverte du tombeau vide, en disant que les disciples étaient venus la nuit enlever le corps de leur maître (*Matth.*, xxviii, 13-15). A cela les chrétiens répondent qu'on avait eu soin de garder le sépulcre, pour empêcher une semblable tentative, et que, même, on l'avait scellé. La correspondance si exacte de l'objection et de la réponse montre la relation organique qu'il y a entre elles. C'est certainement pour réfuter une objection juive qu'a été imaginé le récit de la garde mise au sépulcre, récit que Marc ignore et que même il exclut, par la manière dont il raconte la démarche des femmes au matin du troisième jour »; *Actes du Congrès internat. d'histoire des religions*, 2 vol., Paris, Champion, 1925, t. II, pp. 227-228. Pour les mêmes raisons sont écartés les récits de s. Luc, sur Jésus mangeant avec ses disciples (xxiv, 36-43), et de s. Jean, sur Thomas invité à palper les plaies de son maître (xx, 26-29).

Que « la correspondance exacte entre l'objection et la réponse » autorise au moins un soupçon *provisoire*, on doit en convenir; mais il faut aussi concéder que les preuves générales de sincérité données par les évangélistes et bien d'autres considérations développées dans les conférences V et VI (la nécessité même de preuves aussi solides pour expliquer la conviction des apôtres, le succès immédiat de leur prédication, etc.), interdisent de maintenir cette suspicion.

Par contre, si « la correspondance exacte entre l'objection et la réponse » est tenue, à elle seule, pour une preuve suffisante et décisive d'altération apologétique, il en résulte que, *plus une réponse prouve, plus elle doit être écartée comme dépourvue de valeur!* — Le principe est certainement faux, puisqu'on ne peut l'appliquer indifféremment en toute enquête historique ou judiciaire. Si on l'applique pourtant dans ces questions de miracle et là seulement, ce ne peut être qu'en raison *des exigences de l'apologétique rationaliste*.

On comprend toutefois pourquoi nous nous sommes obligé à prouver la résurrection corporelle du Christ sans nous appuyer sur des détails aussi contestés; voir V^e conférence, note 2.

Si M. GOGUEL estime que s. Marc « exclut la présence des gardes », c'est sans doute que cet exégète ne voit pas comment les saintes femmes ont pu aller au sépulcre et se demander, comme si l'accès était libre: « Qui écartera la pierre qui ferme l'entrée? », xiv, 3. — Or, Marc est si habitué à interpréter les sentiments de ses personnages, qu'on pourrait, du point de vue critique, lui attribuer une simple inadvertance et une erreur. Mais rien n'oblige à le faire: précisément *à cause de la présence des gardes*, les saintes femmes pouvaient se dire: « Qui d'entre eux consentira à écarter la pierre? Fussent-ils assez bienveillants pour nous permettre d'embaumer le corps, pourraient-ils céder à nos désirs sans autorisation? » Voir M.-J. LAGRANGE, *S. Marc* ⁴, p. 445 sq.

13. « Beaucoup demandent, écrit s. JEAN CHRYSOSTOME: « Pourquoi donc, après sa résurrection, Jésus ne s'est-il pas montré immédiatement aux Juifs? » C'est là verbiage et futilité. S'il avait dû par là les amener à la foi, il n'au-

rait pas refusé de se manifester à tous. Mais qu'il ne dût pas les convertir en se manifestant à eux après sa résurrection, il l'a rendu clair par l'exemple de Lazare. Lorsqu'il ressuscita ce mort de quatre jours, exhalant la puanteur et en décomposition, lorsqu'il le fit se produire sous les yeux de tous encore lié de ses bandelettes, loin de les décider à croire en lui, il n'aboutit qu'à exciter leur fureur (*Jean*, XII, 10)... Puisqu'ils refusèrent de croire quand il ressuscita un autre, n'en seraient-ils pas venus à de nouvelles folies, s'il se fût montré à eux, après s'être ressuscité lui-même? Leurs efforts, bien que condamnés à l'insuccès, n'en eussent pas été moins impies. Pour leur épargner une démenche inutile, Jésus se cacha à leurs yeux, ...mais il se manifesta par les miracles [de ses apôtres, *Act.*, III, 6, etc.] » ; *Sur le titre du livre des Actes*, homélie IV, n. 6, PG, t. LI, col. 105-106. Le saint docteur développe ensuite cette pensée que les miracles des apôtres sont une preuve plus convaincante de la résurrection que la constatation par les sens, puisqu'ils attestent la vérité de la promesse du Sauveur : « Qui croit en moi opérera des merveilles encore plus grandes » (*Jean* XIV, 12).

Il reprend ailleurs les mêmes idées et ajoute cette remarque judicieuse : « Si les disciples eux-mêmes furent d'abord incrédules, s'ils eurent besoin de le toucher de leurs mains et de le voir manger à leur table, quelles n'auraient pas été les dispositions du vulgaire ! » *Sur le Livre des Actes*, Homélie I, n. 4, PG, t. LX, col. 18-20.

A tous égards, la conduite adoptée par le Sauveur est plus décente, plus prudente. Il était inadmissible et inutile que tous et chacun portassent la main sur lui ; il suffisait que des preuves « tangibles » fussent données à des témoins assez nombreux et tout conseillait que ce fussent des gens capables de délicatesse et de respect.

14. Il est très remarquable que les récits des apparitions soient mis en rapport avec la confirmation du pouvoir de remettre les péchés (*Jean*, XX, 19-25), de la mission universelle des apôtres (*Luc*, XXIV, 47 ; *Matth.*, XXVIII, 18 ; *Actes*, I, 8), de l'indéfectibilité de l'Eglise (*Matth.*, XXVIII, 20), et avec l'abandon définitif des espérances temporelles d'Israël (*Actes*, I, 6-8).

De toute manière, ces textes révèlent une majoration des

espérances et une orientation que des visions plus ou moins morbides ne sauraient expliquer.

15. A cette conclusion que *Jésus s'est ressuscité*, parce qu'il avait promis de le faire, on ne saurait opposer les paroles des apôtres affirmant que *Dieu l'a ressuscité*: 1. parce que les deux assertions ne sont nullement contradictoires; la première en effet concerne *le mode* de la résurrection, la seconde, dans la pensée des apôtres, comme le prouvent les textes cités plus loin, *le fait seulement*; et cette seconde assertion est vraie en toute hypothèse, car, la résurrection des morts étant un miracle réservé à Dieu, ce n'est pas l'âme du Christ qui a pu l'opérer (du moins à titre d'agent principal ou naturel), mais uniquement sa divinité, laquelle ne fait qu'un avec celle du Père: si le Christ s'est ressuscité, c'est donc bien Dieu qui l'a ressuscité; — 2. visant seulement à établir que la mission de Jésus était divine, puisqu'elle était consacrée par un tel prodige (*Act.*, II, 24; III, 15; V, 30; X, 40; XIII, 30, 34; *Rom.*, IV, 24; X, 9; *I Petr.*, I, 21, etc.), ou encore que nous ressusciterions sûrement nous aussi, puisqu'il était ressuscité (*Rom.*, VIII, 11; *I Cor.*, VI, 14; XV, 15; *II Cor.*, IV, 14), les apôtres agissaient très sagement en s'appuyant sur le fait du miracle, sans soulever la question inutile du mode. Par contre, ils ne peuvent être censés nier ce dont ils ne parlent pas. Cette question du mode, nous ne l'avons abordée nous-même que dans notre conclusion et par surcroît.

TABLE ANALYTQUE

PREMIERE CONFERENCE

Le maître que fut Jésus

Le carême de 1929 a prouvé que Jésus *s'est affirmé* envoyé de Dieu ou messie. Celui de 1930 établira qu'*il l'est*, en toute vérité.

La première conférence vise seulement, par manière de préambule, à le faire mieux connaître, en éclairant trois de ses traits distinctifs..... p. 11

I. L'accent d'autorité de sa parole. — Cet accent: *a.* ne présente chez lui aucun des signes qui provoquent, à l'égard de bien des maîtres, les plus légitimes suspicions; ni suffisance, ni vanité, ni jactance, ni pose, ni exaltation morbide... — *b.* il s'explique, au moins en partie, par le fait que Jésus aborde les questions vraiment les plus angoissantes et leur donne des solutions dont toute conscience sent presque invinciblement la justesse; — *c.* il révèle d'ailleurs une conviction et une assurance sans égales, comme chez un arbitre infaillible, un juge prononçant sans appel..... p. 14

Ce ne peut-être une raison décisive d'en croire Jésus en toutes choses; à tout le moins est-ce un motif pressant d'examiner avec grand soin s'il est l'envoyé de Dieu ou mieux encore..... p. 19

II. Sa piété. — L'attrait qu'elle exerce vient : *a.* de ce que Jésus condamne net ce que toute âme droite réprouve d'instinct comme des déformations de la religion : le formalisme pharisaïque, qui se contente de pratiques extérieures, et le sentimentalisme, qui se dispense lui aussi des obligations communes et du devoir; — *b.* de ce que Jésus établit, comme fondement de la piété véritable, la paternité de Dieu, la fraternité de tous les hommes, et place en conséquence au premier rang de tous les commandements ceux de la charité envers Dieu et de la charité envers le prochain..... p. 21

Si séduisante qu'elle soit, cette doctrine serait toutefois pratiquement inutile, vu notre impuissance à nous représenter exactement le Père qu'il nous faut imiter, à moins que Jésus ne nous le fasse voir dans sa personne. Serait-ce vrai? Nouveau problème..... p. 25

III. Sa bonté. — *a.* D'un bout à l'autre de sa carrière, elle se manifeste, envers toutes les souffrances, toutes les détresses, même au temps de ses succès, jusqu'à provoquer ses larmes. — *b.* Ce qui est plus rare, elle s'affirme à l'égard des plus déshérités, voire des plus dégradés; Jésus prend plaisir à vivre au milieu des humbles et des pécheurs. — *c.* Sa délicatesse apparaît surtout dans la manière dont il insiste sur la miséricorde de Dieu et dans la joie souveraine qu'il éprouve à pardonner..... p. 27

D'où vient à ce maître l'assurance de ne pas excéder? Plus exactement, où prend-il le droit de parler et d'agir parfois comme s'il était la Bonté incarnée? Autre problème p. 33

Conclusion. — Présentés de la sorte, ces trois traits, accent d'autorité, piété, bonté, n'aboutissent qu'à une ébauche. Tout portrait du Christ est impossible, avant que soit résolu le grand problème que chacun d'eux contribue à poser: qui donc parle ainsi? un homme ou plus qu'un homme?..... p. 35

Esprit dans lequel on aborde cette étude..... p. 36

Notes de la première conférence..... p. 38

DEUXIEME CONFERENCE

Les christs païens

Pour « aller jusqu'au bout des démolitions nécessaires » et propager « l'évangile des religions dévoilées », certains rationalistes osent prétendre, en dépit des protestations élevées contre leurs procédés par des savants incroyants, que les premiers chrétiens ont transformé l'histoire de Jésus, à l'imitation des « dieux-sauveurs » du paganisme. De là trois questions à élucider..... p. 43

I. Qui sont ces christs, au regard de l'histoire? —

a. Ils sont légion; mais il suffit d'étudier ceux qu'a pu connaître le monde gréco-romain. — *b.* Ces derniers sont des êtres légendaires qu'on entrevoit se transformer d'âge en âge jusqu'à devenir, dans les derniers temps du paganisme, des dieux suprêmes. — *c.* Seuls, semble-t-il, furent des hommes de chair et d'os les empereurs divinisés, dont le culte fut repoussé avec horreur par les premiers chrétiens, et les deux fondateurs du jainisme et du bouddhisme, athées l'un et l'autre. Pour ces motifs, on s'abstiendra de parler d'eux, dans cette conférence..... p. 45

Cette réserve faite, une première différence apparaît, vraiment capitale: la notion du salut fût-elle identique de part et d'autre, les christs païens relèvent de la mythologie; Jésus seul appartient à l'histoire..... p. 49

II. Quel message de salut apportaient les Christs païens? — Sur chacun des trois points essentiels s'accuse, entre le message de Jésus et celui de ses rivaux, un contraste saisissant: *a. Nature de Dieu:* chez les païens, polythéisme effréné; chez les chrétiens, monothéisme rigide. — *b. L'acte rédempteur:* quoi qu'en disent certains érudits, au nom de l'histoire comparée des religions, aucun des cultes païens n'a enseigné ni la mort expiatrice d'un dieu, ni sa résurrection, au sens propre du mot; — *c. Les conditions du salut:* chez les païens, initiation aux « mystères » et profession d'une certaine dévotion à la personne de tel ou tel dieu, sans obligations morales effectives, ni répudiation des autres cultes; chez les chrétiens, acceptation de la

morale évangélique et des lois de l'Eglise, et répudiation absolue de tous les cultes polythéistes..... p. 51

En présence de tels contrastes, non seulement la question de savoir si quelque message de salut a été vraiment adressé par Dieu à l'humanité ne se pose qu'une seule fois, à propos de Jésus, mais le succès inquiétant des cultes orientaux rend vraisemblable que la Providence ait choisi ce moment précis de l'histoire pour envoyer à l'humanité un sauveur authentique p. 57

III. Quelle influence les christs païens ont-ils exercée sur le christianisme primitif ? — Les rationalistes les plus érudits ne parlent plus d'emprunt direct, par transport brutal ou imitation servile de dogmes ou de pratiques païennes dans l'Eglise, mais d'emprunts indirects ou d'une influence générale et anonyme des cultes païens sur l'Eglise. Même ainsi réduite, la thèse est insoutenable, pour le christianisme primitif et pour ses éléments principaux. En effet: *a. cette influence était impossible*; la diffusion des cultes orientaux a été trop tardive; de plus, ces cultes ne professaient ni la mort expiatoire d'un dieu, ni sa résurrection; — *b. cette influence est gratuitement affirmée*, puisqu'on ne peut en découvrir aucune trace certaine, ni dans la liturgie primitive de l'Eglise, ni dans sa morale, ni dans sa conception de la rédemption, ni dans celle de la divinité de Jésus; — *c. cette influence est d'ailleurs superflue*, car toutes les idées dont on veut lui attribuer l'introduction sont déjà dans le messianisme juif, où l'Eglise a dû tout naturellement les puiser..... p. 59

L'opposition foncière des tendances entre paganisme et christianisme devait entraîner une lutte à mort; dès lors se découvre la souveraine convenance des plans divins: un sauveur souffrant, pour servir d'exemple aux martyrs, — ressuscité, pour relever le courage de ses disciples, — annoncé depuis des siècles, pour rendre inadmissible l'hypothèse d'emprunts tardifs aux fables païennes..... p. 65

Conclusion. — Les erreurs commises par les critiques rationalistes sont manifestes: comparaisons superficielles, affirmations de dépendance fondées sur les ressemblances les plus vagues, etc. Elles appelleraient des protestations

indignées. On préfère toutefois exprimer à leurs auteurs une vive reconnaissance, car, en obligeant les croyants à des comparaisons minutieuses, ils les amènent à mieux connaître ce qu'il y a d'unique dans le Christ et dans sa religion..... p. 67

Notes de la seconde conférence..... p. 71

TROISIEME CONFERENCE

Le témoignage de Jésus sur lui-même

Cette conférence aborde le point capital: Jésus est-il vraiment le Messie? Ne pouvant admettre, en vertu de leur postulat fondamental, ni révélation, ni mission proprement surnaturelles, les rationalistes doivent forcément recourir à l'une des solutions suivantes: ou Jésus n'a jamais revendiqué lui-même le titre et le rôle de messie, — ou il l'a fait, mais en un sens différent de celui qu'entend l'Eglise, — ou il a été soit l'artisan d'une grossière imposture, soit la victime pitoyable d'une illusion. Contre les deux premières hypothèses, on établira, qu'il s'est vraiment présenté comme le révélateur d'une doctrine nouvelle et comme sauveur des âmes dès cette vie, contre les deux autres, qu'il n'a ni menti, ni succombé à une illusion..... p. 87

I. Jésus s'est proclamé messie, révélateur, sauveur du temps présent. — *a.* Des preuves décisives en ont été données, l'an dernier, à savoir l'accord unanime, sur ces points fondamentaux, des sectes hérétiques, de toutes les églises orthodoxes, des évangélistes, de saint Paul et de ses adversaires. — *b.* Ce que leur opposent les partisans de la *thèse eschatologique*, pour qui Jésus ce serait présenté exclusivement comme le messie des derniers jours, n'est que subtilité d'exégèse et arbitraire. — *c.* Ce que leur opposent d'autres rationalistes, pour qui Jésus se serait attribué une *simple mission d'édification*, ne vaut guère mieux. En fait, si la tradition chrétienne seule avait attribué au Christ une mission de révélateur et de sauveur, le remaniement des faits devrait se reconnaître à des signes bien nets. Or, que l'on examine soit l'objet de la révélation arbi-

trairement prêtée à Jésus, soit le mode de sa promulgation, soit l'origine qu'on lui assigne, tous les indices sont contraires à l'hypothèse..... p. 89

Les preuves alléguées autorisent donc, sur ces deux points d'histoire, une conclusion ferme: Jésus lui-même s'est affirmé messie et cela au sens de sauveur actuel et de révélateur..... p. 97

II. Jésus est vraiment le Messie. — Personne n'ose plus l'accuser d'imposture et de mensonge. Reste donc l'hypothèse d'une illusion. *a.* Elle devient invraisemblable, dès qu'on observe *l'ampleur extraordinaire de ses prétentions*: ce serait de folie caractérisée qu'il faudrait parler; qui s'y résignerait? — *b.* Au surplus, il est impossible de découvrir dans la mentalité du Christ aucun des signes ordinaires qui révèlent soit la folie, soit de pareilles illusions. — *c.* A l'encontre, sa sincérité absolue et le caractère rationnel de sa conviction sont garantis par *l'équilibre parfait de sa vie morale et par la splendeur de toutes ses vertus*, humilité, prudence, loyauté, etc. — *d.* enfin, par *son attitude aux approches de la mort*, soit devant ses juges, soit après sa condamnation, lorsqu'il n'avait plus rien à espérer des hommes, rien à attendre de Dieu que le châtiment..... p. 99

Conclusion.— Les quatre solutions, plus exactement les quatre échappatoires proposées par le rationalisme n'ont donc d'autre justification que le postulat rationaliste. Ce postulat écarté, Jésus apparaît, comme nul autre homme, souverainement digne d'être cru sur parole: il est le Christ, comme il l'a dit. A défaut des preuves multiples qu'il en a données et qui seront étudiées plus tard, à lui seul, son témoignage suffirait à légitimer une foi entière en sa mission..... p. 110

Notes de la troisième conférence..... p. 115

QUATRIEME CONFERENCE

Le témoignage des prophètes

Jésus lui-même a renvoyé ceux qui doutaient de sa mission au témoignage des Ecritures. Pour apprécier correctement ces textes, il importe d'écarter l'idée puérile qui consisterait à ne concevoir de prophéties que claires et précises sous tous rapports: si Dieu en eût agi de la sorte, il se fût aliéné le peuple dont il voulait faire l'instrument de ses desseins..... p. 129

On esquissera d'abord, à grands traits, l'histoire de ces prédictions; on les comparera ensuite à celles que certains érudits prétendent découvrir chez divers peuples; on examinera finalement dans quelle mesure elles ont été réalisées..... p. 131

I. Le messianisme juif à travers les siècles. — *a. Des origines à l'époque des rois (XI^e siècle):* promesses faites à Adam, Sem, Abraham, Isaac, Jacob, Juda; oracle du devin Balaam. — *b. De l'époque des rois à la captivité de Babylone (VI^e siècle):* le Messie choisi parmi les descendants de David; annonce de la captivité et renouvellement des antiques promesses, par Amos, Osée, Isaïe, Michée, Sophonie, Habacuc. — *c. Durant la captivité:* prophéties de Jérémie et d'Ezéchiel. — *d. Après le retour de captivité (VI^e-1^{er} siècles):* précisions nouvelles apportées par Aggée, Zacharie, Malachie, Daniel..... p. 132

En somme, les espérances messianiques ont soutenu le « peuple élu » durant le cours entier des âges..... p. 139

II. Transcendance du messianisme juif. — *a. Au messianisme d'Israël on oppose celui de Babylone, de l'Inde, de la Chaldée, de l'Egypte, de la Grèce, etc.* En fait, les analogies sont superficielles et bien faibles. — *b. Chez les Perses seuls, elles sont plus marquées.* — *c. Même à l'égard de leur messianisme, celui des Juifs se distingue nettement par quatre caractères:* il est *continu*, c'est-à-dire attesté d'un bout à l'autre de leur histoire; — il est *officiel*, consigné dans une collection d'écrits reconnus par tout le peuple comme inspirés, à l'exclusion de tous autres, ce qui suppose un contrôle, contrôle effectivement

exercé par la vérification de miracles et de prophéties à court terme; — il est *intimement lié au monothéisme le plus rigide*, inexplicable lui aussi sans miracle; — il est de même *associé à une morale unique*. p. 141

En raison de ces quatre caractères, le messianisme juif défie toute comparaison. p. 148

III. L'accomplissement des prophéties messianiques. — Leur transcendance une fois établie, on peut déjà estimer impossible que les prophéties n'aient pas été réalisées en un sens digne de Dieu. Elles l'ont été effectivement, de façon d'autant plus évidente que nombre de faux messies ont vainement essayé de les interpréter à leur profit.

Elles l'ont été: *a.* quant aux détails de la biographie de Jésus et quant à son caractère de roi pacifique, — *b.* quant au royaume qu'il a fondé: royaume *universel*, visible dans l'Eglise, — royaume *monothéiste*, consacré à Jahvé, le dieu des prophètes, — royaume de *justice et de sainteté*, en dépit de défaillances individuelles, inévitables à moins de supprimer la liberté humaine, — royaume de *félicité*, non temporelle, tel que le rêvaient certains Juifs, mais spirituelle, au sens même que Dieu avait en vue p. 149

Conclusion. — Impossible de contester soit les prédications, soit leur réalisation. Jésus est donc bien le messie annoncé. Pour refuser de le reconnaître, il faut avoir, comme les Juifs, un bandeau sur les yeux. Vu nos dettes immenses à leur égard, loin de les maudire, prions pour eux p. 157

Notes de la quatrième conférence. p. 159

CINQUIEME CONFERENCE

La résurrection et la critique

Pour justifier la mission surnaturelle de leur maître, apôtres et évangélistes pouvaient se contenter des preuves étudiées dans les conférences III et IV: le témoignage de Jésus, l'accomplissement des prophéties. Cependant, leur conviction ardente les a portés à tout risquer sur la Ré-

surrection. De ce chef, le fait de Pâques prend un intérêt capital. Le caractère miraculeux d'un tel prodige étant communément concédé, toute la question se ramène d'ailleurs à vérifier si le Christ, après une mort certaine, est réellement réapparu plein de vie..... p. 173

I. Le témoignage des évangélistes. — On le considère d'abord, parce qu'il est souvent traité comme s'il constituait l'unique fondement de la foi en la Résurrection. — *a. Critique interne.* Les récits évangéliques se recommandent tout d'abord au lecteur sans prévention par leurs caractères propres: le merveilleux y est des plus réduits; le type des apparitions est tout contraire à celui qu'autoriserait à attendre l'hypothèse de visions hallucinatoires; les apparitions sont d'ailleurs rares, alors qu'elles devraient être fort nombreuses, si elles n'avaient été qu'illusion ou fiction. — *b. Critique externe.* Elle fournit la preuve décisive, à savoir l'accord unanime, sur tous les points essentiels, de témoins indépendants, accord réalisé chez les quatre évangélistes et, ce qui est plus grave, chez les églises primitives, qui toutes ont reçu leurs récits comme conformes à leurs traditions respectives..... p. 176

La mort effective de Jésus étant garantie par le plus efficace des contrôles, celui de la haine, le nombre et l'ordre des apparitions demeure à quelques égards matière à discussion, non le fait de la Résurrection p. 181

II. Le témoignage de Saint Paul. — A défaut des textes évangéliques, il suffirait à emporter conviction. — *a. Preuves directes de sa valeur:* sa fermeté, sa constance, sa gravité; l'Apôtre, en effet, insiste sur la Résurrection comme sur l'événement décisif de la carrière du Christ; il en fait le fondement de sa théologie; il poursuit cette prédication durant trente ans et ne rencontre sur ce point, même chez ses adversaires les plus acharnés, aucune contradiction. — *b. Preuve indirecte:* l' inanité des objections qu'on lui oppose; une étude plus approfondie de la conduite et de la pensée de saint Paul en fournit aisément la solution p. 183

Un tel témoignage répond à toutes les exigences de la critique..... p. 189

III. Le triple changement dans Jérusalem. — A supposer que l'on rejette non seulement les récits évangéliques, mais les épîtres pauliniennes, ce changement fournirait un argument péremptoire. — *a. Exposé des faits*: opposition totale des attitudes chez les disciples, parmi le peuple, chez les pharisiens, aux deux dates pourtant si proches de la Passion et des premières prédications, après la Pentecôte. — *b. Recherche d'une explication vraiment suffisante*, c'est-à-dire qui rende compte des trois changements à la fois. L'hypothèse d'une imposture est si manifestement inadmissible que personne n'ose plus la proposer. Celle d'une illusion expliquerait tout au plus une partie des événements. Seule la réalité de la Résurrection rend leur ensemble pleinement intelligible; elle est donc seule recevable..... p. 191

Conclusion. — Suffisants chacun à part, ces trois arguments sont encore plus convaincants par leur accord; ils se complètent et se corroborent..... p. 199

Qu'un document quelconque puisse jamais ébranler une telle série de preuves, il est aussi déraisonnable de le craindre que de l'espérer..... p. 199

Notes de la cinquième conférence..... p. 202

SIXIEME CONFERENCE

La résurrection de Jésus et le rationalisme

Le rationalisme se contente parfois à peu de frais. Renan et ses admirateurs en fournissent un exemple caractéristique..... p. 219

Les preuves positives de la Résurrection ayant été fournies dans la V^e conférence, on se propose d'étudier, dans la VI^e, par manière de complément et de contrôle, les objections et les thèses des incroyants..... p. 221

I. Fantaisie des systèmes. — *a.* Déistes et philosophes du XVIII^e siècle accusent Jésus et ses apôtres d'*imposture*; l'invraisemblance est par trop forte; leurs successeurs cherchent mieux. — *b.* D'aucuns risquent l'hypothèse d'une

mort purement apparente; ses difficultés la font encore abandonner. — *c.* Fr. Strauss ramène les apparitions à des *visions imaginaires*; son explication, librement retouchée par ses successeurs, obtient un vif succès. — *d.* D'autres, à la suite de Spinoza, essaient de conserver aux visions quelque chose de surnaturel et se prononcent pour des *visions objectives*, sans résurrection objective ou réelle. — *e.* Tel critique récent suggère que le corps du Christ a été jeté et perdu dans une *fosse commune*; les textes protestent; l'illusion des disciples et son succès deviennent plus inexplicables. — *f.* Un autre érudit attribue l'illusion au *souvenir de la transfiguration du Thabor* et, lui aussi, met les textes à la torture..... p. 222

Pareille bigarrure des systèmes révèle à l'évidence que leurs inventeurs, loin de suivre les règles d'une critique rigoureuse, s'abandonnent à leur fantaisie..... p. 228

II. Légèreté des objections.— *a.* C'est légèreté d'objecter comme décisives les *divergences* et les *contradictions apparentes* des récits et des traditions. Partout ailleurs, en effet, on retient la substance des attestations, même lorsque sont prouvées des erreurs de détail, ou l'on concilie les détails, en tenant compte des points de vue, des habitudes de style, des procédés rédactionnels propres aux divers témoins; or, le genre littéraire des écrits du Nouveau Testament, au moins autant que tout autre, appelle ce genre de solutions. — *b.* La seule objection décisive n'est pas d'ordre historique, mais d'ordre philosophique; c'est le *postulat fondamental*: tout miracle est impossible..... p. 230

Le croyant se trouve donc bien fondé à dénoncer la légèreté de cette pseudo-science ou son parti pris.... p. 236

III. Arbitraire des exigences. — Nombre d'incrédules déclarent insuffisant le contrôle auquel Jésus s'est soumis. A leur avis, il aurait dû se montrer à ses juges, à tout le peuple, ou à quelque académie. — *a.* Or, pareille vérification était *pleinement inutile*, pour les sanhédrites, pour le peuple, et même pour les incroyants modernes, puisqu'ils contesteraient dès l'abord ou le fait du contrôle, ou sa valeur, ou les mieux garanties de ses conséquences. Ainsi font-ils déjà. — *b.* Pareille conduite du Christ eût été *plutôt nuisible*: inefficace à convaincre des adversaires obstinés, elle eût

certainement aggravé leur responsabilité et rendu nécessaires de nouveaux miracles, qu'on rejetterait comme plus invraisemblables. — *c.* La conduite adoptée par Jésus, à bien des égards, paraît *préférable*, comme plus décente, plus économe de prodiges, plus apte à recommander la hiérarchie nouvelle et à manifester la déchéance de l'ancienne, plus conforme au plan habituel de la Providence: pour les âmes de bonne volonté, toutes les condescendances; pour les autres, des preuves strictement suffisantes, mais non celles que réclame arbitrairement leur orgueil ou leur caprice..... p. 237

Conclusion.— Les deux dernières conférences, se complétant l'une l'autre, autorisent une conviction entière.

Bien plus, comme Jésus avait expressément revendiqué le pouvoir de se ressusciter lui-même, du moment qu'il est ressuscité, il doit être reconnu comme l'agent direct du miracle..... p. 244

Dès lors, sa mission surnaturelle se trouve établie déjà par trois voies différentes: l'autorité de son témoignage (III^e confér.), l'accomplissement des prophéties (IV^e confér.), son retour à la vie (V^e et VI^e confér.). D'autres preuves seront étudiées plus tard..... p. 246

Notes de la sixième conférence..... p. 249

Table des abréviations..... p. 8

*Il a été tiré de cet ouvrage
50 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma,
numérotés de 1 à 50.*

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR
L'IMPRIMERIE DE LA SEINE,
A MONTREUIL - SOUS - BOIS,
LE JEUDI 15 MAI MCMXXX.

3018

